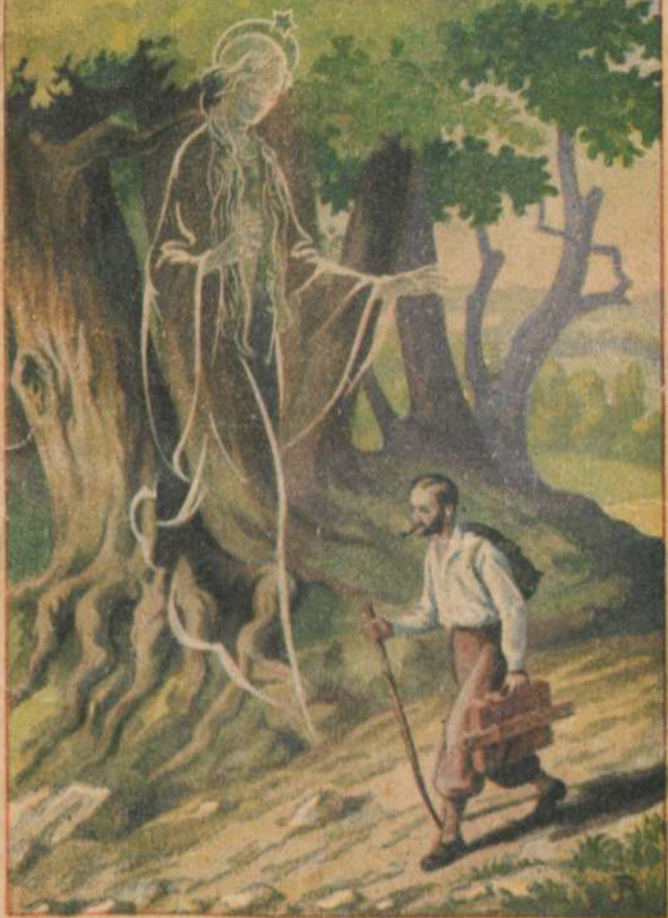


LE MAUVAIS PAS

Par
JACQUES DES GACHONS



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monelle*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 Théodore d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *La Vau d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hercule, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. BOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emilie*.
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel j'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore*. — 267. *La Malle des Iles*.
 Jean HÉRICART : *Les Cours nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Dentse*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *À la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alicé PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Déguisement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Mario THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pâtiole*. — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlotte, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisèle*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nyette*.
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylola*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Être princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92762

Jacques DES GACHONS

Le mauvais Pas



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Le mauvais Pas

I

DES PETITES GENS SIMPLES AUTOUR DE LEUR FOYER

— Madeleine ?

— François ?

— Si ton travail ne presse pas trop, veux-tu me relire la légende ?

— Avec plaisir. J'ai encore le livre chez moi. Je peux le garder jusqu'au printemps.

— Ah ! il faudra que tu le rendes !

— Je le redemanderai, si tu veux. Mais maman Bertrade, elle aussi, aime à feuilleter ses vieux contes. Nous ne pouvons la priver d'une de ses dernières joies.

— Relis-moi vite la légende.

Madeleine quitta la clarté de la lampe, posa sa broderie sur une table et disparut.

François n'avait pas bougé durant ce petit colloque. Le front penché, il suivait des yeux les figures qui sortaient de son pinceau.

Il tournait le dos à la cheminée, si bien que son père et sa mère, assis dans leurs fauteuils habituels, de l'un et l'autre côté de lâtre, ne voyaient de lui que le col de velours grenat de son veston de travail et ses cheveux noirs et frisés. Mais on sentait bien, à leurs regards, qu'ils le devinaient tout entier, avec son nez fin et bien dessiné, sa barbe de copeaux d'ébène et ses yeux bleus de rêve : leur François, leur grand amour et leur grand espoir ici-bas.

M. et M^{me} Bonvent se sourirent, puis se remirent chacun à son occupation du moment : M. Bonvent à sa pipe et à son journal, M^{me} Bonvent à son tricot.

La pièce où se tenait cette calme famille était fort grande, et le plafond, orné d'une grosse poutre et de poutrelles peintes en brun, assez élevé. Dans la large cheminée brûlaient, en chantant, de beaux rondins bien secs. Une table carrée et trapue occupait le centre, éclairée par une lampe ; c'est dans son cercle lumineux que travaillait François.

La maman tricotait à la clarté des bûches, mais une seconde lampe, placée derrière M. Bonvent, illuminait son journal et la montée bleue et régulière de la fumée de sa pipe.

Devant le feu, aux pieds de leur maître, *Pyrame* et *Ravajaud* dormaient en rond. *Pyrame* était un bel épagneul noir et feu, et *Ravajaud* un petit basset blanc et jaune.

Tout au bout de la table, le nez vers le feu, et non loin de la place qu'avait quittée Madeleine, somnolait une petite chatte blanche avec des taches de toutes les couleurs, au hasard : à la pointe d'une oreille, près de l'œil, au milieu de la queue et sur trois pattes. François l'avait baptisée *Palette*.

Palette n'était point belle, mais fort câline : elle aimait également tous les habitants de la maison. Tantôt elle adoptait un des genoux de M. Bonvent, tantôt le giron de M^{me} Bonvent, ou bien encore les épaules complaisantes du jeune peintre. Mais elle obéissait de préférence à Madeleine, à sa petite mère Madeleine qui l'avait recueillie au bord de l'eau, élevée à la cuiller et adoptée. Chaque soir, à neuf heures, *Palette* s'éveillait de sa torpeur ronronnante, s'étirait, bâillait et, quittant le genou, l'épaule ou le giron, se dirigeait lentement vers les bras de Madeleine, dont elle était la compagne nocturne, dans le pavillon habité par la jeune fille à quelques pas de la maison des Bonvent.

Elle était tour à tour endiablée et gourmande de sommeil. Le froid l'électrisait ; aussi, ce soir-là, le dîner terminé, *Palette* s'était mise à galoper

d'un siège sur l'autre, distribuant en passant de petites tapes amicales à *Pyrame* et à *Ravajaud*, déjà installés devant les tisons. *Ravajaud* grognait un peu, pour la forme, mais *Pyrame* ouvrait à peine les paupières et se replongeait dans la douce chaleur de son rêve. De guerre et de jeux lasse, tournée vers le feu, la petite folle s'était endormie à l'angle de la table. A la sortie de *Madeleine*, elle avait glissé un regard du côté de la porte :

« Il n'est pas neuf heures ; elle va revenir. Inutile de bouger. Ah ! que cette maison est donc aimable et tranquille. Le destin qui m'y conduisit désirait certainement mon bonheur. Ron, ron. Ron, ron. Dormons. »

Les animaux, et peut-être les choses, doivent avoir le sentiment du bien-être.

Le feu lui-même, avec sa bonne mine, ses bûches confortables et son beau lit de cendre, paraissait jouir de brûler ici plutôt qu'ailleurs. Il avait même cessé de pétiller depuis quelques instants et son contentement s'exhalait en petits soupirs satisfaits qui se fondaient délicieusement dans le silence général.

La fumée montait de la pipe, le tricot avançait bon train et l'aquarelle de François surgissait du papier en vives couleurs.

On y voyait un chevalier, vêtu en guerre, bardé d'une armure redoutable, mais absolument seul dans un pays fantastique. L'homme et le cheval étaient déjà très poussés, tandis que le paysage, rocs surplombants, précipices sans fond, gestes d'arbres fantômes, n'apparaissait encore que crayonné.

François s'était arrêté. Le pinceau plongé dans le verre d'eau, il examinait son dessin, le front barré d'une ride. Un détail sans doute le tourmentait, le mécontentait. Il n'osait attaquer le reste de sa composition.

A ce moment, la porte s'ouvrit et *Madeleine* apparut, toute saupoudrée de fins flocons. Tout son visage de fine blonde souriait. Elle n'osait traverser le seuil, de peur de faire fondre son manteau léger.

— Oh ! c'est cela, c'est cela ; reste un peu !

s'écria le jeune homme, et il saisit un crayon.

— J'ai marché la première sur la neige nouvelle, dit Madeleine à voix basse, sans faire de geste.

Elle avait l'habitude de s'improviser le modèle de François. Elle reprit :

— Tu devrais aller voir la maison et le jardin habillés de blanc. La couche est déjà épaisse.

— Oui, oui, dans un instant.

Il crayonnait toujours. Il eut vite fait de mettre debout une curieuse composition. Dans une salle basse et obscure rampaient de vilaines ombres noires, aux yeux mauvais, devant un feu rouge qui n'éclairait pas. Sur une table était attaché, aux quatre coins, par de solides lanières, un chevalier bardé d'airain et dont le casque était fermé. En face de l'âtre s'ouvrait tout à coup, brisant ses lourds fermeoirs, l'unique porte de cet antre, et la Fée des Neiges, sans doute, dans sa fourrure étincelante, apparaissait, et sa pureté illuminait toutes choses.

— Là. Tu peux entrer. Merci, dit François, sans plus lever le nez, tout à son œuvre nouvelle.

Madeleine se réinstallait non loin de *Palette*, en face de François, dans le rond clair dessiné par la lampe. Sortant le vieux livre de sa gaine de cuir, elle le feuilleta doucement, à la recherche de la légende promise.

La sonnette alors tinta, mais d'une certaine façon connue qui rassura tout le monde. Bientôt, du reste, une voix cria du corridor :

— Ne vous dérangez pas, c'est moi.

— Ah ! il est sept heures et demie, dit M. Bonvent à son journal.

On entendit le visiteur quitter ses sabots à l'entrée, puis un bruit moelleux de pantoufles se rapprocha, scandé du choc mat d'une canne à bout de caoutchouc.

— Bonsoir, la compagnie.

Celui qui venait d'entrer était un petit vieillard tout sec, au visage rasé, dont les yeux pétillaient. Il alla poser sa canne dans un coin et s'en vint clopin-clopant serrer la main de chacun.

— Tu sais, cousin Parfait, ça ne prend pas ! dit François.

— Quoi donc, monsieur le barbouilleur ?

— Tu boites pour que l'on pâtisse. Mais tu nous le fais depuis trop longtemps ; ça ne mord plus.

— Si tu avais au bout du nez ce que j'ai dans la jambe, tu ne ferais pas tant le malin, mon garçon.

— La neige n'est pas bonne pour les rhumatismes ? s'enquit sérieusement Madeleine.

— Ah ! non ! répondit le gai vieillard. En « dé-pattant » mes sabots à la porte, j'ai failli me flanquer les quatre fers en l'air.

— Tu n'as pourtant plus besoin de gagner ton avoine, murmura François, dont les yeux ne quittaient pas sa composition. Tu as du foin au râtelier.

— Quelle chance pour toi que je sois assis ! Mais tes oreilles ne perdront rien pour attendre ! Ces marmots, ça ne respecte rien.

— On m'a toujours dit que tu étais le benjamin de la famille. C'est toi qui me dois des égards.

Le cousin Parfait porte si allégrement ses soixante-dix-neuf ans, qu'avec lui la familiarité est, pour ainsi dire, légitime. C'est, en particulier, une habitude prise entre François et lui de se taquiner dès qu'ils se rencontrent, et ils se rencontrent chaque jour. François prétend que le cousin Parfait boite seulement lorsque quelqu'un peut s'en apercevoir, qu'il a honte de n'avoir, à son âge, aucune infirmité et que c'est par une sorte de pudeur qu'il a imaginé ces rhumatismes de comédien. Et le vieillard riposte par de bonnes grosses moqueries, pas méchantes.

Le cousin Parfait venait tous les soirs faire sa partie de « bésif » avec M^{me} Bonvent.

Dès qu'il arrive, M^{me} Bonvent se lève et s'avance vers les chaises, préparées d'avance à l'angle de la table, vers la cheminée. *Palette* cède sa place sans grogner et gagne le genou de M. Bonvent. C'est M^{me} Bonvent qui a le dos au feu ; le cousin déteste se chauffer ; c'est par condescendance pour sa vieille amie Clara Bonvent qu'il accepte tous les soirs cette place d'où il risque de se cuire une jambe. De l'autre côté, il est voisin de Madeleine.

Celle-ci, du reste, dès qu'il est assis, pousse entre lui et le feu les lames d'un mince paravent

protecteur, ce qui lui vaut une petite tape amicale sur la joue et, régulièrement, cette courte phrase :

— Toi, tu es une bonne fille!

Et la partie commence.

La caractéristique du bésigue ou double mariage, c'est que la dame de pique peut se marier avec son roi et avec le valet de carreau. Il se joue en cinq cents points. C'est un jeu de la jeunesse du cousin Parfait : il apprit à y gagner comme il avait quinze ans et il ne cessa jamais. Ses souvenirs, qui étaient fort précis, s'étendaient donc sur un vaste champ et la source n'en était jamais tarie.

— Allons, la mère, quel bon vent te pousse ce soir? Combien vas-tu me soustraire? Ayez pitié d'un pauvre célibataire et laissez-lui cinq sous pour prendre l'omnibus!... Eh! là-bas, papa Zéphir, que racontent les gazettes? La rente monte-t-elle? Non? Parbleu! La Chambre a-t-elle enfin voté une loi libérale? Non? Parbleu!

— Je lis les faits divers.

— Il y a toujours des voleurs et des assassins?

— Oui.

— Parbleu!... Et le feuilleton?

— J'ai commencé par là. Il languit : depuis trois jours, il n'y a eu ni enlèvement, ni suicide, ni incendie. Mais je compte sur un naufrage sensationnel pour demain.

— Pauvres cervelles que nous sommes! Nous ne nous amusons, nous ne nous passionnons qu'aux bêtises et aux malheurs d'autrui...

Et, sans reprendre haleine après ce beau discours, le cousin Parfait ajouta :

— Quinte majeure d'atout!... Ça, c'est intéressant, et ça ne fait de mal à personne.

Et le cousin éclata du rire triomphal du joueur heureux.

— Tout le monde, dit alors François, tout le monde ne peut pas jouer tous les soirs au bési, dans l'univers entier. Tout le monde n'est pas parfait.

Chacun sourit de ce mot aimable et, la conversation étant tombée, Madeleine demanda si elle devait commencer à lire la légende du *Mauvais Pas*.

— Brr! fit le cousin en fronçant les sourcils. Cela manque de gaieté! Toujours le bouquin de ta vieille toquée, Madeleine.

— Oh! si l'on peut dire! Bertrade est une bonne vieille que j'aime bien.

— Chut! chut!

— Je ne dis rien.

Le cousin battait les cartes; M^{me} Bonvent comptait les jetons d'os peint; son mari, son journal plié avec soin, considérait les tisons en dodelinant de la tête et caressait le dos de *Palette*.

François avait allumé une cigarette et s'était réaccoudé devant son chevalier bardé de fer.

Mais, tandis que le feu continue à battre la neige, et avant que je vous lise cette légende, il conviendrait que je vous fisse savoir qui est cette Madeleine que les Bonvent traitent comme leur fille.

II

LA FÉE QUI REVENAIT AUX PREMIÈRES VIOLETTES

Madeleine n'avait que treize ans lorsqu'elle vit pour la première fois la mère Bertrade dans un sentier du Bois Garnault qu'elle avait coutume de suivre pour arriver plus vite à l'école. Et cette rencontre fit une grande impression sur la fillette, nerveuse et délicate.

Six mois auparavant, elle avait perdu, à quelques jours d'intervalle, son père et sa mère, enlevés par la fièvre typhoïde, et, si elle n'était point tout à fait sans ressources, elle se trouvait dépourvue de toute expérience et déplorablement malheureuse. Des cousins éloignés, sans hésitation, la recueillirent, et elle devint la fille adoptive des Bonvent. Aux vacances suivantes, François, qui avait alors quinze ans et qui était au lycée, lut aux petits soins pour la triste fillette que Dieu

avait privée si brusquement des joies du foyer. Ils devinrent vite frère et sœur.

Madeleine s'habitua si bien à l'intimité de sa nouvelle famille qu'on la vit renaître peu à peu de sa douleur et qu'elle obtint de ne plus retourner en pension. Il y avait d'ailleurs, parmi les Sœurs de l'école, une excellente institutrice, et la jeune fille aimait ses leçons.

Elle prenait par le plus court pour arriver plus vite. Un jour qu'elle suivait, d'un pas relevé, le sentier du Bois Garnault tout en répétant tout bas une fable, elle aperçut une vieille femme assise sur un roc moussu et qui semblait inquiète.

— *Fifille, Fifille!* criait la vieille femme.

Madeleine, qui avait entendu parler de Bertrade, « la sorcière » qu'on voyait au printemps et qui quittait le pays aux premiers jours d'automne, ne douta pas que ce fût elle, mais, se croyant appelée, elle courut sans hésiter à travers bois demander en quoi elle pouvait rendre service ; quand elle fut à deux pas de la malheureuse, elle s'arrêta interdite.

— Ah ! la voici ! clamait la vieille, tournant le dos à Madeleine et tendant ses bras vers un oiseau qui venait de son côté, à petits sauts secs. C'était une pie.

Mais le visage, surtout, et le costume de la vieille intriguèrent Madeleine.

Les rais de soleil qui perçaient les jeunes chênes d'alentour faisaient briller étrangement la cape et le bonnet de cette femme ; la tête, immobile, semblait auréolée d'un nimbe d'or léger, dont les rayons coloraient les bandeaux blancs qui entouraient le front de la vieille ; un peu de cette lumière chimérique semblait s'être fixée dans les yeux extraordinairement vifs, mais sans la moindre lueur de méchanceté ; tout le corps était revêtu d'un riche manteau de cour qui paraissait entièrement tissé d'or, tant il s'en échappait de reflets brillants et fantastiques.

L'enfant demeurait stupéfaite, confondue d'admiration.

« Comme elle est belle, cette vieille femme ! Ce n'est pas la sorcière, mais une vraie Fée qui doit habiter quelque riche palais. Comme elle est

bonne de ne point s'évanouir dans les airs, de me donner tout le temps de la voir à mon aise. »

Oubliant la leçon et l'école, Madeleine aurait sans doute prolongé son extase devant cette apparition inattendue, lorsque, subitement, toute cette clarté merveilleuse se dissipa, et la fillette ne vit plus qu'un misérable bonnet de toile grossière et, sur les épaules de celle qu'elle croyait être un si puissant personnage, une cape usée et vulgaire.

Moins craintive, elle s'approcha un peu, et elle aperçut, de-ci de-là, à travers la trame râpée, quelques minces fils d'or, guère reluisants. Ainsi, c'était tout ; les rayons mutins du soleil s'étaient plu à vêtir quelques instants en fée la vieille femme.

La réalité, cependant, ne laissait pas d'impressionner la petite Madeleine. Bertrade, en effet, sans s'occuper de celle qu'elle intriguait tant, parlait à sa pie :

— *Fifille*, tu m'as désobéi et tu as été très imprudente. Puisque le destin a négligé de te punir, comme c'était son devoir, c'est moi qui t'infligerai une peine : ce soir, avant de dîner, tu feras trois fois le tour de la table, sur une patte, et tu n'auras pas de raisin sec.

Les jambes écartées, le cou tendu, la tête renversée de côté, la pie écoutait, son œil rond dilaté par l'attention. A la fin du discours, elle secoua la tête et se gratta l'oreille. Puis, entr'ouvrant ses ailes noires et blanches, elle partit au trot, dessinant un petit cercle autour de la sorcière.

— Inutile, inutile, cria celle-ci. Tu ne me fléchiras pas. Tu devrais pourtant savoir que je suis inflexible : tu n'auras pas de raisin ce soir à dîner.

La pie, arrêtée dans son élan, se résignait à son sort et fouillait la mousse, à la chasse aux insectes. Faute de raisin, on mange des mille-pattes.

Et Bertrade la sorcière parlait toujours, en secouant la tête ; mais ni la pie ni Madeleine ne l'écoutaient plus : la pie parce qu'elle faisait bombance de vers et d'œufs de fourmis, pour remplacer le dessert dont elle était privée ; Madeleine

parce qu'elle était trop occupée à regarder l'or qu'un nouveau rayon de soleil faisait briller sur les vêtements de la vieille femme.

— C'est une Fée! se dit la petite fille.

Elle se retira à reculons, tout doucement, de peur de rompre le charme et pour ne point effrayer la pie.

A la classe, ce jour-là, Madeleine fut un peu distraite. Elle dut à sa bonne conduite ordinaire de n'être point grondée. D'ailleurs, le lendemain, il n'y paraissait plus. Madeleine, fillette raisonnable, savait endiguer ses émotions. Ses leçons ni ses devoirs ne souffrirent donc pas de cette rencontre de la sorcière du Bois Garnault, mais au dedans d'elle l'impression persista. Cela l'effrayait un peu, mais cela lui plaisait de savoir qu'il existait encore par le monde des êtres mystérieux, en communication avec la nature, avec les bêtes, et que les petits détails de la vie quotidienne n'accaparent pas entièrement.

« Oui, ce doit être une Fée, se répétait la fillette. C'est ainsi que se montraient les Fées, jadis : pauvres et riches à la fois. Ah! comme je voudrais pouvoir parler un jour à la mère Bertrade, la Fée, et caresser sa pie. »

Ce désir lui trottait tellement dans la tête qu'elle osa, un matin, souhaiter le bonjour à la vieille femme, qui lui rendit honnêtement sa politesse. Le lendemain, elle s'était armée d'un tel courage qu'elle s'arrêta à quelques pas de la mère Bertrade en train de ramasser du bois et qu'elle lui dit :

— Bonne mère, voulez-vous me permettre de vous aider?

On était à l'automne. Toutes les feuilles étaient descendues des arbres et formaient un immense tapis qui suivait les allées et les fossés à perte de vue. Quand on marchait, elles s'entre-choquaient joyeusement, faisaient mine de vous suivre, puis s'arrêtaient pour regarder votre silhouette se perdre dans la brume, jusqu'à ce qu'un nouveau passant les entraîna un peu plus loin ou qu'un souffle les fit tomber dans quelque ravin.

La vieille femme allait parmi les feuilles, qui bruissaient, voletaient autour d'elle, à qui mieux

mieux, et la pie s'en défendait avec ses ailes, dédaigneuse de ce vil troupeau. Car la pie était là, vous le devinez, grattant le tapis de feuilles, fouillant du bec et montrant avec sa patte la branche qui avait échappé à l'investigation de la pauvrese à la capuche d'or.

— Bonne mère, voulez-vous que je vous aide ? répéta la petite fille.

— Nenni, nenni. Passe ton chemin, gentille Madeleine, tu salirais tes mains et ton sarrau.

La mère Bertrade avait relevé sa petite taille ; elle parlait d'une voix si douce et montrait des yeux d'un bleu si tendre que la fillette se mit à trembler de plaisir. La Fée savait son nom !

La pie courut, voleta, et, grimpée sur un rocher pointu que le lichen jaunissait, elle regarda Madeleine qui lui sourit.

— Tu peux la caresser si cela te fait plaisir, dit la vieille en réponse au désir de la petite fille, qui tendit aussitôt les doigts vers l'oiseau malin.

La pie dressait le cou et présentait à la caresse son crâne rond ; elle sautillait de plaisir d'une patte sur l'autre, tandis que, d'un regard penché, elle encourageait l'audacieuse enfant.

Les animaux s'attachent vite aux personnes qui leur témoignent de la sympathie. Grâce à leur instinct, ils n'ont pas besoin de prendre des informations ; la sincérité et l'hypocrisie n'ont pas la même odeur.

A la troisième rencontre, Madeleine et *Fille* étaient une paire d'amies. Et la mère Bertrade fut aussitôt conquise. Les amis de sa pie étaient ses amis.

C'est ainsi que Madeleine put, un jour, pénétrer dans la petite chaumière de la sorcière du Bois Garnault, ce qui n'était pas arrivé à dix personnes du pays.

— Entre, petite, entre vite aujourd'hui, car je pars demain.

— Vous partez ?

— Eh ! oui. En voilà, un air désolé ! On aime donc un peu sa vieille Bertrade ?

Madeleine fit un timide signe de la tête et Bertrade fut très touchée de cet aveu ingénu.

— Et pourquoi, ma chérie ?
— Parce que, parce que..., répondit en balbutiant la fillette, parce que vous n'êtes pas comme les autres...

— Les autres ? Les autres qui ?

— Les autres, sur terre.

— Tiens, tiens. Voyez-vous cela !

— N'est-ce pas que vous êtes une fée, une vraie fée ?

— Peut-être bien, petite. Mais il y a de méchantes fées.

— Oui, mais, vous, vous êtes une bonne Fée. Je sais que vous ne me ferez pas de mal, parce que je vous aime bien.

Malgré tout, la petite Madeleine tremblait un peu en passant le seuil.

La mère Bertrade habitait les ruines d'un ancien moulin qu'elle avait acheté, jadis, un prix dérisoire. Ce moulin, incendié deux fois de suite, ne trouvait plus d'acquéreur. Son éloignement des deux villages les plus voisins, qui diminuait sa valeur commerciale, fut certainement la première qualité que lui trouva une femme étrangère au pays, qui rôdait dans la vallée depuis quelques jours et qui, sur l'acte du notaire, se fit nommer M^{me} Bertrade.

De Saint-Chartier, pour arriver au moulin, il fallait traverser tout le bois Garnault, puis dévaler par un raidillon rejoignant un chemin creux dont les ornières étaient de véritables précipices. Et l'on arrivait quasiment par la cheminée. Outre la partie de la maison qui enjambait la rivière, il y avait en effet une pièce creusée dans le rocher et dont la cheminée seule sortait de terre. C'était cette pièce, la seule qui eût été respectée par les flammes, qu'habitait la Bertrade avec ses bêtes et ses livres. Car on le savait aux alentours : la Bertrade était savante et lisait, sans lunettes, dans de gros ouvrages.

Ce ne sont pas les livres que remarque tout d'abord Madeleine en pénétrant dans le sombre logis, mais vingt paires d'yeux braqués sur elle, vingt paires d'yeux d'animaux de toutes sortes alignés le long des corniches des meubles.

— Ce sont mes anciens serviteurs, mes petits

compagnons de solitude, mes meilleurs amis de jadis, dit Bertrade.

Du bout d'une baguette, elle les présente :

— Voici le premier de tous : master chat-huant, il a vécu cinq ans chez moi ; maître corbeau, son successeur, quatre ans. Ils furent tristes, toujours, mais fidèles. J'eus, après eux, un merle, bavard comme le diable, et un kakatoès dont j'eus pendant dix ans, tous les matins, envie de couper la langue. Ce fut ensuite le tour de ces trois moineaux jumeaux, de ce porc-épic, trop souvent de mauvaise humeur, le pauvre petit ; de ce canard, un vrai bon garçon. Enfin, j'ai inauguré la dynastie des pies : *Belle-fille*, *Fille à sa mère*, *Fillette* et, quatrième du nom, ton amie *Fifille*.

— Est-ce que vous les emmenez, Madame, lorsque vous partez ?

— Certainement oui. *Fifille*, ici présente, a déjà fait deux voyages. Demain, ce sera son troisième ! Mais les morts gardent la maison.

— Vous allez loin d'ici, n'est-ce pas, Madame ?

— Oh ! la petite curieuse ! Je vais très loin d'ici, en effet, et cependant je ne quitte pas ce pays des yeux.

— Ah !

La petite fille réfléchit, puis renonça vite à approfondir ce mystère des disparitions annuelles de la mère Bertrade auxquelles tout le pays est habitué, mais qui continuent d'impressionner les enfants.

« Les pauvres gens m'attendent », avait-elle coutume de dire. On ne pouvait lui tirer d'autres explications et elle partait dès les premiers froids. Elle quittait son moulin la nuit, sans doute, car personne ne l'avait jamais rencontrée sur les chemins.

L'automne pourrissait les feuilles du bois Garnault, puis l'hiver venait, avec ses alternatives de froid aigre et de douce neige. On oubliait la Bertrade : chacun se ratatinait au coin de son feu et les petits enfants faisaient des glissades et des boules de neige.

Mais, quand la première brise tiède poussait dehors les hommes et les herbes, les petits en-

enfants se réunissaient en colloque, puis rôdaient par bandes du côté des bois de la fée Bertrade.

— Vous ne l'avez pas rencontrée?

— Non.

— Ce sera pour demain.

— Reviens sans faute, Charlot.

— Toi aussi, Pierre. Je préviendrai le petit Jules et ses deux sœurs.

— Et Madeleine?

— Oh! Madeleine, il n'y a pas besoin de la prévenir. Elle sera toujours la première au carrefour.

Le lendemain, en effet, ou à peu de jours de là, la petite cohorte, les cartables sur l'épaule, le nez aux aguets, le cœur ému, entendait tout à coup les branches s'agiter dans le fourré et apercevait la capuche dorée, toute ruisselante de fils neufs, de la bonne Fée. Derrière elle, sautillante, picorait *Fifille*, folle de joie sur sa mousse natale.

— Bonjour, mes petits! Vous allez tous bien?

Mais la belle audace qui les guidait depuis quelques jours était tombée et le cercle des petits enfants s'élargissait à mesure que Bertrade et la pie se rapprochaient. Ceux mêmes qui ne les avaient jamais vues et qui, pour la première fois, avaient suivi leurs jeunes aînés, tournaient carrément le dos et s'enfuyaient à toutes jambes, muets de terreur.

Bertrade n'avait cependant rien de terrible. Elle distribuait même quelques bonbons et prononçait d'ordinaire ces énigmatiques paroles :

— Avec la première violette, comme tous les ans, Bertrade sort de terre, Bertrade la vieille amie des enfants sages. Voulez-vous que je vous dise le nom de ceux dont je suis contente? Car ma pie sait tout et m'a tout dévoilé. N'est-ce pas, *Fifille*?

Fifille prenait un air entendu et hochait la tête, les yeux vers sa maîtresse.

A ces mots, garçonnets et fillettes dont la conscience n'était pas toute pure prenaient des airs penauds, tandis que les autres adoptaient, selon leur caractère, une pose comiquement humble ou fière, et Bertrade n'avait pas besoin de faire un pressant appel à sa science divinatoire pour partager en deux la troupe des crédules gamins.

Bertrade souriait sous sa cape et, ayant mis d'un côté les bons, de l'autre les mauvais, elle poussait au milieu les indécis, puis malicieusement adressait à tous un petit discours en trois points, tour à tour grave et bienveillant, où chacun savait découvrir la phrase dite pour lui et qui l'obligerait par la suite à réfléchir sur le savoir mystérieux de la vieille et sur sa propre conduite.

Puis elle racontait quelque histoire mirobolante.

Lorsqu'ils reprenaient le chemin de chez eux, les petits enfants de Verneuil et de Saint-Chartier sentaient tout à coup leur langue se dégeler et ils luttaient d'épithètes ronflantes pour louer la bonne femme et pour se féliciter eux-mêmes de la connaître et d'être distingués par elle.

— Sabotez, vous autres, nous sommes en retard ! criait quelque doyen du groupe.

La plupart ne songeaient guère aux réprimandes du retour au logis : leur cœur débordait d'orgueil :

— Hein ! hein ! quelle femme extraordinaire !

— Une femme ! une femme ! On t'en donnera, des femmes comme ça ! Au lieu de casser les oreilles avec des menteries et des babioles, elle vous dit le passé, l'avenir, comme si elle n'avait qu'à lire dans un livre.

— Elle a la vertu magique !

— Elle connaît les sortilèges.

— Elle sait lire dans les yeux et jusque dans la tête des gens.

— C'est une Fée.

Aux carrefours, les petits enfants enthousiastes se dispersaient après s'être concertés sur le jour d'une nouvelle rencontre avec Bertrade. Les petits enfants des hommes aiment le mystère et les histoires du temps lointain.

Madeleine, comme tous ses petits camarades, acceptait donc sans trouble les éclipses hivernales de la vieille du Moulin Garnault, à cause du grand plaisir qu'elle avait, ainsi qu'eux, de la voir réapparaître au printemps, avec les premières violettes.

Elle osa faire le tour de la pièce, caressa la huche de chêne ciré, s'arrêta devant la marmite qui bouillait, puis, levant les yeux vers une sorte d'étagère, elle s'écria :

— Oh! les gros livres! Quand je serai grande, est-ce que vous me permettrez de lire dedans?

— Oui, ma chérie. Je te le promets.

Fifille voleta du sol en terre battue à la table, de la table à l'épaule de Madeleine. Alors, pour ne pas se montrer moins accueillante que sa pie, Bertrade grimpa sur un escabeau et choisit l'un des volumes convoités par la petite fille.

— Est-ce que c'est dans celui-ci que se trouve la légende du *Mauvais Pas*?

— Justement, mignonne.

Et, lorsque le volume fut à sa portée, Madeleine, timidement, tendit les mains et le toucha avec respect, comme s'il se fût agi de quelque objet sacré.

D'année en année, les relations de Madeleine et de Bertrade changèrent un peu de caractère.

Tandis que les autres garçons et fillettes abandonnaient peu à peu les allées du Bois Garnault pour aller dénicher les nids, faire cent sottises espiègleries et montraient leur ingratitude envers la bonne femme jusqu'à poursuivre ses nouvelles pies et leur tendre de vilains pièges, Madeleine entraînait de plus en plus dans l'intimité de Bertrade.

Le temps que la vieille Fée ne passait pas à raconter des histoires et à faire une généreuse morale aux marmots des nouvelles générations, elle l'employait à d'interminables travaux d'aiguille qui émerveillèrent vite l'intelligente et sensible Madeleine. Bertrade possédait le secret de merveilleuses broderies. Elle entreprit d'en faire profiter l'enfant studieuse. Point par point, elle l'initia à l'art de broder selon de vieilles règles que lui transmit sans doute quelque aïeule, qui les tenait elle-même d'ancêtres éloignés. Madeleine fit de rapides progrès. Et elle avait chaque année le cœur gros de sentir approcher le moment de la séparation. La maîtresse et l'élève se comprenaient, s'aimaient. Mais Bertrade était inflexible :

— Il faut savoir se résoudre à subir bravement sa destinée. Allons, adieu! aux violettes prochaines, ma chérie!

Un nouvel hiver passait.

Madeleine brodait et, pour distraire ses cousins, lisait des légendes dans le gros livre enlu-

miné que lui prêtait Bertrade à son mystérieux départ.

Pendant les vacances, François aimait à écouter Madeleine lire. A son collègue, peu studieux élève, il était très souvent distrait, grimpé dans un nuage jusqu'où avaient de la peine à monter les réprimandes et les punitions. François ne prisait ni le grec, ni l'algèbre, ni la géographie ; il aimait exclusivement le dessin.

Ses livres et ses cahiers étaient couverts de ses imaginations. Il ne se livrait pas à la caricature : tout au contraire, il passait ses heures de classe à enjoliver la nature. C'étaient, à la plume, et quelquefois en couleurs, des parcs de rêve, des îles enchantées, des palais magnifiques avec, pour habitants, pour maîtres, des princesses de légende aux cheveux d'or, aux yeux d'azur, aux lèvres perpétuellement souriantes et dont les mains pures faisaient le geste de semer tour à tour et de cueillir des roses et maintes autres fleurs sorties de ce jeune cerveau luxuriant.

Il se complaisait aussi au fantastique. S'il voulait, par exemple, symboliser les mathématiques, il les représentait sous la forme terrifiante d'une bête apocalyptique avalant sa queue et grattant son tout petit crâne avec une centaine de pattes partant de tous les points de son corps pustuleux.

Il aimait aussi les géants, les nains, les cataclysmes, les fournaises et les tortures, préférant en somme, à la réalité banale et commune, tout ce qui était imaginaire, extravagant de hideur ou somptueusement parfait.

La vieille Bertrade, sans qu'elle s'en doutât, collabora donc, en prêtant des livres à Madeleine, à former l'esprit et le talent du jeune artiste. Les légendes de la bonne Fée du Bois Garnault furent une révélation. La légende du *Mauvais Pas*, en particulier, l'enfiévrâ tellement qu'il entreprit d'en tirer une suite d'illustrations destinées à devenir une œuvre personnelle.

Et comme il avait, malgré son air rêveur, beaucoup d'esprit de suite, il s'attela à la besogne dès l'âge de dix-huit ans. Il y passa, cette année-là, toutes ses veillées de vacances. Il en sortit une douzaine de naïves compositions reliées d'une fa-

çon originale par une sorte d'énorme paysage résumant le voyage du chevalier Bertrand, de Jérusalem à Saint-Luc de Touraine où se trouvait son château.

Toute la faune et toute la flore des pays traversés s'y trouvaient représentées et jusqu'aux vagues de la mer et à ses poissons. Inutile de dire que les arbres et les animaux y étaient interprétés de la manière la plus favorable et la plus fantaisiste. Les couleurs surtout du jeune imagier semblaient empruntées au pays de chimère. On y voyait des arbres roses sous des ciels verts ; des plaines bleues, avec des manoirs orange. C'était fou, mais c'était si merveilleusement harmonieux que tout le monde, sauf le cousin Parfait, s'extasiait devant.

Le cousin criait à l'invraisemblance :

— Où diable as-tu vu cela, cerveau fêlé ?

Mais tous les autres familiers de la maison, au contraire, avouaient tout haut que, si ces couleurs-là n'existaient pas sur terre, elles pouvaient très bien se trouver ailleurs, tout naturellement.

— Il n'y a pas que la terre ! murmurait Madeleine.

A seize ans, elle était encore hantée des visions suggérées par son amie la fée, qui disparaissait à l'automne pour renaître, plus fraîche que jamais, aux premières violettes de la Vallée Noire.

La fiction a de si puissants attraits que ceux qu'elle attire dans ses doux filets y sont pour jamais emprisonnés.

Madeleine et François ne devaient jamais choir dans la prose.

Toute la vie, quelquefois, sort d'une impression d'enfance.

Pour Madeleine et, par contre-coup, pour François, c'avait été l'après-midi de juillet où, dans une clairière du Bois Garnault, sous un grand châtaignier, la vieille Bertrade, entourée d'une douzaine de petits nez en l'air et d'autant de bouches entr'ouvertes, prononça ces paroles magiques :

— Et maintenant, mes enfants, écoutez. Je vais vous dire la terrible légende du *Mauvais Pas*.

III

COMMENT LE CHEVALIER BERTRAND PASSA

LE « MAUVAIS PAS » A SON RETOUR DE TERRE SAINTE

Onques ne vit si fier homme que le chevalier Bertrand, troisième de ce nom, seigneur de Saint-Luc en Touraine et dont le château dominait vingt lieues de pays à la ronde.

Après avoir eu deux filles, il fit le vœu, s'il lui venait un garçon, de partir tôt en croisade, ce qu'il dut faire l'an d'après, son vœu ayant été vivement exaucé.

Doncque il assembla, dans la cour bien pavée, tous les siens et fit ses adieux avec des paroles droites, pieuses et bien sonnantes.

Puis il y eut un grand bruit de chaînes et de pas retentissants. C'était le pont-levis que l'on baissait et les chevaux de l'escorte de Bertrand qui s'en allaient, mordant leurs freins. Et jà galopaient dans la vallée, pour être plus vite rentrés au château où tous laissaient femmes et enfants. Or, à la croix de deux chemins, une vieille femme se tenait, branlant sa tête chenue.

— Vieille femme de ce pays, pourquoi ris-tu ?

— Je ris parce que d'autres pleureront, mordus par les bêtes d'orgueil. Prends garde au Mauvais Pas. Si tu ne baisses le front, périras. Adieu.

— Au revoir, la mère ! dit le seigneur Bertrand. Là où je vais, l'orgueil est permis. Car je cours sus aux mécréants.

— Prends garde au Mauvais Pas, répéta la vieille en branlant le chef.

Et l'on prétend qu'à ce moment on entendit sortir du creux d'un arbre, quoiqu'il ne fût point nuit, le cri de la chevêche.

Des jours, des jours chevauchèrent les gens de Saint-Luc en Touraine. Ils chantaient tour à tour

chansons profanes et cantiques d'église. Puis battillèrent au pays de Judée et tuèrent beaucoup de méchants Turcs. Puis s'en revinrent dans un gros vaisseau.

« Est-ce ici qu'adviendra male aventure annoncée par la vieille Fée du chemin au départ? » se dit Bertrand, interrogeant des yeux la grande étendue bleue.

Mais, après quinze jours de navigation, le seigneur de Saint-Luc et toute sa troupe, moins un homme qui s'était marié à Jérusalem, débarquèrent sur la côte de France. Chevaliers et destriers en eurent grande joie, et les uns sautaient et les autres chantaient à qui mieux mieux en reprenant la route de Touraine.

Un certain jour, dix après qu'ils eurent débarqué, Bertrand appela ses hommes et leur dit :

— Laissez encore vos chevaux paître l'herbe haute jusqu'au soir, puis reposez-vous afin d'avoir bonne mine pour rentrer chez vous et partez sans moi. Vous serez au château dans le milieu du jour, demain. Pour moi, il me faut chercher ce « Mauvais Pas » qui me fut annoncé, car je ne puis rentrer sans l'avoir rencontré!

A ce point commença chacun à murmurer; et disaient entre eux, seigneurs et serviteurs, que noblement et à point le seigneur Bertrand avait parlé. Si le prisaient hautement et disaient communément que en lui avaient et auraient encore gentil seigneur, si il pouvait longuement durer et vivre et en telle fortune persévérer.

Quand Bertrand se trouva seul, il tourna son cheval à sénestre et s'engagea dans une forêt qu'il ne connaissait point. Le chemin, bientôt, tourna à sénestre, et encore une fois à sénestre, et à mesure qu'il allait, il faisait de plus en plus noir et moult froid.

— Quel chemin d'enfer! s'écria Bertrand. Le Mauvais Pas est assurément de ce côté.

Il se prit à rire très fort, plus fort qu'il ne pensait.

Son destrier, sous l'éperon, hérissait son poil comme s'il sentait grand péril approcher.

Le sentier, à cet endroit, se trouvait resserré entre de hauts rochers et descendait tout roide.

Une surprenante vallée apparut bientôt, toute couverte de neige, à perte de vue.

— Nous sommes en été ! s'écria Bertrand ; ce n'est pas de la neige, mais quelque diablerie !

A peine avait-il prononcé ces mots qu'une tempête s'éleva et que la neige tourbillonnante l'avengla. On eût dit la nuit, mais il n'y avait nulle étoile au ciel et pas de nuages !

Au lieu de penser à son salut, Bertrand de Saint-Luc en Touraine ricana de nouveau, baissa la visière de son casque et dit :

— Vivent les Mécéants ! Voici mon Mauvais Pas.

Le vent faisait rage : le pauvre destrier, bientôt, refusa d'avancer, maudissant à part lui la folie de son maître. Car, au retour de Terre Sainte, bons chevaux valent mieux que mauvais hommes.

Quand la tempête fut apaisée, le soleil était toujours caché et Bertrand se trouva dans une âpre solitude. En la place de la forêt qu'il avait quittée et qu'on n'apercevait plus, et des grands rochers droits par lesquels il était descendu, il n'y avait, de tout côté qu'on se tournât, que marais dont les eaux luisaient comme des yeux mauvais et que monticules neigeux couronnés de grands sapins rigides et noirs. De route, il n'y avait plus trace. Bertrand pensa que c'était la tempête qui l'avait porté là sur ses ailes de vent. Il glissa la main vers sa lance, puis vers son épée ; elles étaient prêtes à combattre. Alors, le seigneur, pressé d'en finir, se dressa sur ses étriers de fin or et cria de toutes ses forces :

— Qui que tu sois, je te défie !

Personne ne bougea, mais de tous les sapins sortirent, pleins d'émoi et croassant, des centaines de corbeaux. Ce fut tout à coup une musique diabolique. Après avoir longuement tournoyé en tous sens, ils semblèrent se concerter et se mirent à planer au-dessus d'un seul monticule dépourvu de sapins et que Bertrand n'avait pas distingué tout d'abord. De ce monticule, éloigné de deux cents pas, montait une petite fumée qui, par moment, se colorait vivement de rouge.

Les corbeaux se turent et s'abattirent tous ensemble autour de cette fumée, puis, en deux

groupes serrés, reprirent leur vol et passèrent au-dessus de la tête de Bertrand qui suivait ce manège avec une grande passion. La tête renversée, il distingua nettement dans les airs, portés par cent corbeaux, le cadavre d'un cheval et, par cent autres, derrière, le corps défunt d'un homme de guerre. Des sonnettes tintaient au poitrail du cheval, et l'épée de l'homme, balancée par l'élan, heurtait sa cotte de mailles et ses jambières.

— C'est le diable qui emporte un mauvais chrétien, dit Bertrand. Allons vers ce maudit logis où l'on tue les gens pour les donner aux bêtes.

Il ne croyait pas si bien dire.

Il poussa son cheval et courut vers la fumée. C'était bien une maison, quoiqu'elle eût peu d'apparence. Une grande enseigne grinçait au-dessus de la porte qui était close.

Auberge du Mauvais Pas, disait l'enseigne.

— Je suis servi à souhait et mon âme a de quoi se réjouir. La vieille fée n'avait point menti, dit Bertrand de Saint-Luc.

Et, sans plus réfléchir, il poussa la porte de l'auberge, s'aidant du lourd poitrail de son destrier, redevenu obéissant et brave.

A peine était-il entré que, emmi l'obscurité de la pièce, il se sentit arraché de sa selle, dépouillé de ses armes, couché et lié sur une sorte de table massive avec laquelle, aussitôt, il sembla ne faire qu'un seul être dépourvu de mouvement.

« Diable ! me voici mal en point », songea Bertrand, les yeux grands ouverts derrière son heaume et les oreilles aux aguets.

Car, s'il ne pouvait rien voir, il entendait moult fracas autour de lui.

Il y avait des bruits de fer et des bruits de feu. On aiguissait des couteaux sur des pierres, on forgeait sur des enclumes et on jetait des sarments et des bûches sur le brasier qui pétillait. Mais ceux qui aiguisaient, ceux qui forgeaient et ceux qui alimentaient le foyer marchaient silencieusement comme des chiens ou des bêtes sauvages et aucun ne parlait.

« Je vais être découpé, puis grillé comme un mouton à la broche. J'aurais préféré être porté en

l'air et mangé aux corbeaux. Qu'ont-ils fait de *Grisard* ? »

Comme s'il eût compris, *Grisard*, à ce moment, hennit avec un accent lamentable et résigné.

— Patience, ami, cria Bertrand, notre heure dernière n'a pas encore sonné. Bientôt, nous nous vengerons ! On ne meurt pas au retour d'une bonne croisade.

Tout en disant ces mots, il pensa à la vieille femme du départ et aux bêtes d'orgueil dont elle avait parlé, celles-là mêmes peut-être qui forgeaient, aiguisaient et préparaient broches et marmites.

Pour ce qu'il avait pensé à ses défauts, un grand soulas se produisit en lui. Il respira mieux, ses liens se desserrèrent et il put soulever la tête ; la visière du casque tomba et il regarda autour de lui : c'était la nuit noire ; le feu même n'éclairait plus. Puis, soudainement, la pièce s'illumina et il se sentit soulevé. Sitôt debout, il vit s'avancer vers lui, encadrée dans la porte qui s'ouvrait d'elle-même, une créature tellement belle qu'il crut que c'était vision.

Ses cheveux et ses yeux étaient du noir le plus brillant. Mais le reste de son visage était blanc, et blanc aussi tout son vêtement. Elle paraissait couverte de neige et, sous ce manteau léger et somptueux qui lui allait le mieux du monde, elle souriait.

Tout le corps de Bertrand trembla de respect et d'admiration, et son âme était jà vassale obéissante.

Si ne pouvait-il parler.

La belle dame s'avança encore et lui tendit la main.

— Vous m'avez garé d'un grand péril, dit enfin le seigneur Bertrand, sans trop baisser la tête, parce qu'il avait grand orgueil d'avoir été ainsi sauvé.

Et il jeta un regard plein de dédain vers les forges, les claies, les pals, les cisailles, les roues, les tennilles, les chevalets et les haches qui gisaient alentour, abandonnés. Car ceux qui s'apprétaient à le tortionner avaient fui par le même enchantement qui avait fait venir la belle dame

vêtue de neige immaculée et dont les yeux étaient de gros diamants noirs et qui luisaient.

Grisard aussi avait disparu, mais le cœur de Bertrand n'était point tourné devers la pitié. Le seigneur ne prit pas grand déplaisance à ce départ.

Il était fasciné.

— Je suis ta Fée, dit la blanche vision ; celle qui peut t'aider à réaliser tes désirs, quels qu'ils soient. Je suis ton bon génie.

— Quel est donc ton pouvoir ?

— Mon pouvoir est infini. Je puis te donner des domaines, des vaisseaux, des trésors et, si tu désires être roi, fais un signe. Je dispose de l'or et des couronnes.

Et, pendant qu'elle parlait ainsi, la salle disparut et les foudres et les instruments de torture et, sans qu'il y prit garde, Bertrand se trouva dans un sentier de la campagne sur un destrier noir, aux côtés de la fée dont le cheval était blanc et avait des ailes.

De loin en loin, ils étaient arrêtés par des êtres étranges qui tantôt volaient et tantôt trottaient, et que montaient des puissances subalternes, sans doute. Ils faisaient des signes en silence, la fée répondait de même et ils repartaient après s'être couchés dans la poussière.

— Ce sont mes ambassadeurs, porteurs de mes ordres, répondit la Fée des Neiges, voyant les yeux grandement ébahis de son compagnon.

Ils traversèrent des bois, des plaines, des fleuves ; partout les habitants se prosternaient devant eux.

La Fée et Bertrand passaient outre et ne s'inclinaient que moult petit de chef.

Du haut d'une montagne, ils aperçurent une ville comprenant grand espace et qui menait ruineur forte jusqu'à eux.

— La capitale du royaume que je puis te donner !

Bertrand releva la tête comme s'il était déjà monté sur le trône de ce pays dont il ignorait même le nom. Sans doute il pensa que c'était le royaume de France.

— Tu aurais huit cent mille sujets sans compter les femmes, encore plus nombreuses. Tu com-

manderais sur trois mers avec quatre cents gros vaisseaux.

— Toi qui me parles, ô tentatrice, Fée, lorsque je serais roi m'abandonnerais-tu ?

— Je ne demanderai, pour récompense, que d'être reine de ton royaume.

— Adonc, que faut-il faire pour avoir ce royaume ? s'écria Bertrand, qui sentait déjà sur son front le doux cercle de la couronne et sur son épaule, poids léger, la main de sa compagne. Je suis prêt à tout.

— Tu aurais peu de chose à faire. Tu vois ce petit castel sur cette colline, près du fleuve blanc ? Il garde l'entrée de la citadelle. Il faut s'en emparer, occire les habitants, sans en excepter un, puis y mettre, de ta propre main, le feu. Du reste, je t'aiderai.

Or c'était le château de Saint-Luc en Touraine.

— N'est-ce que cela ? J'attendais de plus nobles travaux. Si j'avais un valet, le chargerais de la besogne.

— Ceci n'est pas un ouvrage de valet.

— Quand faut-il agir ?

— A l'instant. La gloire aime à être enlevée d'assaut.

— Quel est ton cri de guerre ?

— De l'or ! de l'or !

Sans plus attendre, Bertrand saisit sa lance glorieuse et que le sang des Sarrasins avait ennoblie, enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval :

— De l'or ! de l'or ! cria Bertrand.

Le pont-levis était baissé : il se précipita larrecineusement sous la poterne et tua douze serviteurs.

Or c'étaient les serviteurs du château de Saint-Luc en Touraine.

Dans une cour, des femmes lavaient aux fontaines en chantant.

Bertrand les tua toutes, l'une après l'autre. Elles n'eurent pas le temps de crier, ni de prier Dieu. Elles tombèrent et leur sang rougit l'eau des fontaines.

Et une qui avait fui revint d'elle-même offrir sa poitrine à la lance méchante.

— De l'or ! de l'or ! criait Bertrand.

Sur le perron, la châtelaine attendait son seigneur et maître. Sous son hennin, son visage souriait de bonheur. Elle tendait les bras. Bertrand jeta sa lance comme pris de remords, puis, saisissant son épée flamboyante, il perça le cœur de la châtelaine, qui tomba sur les dalles du vestibule.

Or c'était la châtelaine de Saint-Luc en Touraine, l'épouse de Bertrand.

Deux petites filles arrivaient en dansant ; elles se tenaient par la main et chantaient :

Sainte Marie, sainte Marie,
Protégez notre bonne mère !
Saint Jésus ! saint Jésus !
Notre père est revenu !

— De l'or ! de l'or ! criait Bertrand, et il perça du même coup les deux petites filles.

Or c'étaient les deux petites filles de Bertrand de Saint-Luc.

Il tua aussi la nourrice de son fils et son fils qui n'avait pas un an et que Dieu lui avait donné à sa prière.

Il tua tous ses compagnons d'armes.

Emus par ce grand carnage, les chiens du château hurlaient à la mort.

— Les chiens ! les chiens aussi ! cria la Fée en serrant les dents par envie de mordre.

Bertrand tua les chiens.

Au petit pas, hennissant de joie, *Grisard*, sans son maître, rentrait au logis et cherchait son écurie.

— Tue ! tue ! dit la Fée.

Et Bertrand tua *Grisard*, son bon cheval de bataille.

— De l'or ! de l'or ! criait Bertrand, ivre de sang et galopant à travers les cours. Je suis roi ! Je suis roi !

Et déjà il passait la poterne, le pont-levis, et courait vers la ville grande.

— Pas encore, pas encore, dit la Fée des Neiges, qui était maintenant toute vêtue de rouge et dont les ongles s'enfonçaient dans l'épaule de Bertrand. Pas encore. Il faut mettre le feu à ce château.

Voici la torche. Va. Je t'attends à ce carrefour.

La torche, feu de méchancée comme l'on dit, ardaît, toute rouge. Bertrand la saisit et regarda vers le carrefour dont lui parlait sa compagne.

Or, il y avait, à ce carrefour, une croix toute neuve et que Bertrand ne connaissait pas. Il s'approcha et lut :

« Pour remercier le Seigneur de m'avoir donné un fils et pour qu'il me rende mon époux parti en Palestine. »

Bertrand fit le signe de la croix et commença de dire une prière. La torche se consumait. Le sifflement d'un serpent partait d'un buisson prochain, mais l'homme ne connut pas cet avertissement de la fée. Tout à coup, de la résine tomba sur sa main et Bertrand cria de douleur :

— Qu'est cela ?

Il regarda autour de lui, ne vit ni torche, ni Fée, ni cadavres, ni capitale lointaine.

Il n'entendit pas le ricanement de la sorcière déçue.

Il avait sa bonne lance au côté, son épée de l'autre. Il était monté sur *Grisard* et s'en revenait de Palestine, guéri de l'orgueil et reconnaissant des bienfaits du Seigneur qui est mort, pour nous, sur la croix.

IV

UN BON GITE AU BORD DE LA ROUTE

François était tout à fait heureux lorsqu'il partait, sac au dos, pour son voyage annuel. C'était, d'ordinaire, vers la fin du printemps qu'il quittait Saint-Chartier pour la Bretagne, l'Auvergne ou telle autre de nos provinces. Car il avait décidé, avec une sagesse peu commune, qu'il visiterait la France à fond pour mieux jouir ensuite, par comparaison, des pays d'au delà des frontières.

Il avait aussi la bonne habitude de préparer lon-

guement ses excursions avant de les entreprendre. A l'aide de plans, de guides, de cartes et de vieilles géographiques, il établissait un itinéraire exact et détaillé du tour qu'il allait entreprendre. Membre actif du Touring-Club, il ne descendait que dans les hôtelleries ou auberges recommandées par cette société : aussi connaissait-il, avant de partir, la somme exacte qu'il dépenserait, somme d'ailleurs modeste à laquelle le papa Bonvent ajoutait toujours un louis ou deux pour l'imprévu que négligeait volontiers François.

Il avait déjà vu et noté à l'aquarelle presque toute la côte de l'Océan jusqu'au Finistère, la Normandie, tout le Plateau central, les Vosges et la Savoie. La Touraine et le Poitou, provinces voisines du Berry, avaient eu, comme il est naturel, ses premières visites. Cette année, il avait décidé de faire le tour de Paris, à une dizaine de lieues des fortifications. Il ne connaissait pas encore l'Ile-de-France.

Il devait aller jusqu'à Etampes en chemin de fer, parcourir la vallée de la Juine, puis celle de l'Essonne. Par la Ferté-Alais, Maise et Milly, il arriverait à Fontainebleau où il ferait une longue station. Il gagnerait ensuite Melun et Corbeil par les bords de la Seine. Par Brunoy et Boissy-Saint-Léger, il atteindrait la Marne qu'il remonterait jusqu'à Meaux. Il se ferait conduire de Meaux à Senlis pour gagner du temps et descendrait l'Oise jusqu'à Poissy. Son excursion se terminerait à Versailles, d'où, par la ligne de grande ceinture, il regagnerait, à Juvisy, le chemin d'Orléans et du Berry.

Il se donnait un mois pour remplir son programme. Il emportait quelques centaines de francs, du linge et du chocolat pour les après-midi de fringale loin des villages hospitaliers et du lait des fermes.

Toute la famille le conduisit à la gare, dans le char à bancs du cousin Parfait. Sur le quai, chacun exprimait un souhait, formulait un conseil. François n'écoutait guère, déjà tout entier à son voyage. Il adorait sa famille, mais, un mois par an, il n'était pas éloigné de lui préférer la bonne solitude du plein air, la route sonore, un coin de

rivière, un troupeau qui piétine, un berger qui chante, un coucher de soleil, un bel orage qui noircit tout brusquement et le parfum des haies en fleurs. Il était distrait : le train avait dix minutes de retard.

— Mauvais signe, dit le cousin qui ne l'avait pas encore taquiné et qui le savait fort impressionné par les maléfices et les sortilèges. A ta place, je ne partirais pas aujourd'hui.

— Ah ! c'est malin, ce que tu dis là ! répondit brusquement François, qui ne chercha même pas une réplique honorable.

Mais le train arrivait, sans hâte, en bonhomme habitué à se faire régulièrement attendre. François passa de bras en bras :

— Tu nous écriras.

— Je vous enverrai une carte postale tous les soirs et une lettre le dimanche.

Le buste sorti de la portière, il serra de nouveau toutes les mains. Son wagon s'ébranla. François sourit.

La canne sous le bras, les mains en cornet autour de sa bouche, le cousin Parfait voulut avoir le dernier mot :

— Prends garde au Mauvais Pas ! cria-t-il au jeune peintre, qui se contenta de hausser les épaules.

Dès le matin du second jour, il lui arriva une aimable aventure qui dérangerait un peu son emploi du temps. Mais François se résignait volontiers aux modifications que les circonstances imprévues apportaient à son horaire : il en était quitte pour échafauder, à coups d'indicateurs et de cartes, de nouveaux plans avec des étapes plus éloignées les unes des autres.

La vallée de la Juine est parsemée de châteaux, quelques-uns véritablement « princiers », la plupart modestes et charmants. C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut classer l'Olivette, miniature délicieuse, imitation Renaissance, qui arrêta brusquement le jeune peintre entre Chamarande et Lardy, à quelques heures d'Etampes. La veille, il avait pris toute une série de croquis et lavé vivement une aquarelle de la Tour de Guinette, qui l'avait transporté à l'âpre temps de la reine

Ingelburge. L'Olivette, avec son toit à l'italienne et ses fines guirlandes de bas-reliefs, le fit songer à Ronsard, à Clouet et à François I^{er} roi de France dont il aimait porter le nom.

En un instant, il avait jeté bas son sac, installé son petit pliant et ouvert sur ses genoux sa boîte d'aquarelle dont le couvercle lui tenait lieu de chevalet. La grille du château était grande ouverte ; sans façon, le jeune voyageur s'installa sur le côté de l'allée principale d'où l'on pouvait voir le château, dominé, au loin, par un coteau boisé et, plus près, par un beau cèdre sombre, rigide et familier, qui semblait le gardien de ce séjour en l'absence des maîtres. Ce qu'on voyait du parc, en effet, ne laissait pas deviner un régisseur bien ordonné.

C'était un beau domaine abandonné.

Massifs, allées, pelouses, tout se confondait sous une végétation qui, depuis de nombreuses années sans doute, ne connaissait plus de règle et était retournée de la civilisation, c'est-à-dire de l'état de jardin, à l'état de nature. Ça et là, on apercevait le marbre clair d'une statue sur un socle bas, une colonnette de porphyre surmontée d'un vase de bronze ornementé, mais dans le vase il n'y avait point de fleurs et la statue semblait écarter de la main, pour se frayer un sentier, les liserons envahisseurs.

Aucun de ces détails ne choquait le jeune homme. Il professait même des opinions farouches à l'égard des prétendues améliorations apportées par l'humanité tracassière.

— Les hommes sont une maladie pour la terre, avait-il coutume de dire.

Et, si le château avait été la cause première, le parc aux herbes folles était la raison principale de l'émerveillement sincère de François. Aussi peignait-il avec ardeur, répandant les couleurs et la lumière.

Quel que soit le coin du monde où le hasard ait guidé un peintre, il n'a pas donné trois coups de pinceau que des gamins sortent de terre et forment le cercle autour de lui, bouches bées. Ils sont d'ailleurs discrets : ils s'approchent et s'en retournent sur la pointe des pieds, de peur de

troubler l'inspiration de ce magicien qui sait, à l'aide de petits tubes de couleurs, mettre tout un paysage sur une feuille de papier.

A un moment, cette fois, les gamins s'écartent en se dandinant comme des canards qui barbotent dans la mare du voisin et qui se sentent surpris. François devine qu'un homme est derrière lui. Un badaud, sans doute ; peut-être un connaisseur ! Et le peintre, un peu énervé, travaille rapidement. Les gamins, un à un, s'en vont, contents d'en être quittes pour la peur.

François ne s'est pas trompé. Après quelques minutes de silence attentif, la personne qu'il avait pressentie se montre, porte la main à sa coiffure et dit, montrant un petit fauteuil pliant :

— Vous permettez, Monsieur ?

Le jeune peintre salue modérément et autorise que l'on s'asseye près de lui. François est trop plongé dans son étude pour répondre plus poliment. Il a bien remarqué, cependant, que ce nouveau curieux est un beau vieillard qui vaut la peine qu'on se dérange pour lui, ne serait-ce que pour se graver dans la mémoire ses nobles traits. François sait qu'il y a temps pour tout. Quand il aura terminé son aquarelle, il regardera son visiteur et lui fera meilleur accueil.

Le vieillard, d'ailleurs, installé près du peintre, ne s'étonne de rien et couve des yeux le croquis du petit château qui, peu à peu, se dégage du parc fou d'alentour, éclatant d'une lumière dorée qui le transforme en une sorte d'énorme bijou précieusement ciselé.

— Savez-vous, mon petit ami, que vous avez beaucoup de talent ! Est-ce que vous êtes de ce pays-ci ? Je ne vous connais pas.

François, qui en est aux dernières touches de son aquarelle, pose sa boîte à terre et se lève pour s'étirer et pour saluer. Il remarque alors que le vieillard porte un large béret de velours rouge : il habite donc tout près de là. Aussi le jeune peintre, au lieu de répondre, interroge à son tour :

— Est-ce assez joli, Monsieur, cette maison dans les fleurs ? Ah ! quelle chance qu'elle soit inhabitée : je vais pouvoir la peindre sur toutes les faces sans redouter de voir tout à coup apparaître la

famille du propriétaire, rangée en bataille le long du perron, me criant : « Prenez-nous, prenez-nous, Monsieur ; nous ne bougeons plus. » Ce qui m'est arrivé l'an dernier devant un pauvre château fort tombé aux mains des barbares.

Tout en parlant, François regarde celui qui vient de le juger si honnêtement et lui sourit. Les artistes aiment à être complimentés, c'est-à-dire à se sentir compris.

Le vieil homme s'est levé, lui aussi, et a passé son bras dans le dossier du fauteuil replié. Il est grand, porte une longue et large barbe blanche, et ses yeux noirs, jeunes, vifs, font un étrange contraste. Il est vêtu d'une sorte de vareuse en flanelle cerise et d'un pantalon blanc à la hussarde ; des pantoufles rouges, à larges semelles, complètent cet étrange déshabillé très peu campagnard.

— Sans façon, jeune homme, voulez-vous partager mon repas du matin ? A la fortune du poulailier ! Où deviez-vous déjeuner ?

— Je ne sais. Par là !...

Et François montre la route.

— Venez donc par ici. Le petit château abandonné ne peut manquer d'ouvrir ses portes à son peintre particulier. Et puis j'ai la clé !

Le jeune peintre ne cache pas sa joie de pénétrer plus avant dans ce singulier domaine, grâce à un guide aussi extravagant que ce vieillard blanc et rouge aux yeux bienveillants.

— Comment ! ce château est à vous, Monsieur ?

— Mon Dieu, oui.

— Mais tout est fermé. Ah ! cependant, j'aperçois là-bas, à ce pavillon, une fenêtre aux volets ouverts.

— C'est là que je vis. Un petit coin me suffit. Avec des livres et un peu de soleil, je suis heureux.

— Vous êtes heureux ; je n'en suis pas étonné. Tout le chante autour de nous. Vous êtes heureux et vous donnez du bonheur à tout ce qui vous entoure.

Le vieillard ne répond pas. Son visage a changé d'expression : le sourire qui s'y épanouissait s'est soudain éteint, et François le remarque, quoique

sa franchise coutumière ne soit guère observatrice. Ils sont, du reste, arrivés sur le seuil du petit château.

— En votre honneur, Monsieur, et pour attendre le déjeuner, je vais réveiller la maison endormie.

Une petite bonne accourt :

— Dites à Rose de mettre deux couverts.

Et la petite bonne repart, sans demander d'explications sur le menu, trouvant probablement l'incident tout naturel.

Dès le vestibule, François se sent transporté dans un monde nouveau, et son émoi ne fait que croître de salle en salle, à mesure que, les volets poussés, le soleil se précipite d'un meuble à l'autre, le long des tapisseries, aux cadres des tableaux, aux camées d'onyx, sur le ventre des vases précieux, alignés sur la corniche des bibliothèques où le dos des volumes jette en lettres d'or le nom des grands poètes et des penseurs. Les deux hommes ne parlent guère, mais le silence s'anime autour d'eux. Les objets ouvrent les yeux et sourient. Des statuettes aux souples mouvements commencent à danser au son des pipeaux que les bergers des fauteuils portent à leurs lèvres.

Après avoir traversé une large salle à manger, deux salons, quelques menues pièces et gravi un étage sur un large et moelleux tapis, François et son hôte arrivent dans la galerie qui, sans doute, est l'orgueil du vieillard, car il met un peu d'apprêt dans la façon de la montrer au jeune homme.

— Asseyez-vous là et attendez que tous les rideaux soient tirés et les volets poussés.

Lorsque la quatrième fenêtre eut été refermée, François se leva et parcourut lentement, toile par toile, le petit musée, heureux fruit d'un labeur quotidien et qui procurait au vieil homme une joie rétrospective devinée à l'épanouissement de son visage. Le maître du logis se contenta de donner quelques noms comme on énumère, par un soir clair, ses étoiles préférées :

— Metzys. Corrège. La Tour. Lorrain.

Au milieu, le vieillard fit reculer le jeune homme et, en montrant un tableau sur un chevalet drapé, il prononça d'une voix tremblée :

— La gloire de mon logis.

C'était un paysage de Poussin, un simple paysage avec un Hercule allant à la gloire.

— Quand vous irez au Louvre, ne manquez pas de vous arrêter longuement devant *Eliézer et Rébecca*, et puis devant les *Bergers d'Arcadie*. Ce sont les chefs-d'œuvre, à mon goût, de maître Nicolas. Mais, en attendant, ceci, je vous jure, vaut la peine d'une petite station... Poussin, c'est mon homme. Sa vie, que j'ai entrepris d'écrire, m'enchanté. C'est un enthousiaste et un consciencieux ; tout le contraire, hélas ! de ce qui est de mode en notre temps. Quelqu'un lui demandait un jour comment il était arrivé à cette perfection en tout : dessin, composition, couleur, philosophie : « Je n'ai rien négligé », répondit-il ; parole merveilleuse et qui m'a toujours remué profondément. Quel brave homme !

François écoutait, regardait. Et le tableau était un vivant commentaire de la louange : la vallée d'un fleuve, une colline verdoyante, une forêt, des animaux paissant, — hier, aujourd'hui, demain, — la terre change peu ; et l'homme qui marche à son dur labeur, la tête haute. Evocation fabuleuse, poésie, certes, mais si naturelle, si familière, qu'on vit tout à coup en ce temps-là et qu'on est soudainement rajeuni de trente siècles.

Ils gagnèrent enfin le pavillon où le vieillard tendit un siège au jeune homme.

— Ici, c'est l'asile du silence. Au contraire des tableaux, êtres expansifs, les livres sont de petites gens, peu bavards. Il faut leur arracher leur secret page à page. Ah ! les braves garçons. J'aime la peinture, vous vous en êtes certainement aperçu. Mais j'adore mes livres. Mes livres, vous entendez bien, je n'ai pas dit les livres. J'en ai eu des milliers. Il m'en reste cinq cents à peine. J'ai rendu les autres aux quais. Mais les cinq cents qui sont là autour de nous, ce sont mes serviteurs et nos dieux terrestres. Ils contiennent la moelle de l'esprit humain. C'est grâce à eux qu'on atteint l'orgueil suprême et la suprême humilité. Ils nous disent jusqu'où peut s'élever la créature et nous font entrevoir les splendeurs qu'il est permis d'espérer connaître un jour, au pays où les livres ne

sont plus rien et les hommes de toutes petites choses gonflées de reconnaissance.

Tandis que le maître du logis parlait, François regardait autour de lui. La pièce était en effet fort exiguë et carrée, tandis que les bibliothèques formaient le cercle autour du petit bureau plat du vieux maître — de telle sorte qu'on pouvait circuler derrière les livres aussi bien que devant. Deux fenêtres éclairaient, au midi et au levant, et le jour était tamisé par des stores en toile bise. On ne pouvait imaginer quelque chose de plus riant que la bibliothèque discrètement ensoleillée de ce beau vieillard aux yeux clairs et à la parole souriante.

François était enchanté. Il y parut sur son visage.

La sympathie se manifeste souvent en coup de foudre. Il n'y avait pas une heure que le vieillard et le jeune homme se connaissaient et ils avaient déjà une envie folle de se jeter dans les bras l'un de l'autre, comme un aïeul et un petit-fils qui se retrouvent après un long voyage.

Le déjeuner fut un double régal pour François. La chère était exquisite et le maître intarissable.

L'après-midi, M. Olivier — c'était le nom du vieillard — et son nouvel ami gravirent le coteau et s'arrêtèrent devant une ruine tout à fait plaisante où M. Olivier avait coutume de venir s'asseoir trois ou quatre fois l'an. François improvisa une composition, à la façon de Nicolas Poussin, qui réjouit profondément son hôte. En redescendant, M. Olivier s'écria :

— Vous savez, je vous garde ! Au-dessus de ma bibliothèque, il y a une petite chambre faite pour vous. Vous partirez demain.

Le lendemain, ni François ni M. Olivier ne songèrent au départ.

On passait les journées dehors et les soirées au milieu des livres. Le troisième jour, le jeune peintre rôdait autour de la bibliothèque :

— Oh ! un livre de vous, Monsieur. Deux, trois... Que je serais heureux si vous m'en parliez !

La demande était d'une ingénuité qui toucha

le vieillard. Il raconta, il résuma son œuvre avec une amusante sévérité.

— J'ai débuté par divers petits ouvrages que personne ne lut. Je n'étais cependant pas un jeune homme. Je trouvai ma voie assez tard après avoir sottement dilapidé la petite fortune de mes parents, morts trop vite, hélas ! Quand je fus seul au monde — pis que seul, car j'avais un remords, — je me tournai vers les livres qui formaient désormais le plus clair de mon avoir. J'étais sauvé. Au bout de quelques années seulement (il me fallut refaire mes études), je publiai dans la *Revue des Deux Mondes* un grand ouvrage en trois parties : *De l'amour des lettres*, qui me valut un prix à l'Académie et l'estime de quelques hommes célèbres et bienveillants. J'y avais mis tout mon cœur, épris pour toujours des Bonnes Lettres. C'était naïf, mais c'était loyal. Je vous le ferai lire. Vous y verrez un jeune Olivier intrépide qui, à trente ans, était déjà un vieux philosophe. Et cependant, plus sévère pour moi-même que mes lecteurs, je jugeai mon livre trop frivole. Le suivant parut rébarbatif : *Essai sur la noblesse de la gravité*, et fut vivement critiqué. J'avais passé la mesure. Le public allait m'abandonner : or, je tenais à être lu. C'est une vieille marotte passée de mode, mais c'était de mon temps ; on n'écrivait pas pour contenter une petite chapelle, on écrivait gaillardement pour tout le monde. Tout le monde lut mon *Petit traité de la Bonne Vie* qui m'ouvrait les portes de l'Institut.

— Vous êtes de l'Institut ?

— Mais oui. De l'Académie des Sciences morales et politiques. Vieux monsieur oublié, je suis le philosophe suranné.

— Tous les philosophes le sont ou plutôt aucun ne l'est, il me semble. La philosophie n'est pas une affaire de mode.

— Notre temps rapetisse tout.

— On n'est pas forcé d'être de son temps.

— C'est heureux. Les philosophes, les écrivains, les artistes s'adressant au monde ne doivent pas l'ignorer, mais ils doivent s'élever au-dessus. Ils montrent le chemin au grand troupeau éparé autour d'eux et qui n'a pas le temps de généraliser

ni de penser qu'il puisse exister d'autres façons d'écrire, de croire et de peindre que celles qu'ils connaissent depuis qu'ils sont au monde.

— Je pourrai lire aussi votre *Traité de la Bonne Vie*?

— Mais oui, et il ne vous ennuiera pas, vous verrez.

— Et après ce livre, qu'avez-vous écrit, Monsieur?

— Des monographies. Ah! qu'il est intéressant d'étudier la vie d'un homme. J'ai écrit sur *Louis XII ou le Père du peuple*. J'ai écrit sur *Joseph de Maistre* qui est certainement l'homme qui m'a remué le plus profondément.

— Comme je suis ignorant! je n'ai rien lu de lui.

— Que vous êtes heureux : quelles belles heures vous vivrez lorsque vous pénétrerez enfin dans son œuvre de haute sagesse, de claire et superbe philosophie.

— Où donc avez-vous placé ses ouvrages?

— Ici, à portée de la main. Les bons livres sont les meilleurs hôtes qu'on puisse avoir. Il ne faut pas les éloigner de soi, ils font un peu partie de nous-mêmes.

La soirée se prolongeait. M. Olivier parlait doncement, en souriant. Parfois, il prenait un livre, l'ouvrait à la bonne page avec de grandes précautions et lisait un fragment. Le plus souvent, il citait de mémoire, sans la moindre défaillance. François ne remuait point, les mains croisées sur les genoux. Il n'avait encore jamais rencontré un homme aussi merveilleusement cultivé, aussi agréablement érudit, et il savourait ce bonheur à petites lampées, comme on fait d'un vieux vin qui réchauffe.

V

LETTRE DE FRANÇOIS
DONT IL EST DIFFICILE DE DONNER
UNE IDÉE EXACTE ET DE SES CONSÉQUENCES

L'Olivette, 4 mai 189...

(Ici le château, au milieu de son parc vierge, si l'on peut dire. Vue à vol d'oiseau. A dessein, les allées sont figurées par des ruisseaux de verdure qui se réunissent pour se jeter dans le fleuve jaune qu'est la route.)

MES CHERS PARENTS,
MA CHÈRE MADELEINE,

Mes cinq dernières cartes ont dû bien vous étonner avec leur unique cachet de Lardy (Seine-et-Oise). Je ne suis ni blessé ni malade. Je ne suis même pas à l'auberge du Mauvais Pas, dites-le bien au cousin Moins-que-Parfait.

Le plus charmant des vieillards

(Ici, l'esquisse du vieillard à la barbe argentée, avec un pliant sous le bras.)

m'a recueilli et je suis présentement l'hôte d'un très agréable philosophe et collectionneur.

Il a une table exquise et une galerie qui fait également venir l'eau à la bouche.

Il a surtout un parc (voir plus haut) où l'on aimerait à vivre à quatre pattes comme un lapin, ou encore mieux avec deux ailes comme un rossignol, et même — ne soyons pas trop ambitieux — comme un simple moineau. Qu'il doit être agréable d'aller de branche en branche et de se donner soi-même sur le nez des petits coups d'encensoir en fleur de marronnier ou d'acacia.

En attendant, j'en reçois du maître du logis qui me prodigue des compliments à me faire rougir. Il paraît que j'ai du talent et que je n'ai pas le droit de le laisser « moisir » en province, qu'il faut abso-

lument que j'aïlle habiter Paris pour me « lancer ». Je serai libre plus tard de retourner en Berry pour me « retremper » dans la solitude et dans la bonne nature, incomparable nourrice. Mais Paris est indispensable à l'artiste. C'est Paris qui donne la gloire et la fortune. Et puis il y a, m'assure-t-on, à Paris, un tourbillon de grand labeur qui vous pousse en avant et grâce auquel le moindre petit génie en puissance se gonfle et éclate au jour comme le bourgeon au soleil.

Pourquoi, me demanderez-vous, mon vieillard n'habite-t-il plus Paris? C'est qu'il se repose, c'est qu'il juge son œuvre achevée et qu'il a cédé sa place aux jeunes générations. Il est, en tout, un sage. Sa grande et unique joie, maintenant, c'est de protéger, de guider les nouveaux venus. Je ne sais vraiment pas, par exemple, ce qu'il ne ferait pas pour moi.

Il me trouve « original », et *tout est là*. Les talents, sans plus, courent les rues. Tout le monde a du talent. Il y a six mille peintres en France qui ont du talent. Moi, j'ai un petit morceau d'étoile au front et, si je ne le laisse pas s'éteindre, je puis aller très loin et devenir *quelqu'un*.

Ce n'est pas moi qui parle, bien entendu : c'est M. Philibert Olivier, de l'Académie des Sciences morales et politiques et Mécène honoraire.

Ce que je vous en dis, d'ailleurs, c'est pour faire plaisir à maman, à papa et à Madeleine et pour faire enrager le cousin Imparfait. Car vous me connaissez, il sera malaisé de me faire quitter Saint-Chartier. Une absence de quinze jours, d'un mois, je ne dis pas. Il faut bien se dégourdir le cerveau et les jambes. Mais aller habiter Paris, cet enfer ! Jamais de la vie !

D'abord, l'artiste doit rester libre. C'est ma seule théorie, mais je la crois excellente. Me voyez-vous allant chercher des commandes, me pliant à la peinture du jour, — car il doit y avoir une peinture du jour, comme il y a, pour les dames, une mode du jour.

Puis, je ne suis pas pressé d'« arriver ». La route n'est pas dépourvue d'agréments. Laissez-moi musarder, monsieur Olivier.

Je vous « cause » tout cela comme je le pense en ce moment, mais, il faut bien que je vous l'avoue, je suis beaucoup moins combatif en présence de mon hôte catégorique. La barbe y est certainement pour quelque chose, mais

(Ici, à part, le dessin de la barbe.)

le sincère enthousiasme de ses paroles y est pour plus encore. Quelle fièvre dans ses yeux, dans ses

gestes. On ne peut pas ne pas être convaincu, sur-le-champ. Ses évocations sont si précises qu'elles deviennent véritablement des réalités. Lorsqu'on lit quelque récit de voyage, on peut être impressionné, mais l'émotion se mitige de méfiance et de doute. Il n'en va pas de même lorsqu'on a en face de soi un homme au visage vénérable, dont les regards appuient les paroles et qui vous dit : « J'étais là, j'ai vu telle chose. » Alors, on frissonne vraiment, on s'enthousiasme, on croit.

Depuis cinq jours entiers, je suis sous le charme. Cet homme sait tout. Il connaît l'histoire du monde et il a fait le tour de toutes les philosophies, le tour complet qui ramène au point de départ. Il se compare à ce fou qui, parti à la poursuite du soleil, ayant fait le tour du monde, s'arrêta un soir au seuil de son propre village, ému tout à coup par le geste gracieux et obstiné du clocher coupant en deux le coucher du soleil et montrant le ciel comme le *Saint Jean* de Vinci.

Il m'a dit sa foi comme un homme qui n'a rien à cacher.

Et, à côté de cela, il est au courant de toute la vie contemporaine. Il connaît tout le monde. Il a beaucoup d'amis peintres. Il m'a déjà conté cent anecdotes qui, cela est certain, corroborent ses affirmations.

Il y a en lui comme une curieuse application à généraliser. Il ne se contente pas du bonheur où il est parvenu, il veut que l'on profite autour de lui de son expérience. J'ai remarqué (oui, mademoiselle Madeleine, j'ai remarqué : je ne suis pas toujours dans mon nuage) qu'il avait de courts moments d'absence pendant lesquels ses yeux se fixent et ses oreilles se penchent vers les bruits mystérieux. La première fois, j'ai été étonné ; la seconde fois, je n'y pris plus garde : on ne peut arriver à son âge sans avoir ramassé en chemin quelques petites manies. La sienne n'est pas dangereuse.

Je passe la moitié du jour à peindre dans son petit parc sauvage. Puis nous partons sur les chemins, à travers champs, à travers bois, sur les coteaux. Il parle. Je regarde. Et, grâce à la musique de ses paroles chaudes, je vois mieux la nature ; je comprends mieux les couleurs.

Jusqu'à présent, n'est-ce pas, l'instinct seul m'a guidé. Mon heureux destin m'a conduit chez un homme qui m'explique mes propres émotions.

Je le quitterai probablement après-demain. Je ne puis partir sans avoir salué sa femme et sa fille qui sont à Paris. Elles rentrent au château samedi. Je sens très bien que cette arrivée va rompre le

arme étrange qui me lie à ce vieillard bienveillant. Ecrivez-moi donc encore à la même adresse. Dimanche, je serai sur la route de Milly et de Fontainebleau.

(Ici, une petite aquarelle représentant une route idéale serpentant vers une haute forêt.)

Je vous embrasse tous trois de tout cœur. Un *(ici une main et un nez)* pour mon vénéré cousin le marquis du Bézi.

FRANÇOIS.

Il y avait encore un petit croquis dans le paragraphe de François et l'enveloppe elle-même était illustrée. Il est donc bien difficile de donner une idée d'une lettre du jeune peintre. Il n'écrivait pas souvent, tout entier à ses impressions quotidiennes, mais, lorsqu'il se résolvait à écrire, sa plume courait à travers huit pages au moins et son pinceau lui venait à tout moment en aide, si bien que ces lettres, après avoir fait la joie et l'admiration du cercle de la famille, s'en allaient rejoindre les précédentes dans un cartonnage imaginé par M^{me} Bonvent et tenu à jour par Madeleine.

M. Bonvent errait comme une âme en peine lorsque son fils était absent. Sa principale occupation consistait à aller sur la route au-devant du facteur. Jusqu'à ce jour, il était rentré au logis fort dépité avec un petit carton dans la main. Certes, ces cartes postales prouvaient que François pensait aux siens, mais M. Bonvent comptait parmi les grands bonheurs terrestres celui de s'installer bien commodément dans un fauteuil à oreillettes, de croiser les jambes et de se délecter lentement, ligne à ligne, d'une lettre de son fils. Une carte postale, c'est la conversation banale dont le facteur lui-même, après la receveuse des postes et divers employés, en cours de route, a eu connaissance avant vous. Peut-on s'asseoir et croiser ses jambes pour lire une carte postale? On n'a même pas le temps de tousser pour s'éclaircir les idées. Aussi M. Bonvent professait-il une sainte horreur pour les cartes postales, illustrées ou non.

Un matin, il entra rayonnant :

— Enfin! j'en ai une!

La joie se peignit sur le visage de M^{me} Bonvent et sur celui de Madeleine, toutes deux aux aguets, une joie nuancée de résignation, car toutes deux savaient bien qu'elles ne liraient pas de si tôt la lettre de l'absent. M. Bonvent ne partagerait pas pour un empire le bonheur de lire le premier la lettre qu'il a dans sa poche. M. Bonvent s'en va vers son fauteuil, avec un peu d'orgueil dans sa démarche.

La tête s'appuie à l'oreillette; le pied se balance. Et déjà M. Bonvent sourit, intéressé.

A quelques pas, ne sachant à quoi occuper le temps, les deux femmes l'admirent, l'envient.

— Donne-nous au moins l'enveloppe! dit M^{me} Bonvent.

Ce fut, pour la maison, une belle journée.

Tout de suite après déjeuner, M. Bonvent siffla *Pyrame* et *Ravajaud* et partit dans l'intention d'inviter à dîner le cousin Parfait. Il n'y avait pas de fête complète sans le cousin Parfait. Et puis M. Bonvent avait besoin de parler de François. Sur son chemin, il entra au bureau de tabac où se trouvait Gustave Langlois, le receveur de l'enregistrement, une des jeunes gloires du canton, Gustave Langlois, le fils de la mère Langlois, la couturière. Et le jeune homme saisit l'occasion avec empressement, car il caressait l'espoir de demander un jour la main de Madeleine à son tuteur. M. Bonvent, du reste, ne voyait pas d'un mauvais œil Gustave Langlois, un travailleur, malgré quelques menues manies dues au désœuvrement de la campagne.

Gustave Langlois était un joli garçon, blond, avec des moustaches, et dont les cheveux, qui frisaient presque naturellement, étaient séparés en deux par une raie savante. Il était assez timide et restait volontiers confiné dans son bureau, qui lui laissait de larges loisirs. Il ne savait pas les occuper. Il n'aimait pas les livres et ne cultivait aucun art d'agrément. Sa principale ressource était d'entretenir l'ongle du petit doigt de sa main gauche.

Cet ongle, après cinq années d'efforts et de patience, atteignait trois centimètres et demi. Il se terminait par une élégante pointe arrondie, tail-

lée selon le modèle aperçu un soir, avec émotion, par Langlois, à un dîner d'anciens élèves du lycée de Guéret, peu après sa sortie de cet établissement. Cet ongle appartenait à un clerc de notaire des environs et mesurait cinq centimètres exactement. Le jeune fonctionnaire pensait arriver à un pareil résultat en dix ans. Il serait certainement, alors, receveur dans une grande ville et il comptait sur ce signe caractéristique pour se faire remarquer de ses concitoyens.

Après cet ongle, c'était la taille de ses crayons qui occupait le plus Gustave Langlois. Il les tenait constamment pointus comme des aiguilles.

Enfin, toujours en application des mêmes principes, il était, de l'avis unanime, le plus adroit fumeur de la région, en ce sens qu'il savait garder intacte jusqu'à la dernière bouffée toute la cendre des cigares et même des cigarettes.

Malgré ces trois grands soucis qui retenaient son attention à tous les instants de son existence et auxquels toutes ses facultés semblaient employées, le jeune receveur avait distingué la petite cousine des Bonvent, qu'il trouvait jolie, dont on vantait la sagesse et qui avait, en bonnes rentes, une honnête petite dot.

Il ne s'était pas encore déclaré, mais sa mère manœuvrait savamment, dictant sa conduite, au jour le jour, à son brillant rejeton. M^{me} Langlois, de bonne heure veuve, avait elle-même gagné de quoi élever son fils au-dessus d'elle et s'était juré d'avoir une bru de famille bourgeoise.

Lorsqu'elle eut jeté son dévolu sur Madeleine et qu'elle vit son Gustave entrer dans ses vues, elle cessa, comme par enchantement, de médire des Bonvent. Personne ne fut dupe de cette soudaine bienveillance. Le papa Bonvent, prévenu par le cousin Parfait, vieux furet au courant du plus petit cancan, se contenta d'écarter les bras en souriant. N'étant pas méchant lui-même, il avait du plaisir à constater de bonnes conversions :

— C'est toujours ça de gagné. Enchanté si nous sommes pour quelque chose dans la diminution de son futur purgatoire.

Cette bonne M^{me} Langlois, depuis que son fils était un monsieur, choisissait ses clients. En été,

elle ne travaillait guère qu'au château de Sainte-Aigue, à un kilomètre du village, chez M^{me} Gros-Chantel, la femme du banquier parisien. C'est là qu'avec la femme de l'intendant, M^{me} Guillon, la peste du pays, elle exerçait sa verve nasillarde tout en se façonnant au beau langage de la com-mère, ex-cuisinière dans le quartier des Halles à Paris.

— Qui vous dit, ma belle, disait M^{me} Guillon, que la Bonvent ne mijote pas le mariage de son descendant avec la petite?

— Les enfants se connaissent trop, ils ne peuvent plus s'aimer, répondait sentencieusement l'avisée lingère.

— Si la fille est libre de choisir, il faut espérer qu'elle n'hésitera pas entre un révasseur et un beau garçon pratique.

— Je suis sûre d'elle. Elle a de l'esprit et sait qu'un sou vaut un sou. Dans cinq ans, Gustave gagnera deux mille huit, comme il dit.

— Ça n'est pas des mille et des cent, mais c'est gentil.

— Et puis, plus tard, il y a une bonne retraite. Un peintre, ça crève de faim, jeune ou vieux.

— Le François n'arrivera jamais à rien, il est trop gnanngnan!

— Il ne faut pas dire cela, ma bonne madame Guillon. Il ne faut pas jeter la pierre à son prochain. Il arrivera peut-être, mais il arrivera trop tard.

Et les deux amies, dont les âmes voisinaient, riaient de compagnie, le cœur léger.

M. Bonvent, ayant poussé la porte de la buraliste, tendit la main à Gustave Langlois qui la pressa cordialement :

— Comment allez-vous, cher Monsieur? dit le jeune receveur, le petit doigt à l'abri dans son chapeau. Avez-vous des nouvelles de François?

— Mais oui, mais oui.

— Il va bien? Est-il loin?

— Oui. Non. Il a été retenu dans un château des environs d'Etampes. Il fréquente des membres de l'Institut, tout simplement.

— Entre deux auberges, ça ne fera pas de mal à son estomac.

— Ni à son art. Il y a une magnifique galerie dans ce château. François se rince l'œil...

— Et comment va M^{lle} Madeleine?

— Très bien, je vous remercie. On ne vous voit guère! sans reproche. Venez donc boire une tasse de thé un de ces soirs sans cérémonie.

Gustave Langlois accepta avec une joie non déguisée et accompagna courageusement M. Bonvent jusqu'à l'autre bout de Saint-Chartier, en face de l'hôtellerie du Bœuf Couronné, chez M. Parfait.

M^{me} Langlois était chez elle, derrière son rideau, et vit les deux hommes passer.

L'instant d'après, la femme du sabotier entra sans façon chez sa voisine :

— Dites donc, dites donc, la Langlois, votre fils serre de près M. Bonvent. Est-ce que par hasard...?

— Eh bien! pourquoi pas? Mon fils en vaut un autre.

— Un autre! Il vaut mieux que les autres. Il vous fait honneur et il ne ferait pas déshonneur à tous les Bonvent de la terre.

— Vous êtes bien honnête, madame Camus.

Pyrame et *Ravaud*, qui avaient deviné le but de la promenade, étaient sur le haut du perron du cousin Parfait et aboyaient joyeusement.

Le cousin, qui n'était jamais bien loin de la porte de son logis, ouvrit et accueillit les visiteurs frétilants.

— Ah! vous voilà, tas de propres à rien. A bas les pattes! Bonjour, bonjour; je vous dispense du reste. Allez voir Rosalie. Rosalie, appelez-moi ces sales bêtes. Elles vont me « dégarçiller » ma robe de chambre...

Une voix cria du fond d'un couloir :

— *Vajaud! Vajaud!* A la soupe! A la soupe!

Les deux chiens glissèrent sur le dallage ciré du vestibule et disparurent avec des aboiements retentissants, et le cousin Parfait, sautant sur sa jambe gauche, tendit une main à M. Bonvent, tandis que de l'autre il donnait le bonjour au délicat receveur qui s'éloignait.

— J'ai des nouvelles de François.

— Ah! ah! il s'est enfin décidé à écrire, le sans cœur! Y a-t-il des bonshommes sur sa lettre?

— Elle en est couverte. Madeleine a voulu la garder. Viens donc la lire ce soir en dînant.

— En dînant? Diable, cela ne me regarde pas. Rosalie! Rosalie! Pourvu qu'elle soit de bonne humeur!

Car le vieux célibataire tremblait devant ses deux domestiques, homme et femme, mais en particulier devant la terrible Rosalie, en service chez lui depuis quarante et un ans.

Tandis qu'é M. Bonvent parcourait Saint-Charlier le sourire aux lèvres, donnant à chacun des nouvelles de son fils, M^{me} Bonvent furetait dans sa maison, moins expansive, mais tout aussi heureuse.

Quant à Madeleine, elle avait pris le chemin du Bois Garnault, la lettre de François dans sa poche. A la mère Bertrade, sa bonne conseillère, elle voulait dire son souci.

Bertrade a vieilli depuis quelques années. Son visage est maintenant tel qu'une petite pomme ratatinée. Mais ses yeux continuent d'être pareils à deux petites fenêtres ouvertes sur le ciel, en avril.

— Entre, ma chérie. *Madelette*, ma nouvelle pie qui sera la dernière, je le sens et elle le sait, est en train de me donner la comédie. Elle a volé là-haut et s'est mise à son rang. Elle fait semblant d'être morte. A-t-on idée de cela? *Madelette*, *Madelette*, voici ta petite maman; descends vite ou tu auras le fouet.

Mais la pie avait aperçu Madeleine. En trois coups d'ailes, elle se trouva sur l'épaule de sa gentille marraine.

— Grand'mère, voici ce qui m'amène...

Madeleine avait pris l'habitude d'appeler ainsi Bertrade.

— ... Nous avons reçu une lettre de François. Il va bien, il est content, mais, au milieu de dénégations et de protestations, je sens très bien qu'il est fortement impressionné par l'idée qu'on vient de lui suggérer d'aller habiter Paris.

— Qui donc lui a donné ce conseil?

— Je vais vous lire sa lettre, ce sera plus simple.

Dans un grand fauteuil de bois où elle aime à s'asseoir, Bertrade prend une pose sibyllique. Toute droite, les yeux perdus en un rêve, les deux mains au bras du fauteuil, elle s'immobilise.

Madeleine lit la lettre, explique les images, commente les réflexions de son cousin.

Bertrade reste insensible ; elle semble attendre la fin d'une histoire. Enfin, la jeune fille se tait, et ses yeux, maintenant, interrogent sa vieille amie.

Celle-ci hoche la tête, donne deux petites tapes fermes sur le bois du fauteuil et regarde enfin Madeleine :

— Tout cela est bien, mon enfant. Il faut laisser le destin s'accomplir. François ira sans doute à Paris. Pour son bien et pour son mal. C'est la vie... c'est la vie... Voilà mon opinion.

Madeleine fut étonnée de la brièveté de cette réponse, mais elle ne put rien tirer de plus de Bertrade, qui, comme la jeune fille insistait, se contenta de répéter :

— Tout cela est bien, mon enfant. Tout cela est bien.

La pie *Madelette*, vexée de voir qu'on la négligeait, avait abandonné l'épaule de sa marraine et avait repris position dans la rangée de ses ancêtres, sur la corniche de la bibliothèque. Pattes raides, bec pointant, œil fixe, elle imitait, à s'y méprendre, l'empaillée d'à côté.

— *Madelette*, tu auras le fouet ! prononça à nouveau Bertrade, mais sur un ton indifférent qui frappa la jeune fille ; elle prit congé de sa vieille amie.

On ne la retint pas, contre la coutume.

Et Madeleine, qui était venue le cœur rempli de souci avec le désir de se faire reconforter, s'en retourna plus triste encore.

« François va partir et Bertrade vieillit. Tous deux, en même temps, m'abandonnent. J'étais trop heureuse. L'épreuve va revenir me visiter. Je suis prête. Ce ne sont pas mes propres tracasseries qui m'inquiètent, mais la tranquillité, le bonheur de ceux qui m'entourent. Mon Dieu, laissez vivre longtemps la bonne Bertrade, l'amie des petits

enfants, et protégez mon cousin François, qui est faible et qui ne connaît rien de la vie d'aujourd'hui. »

A travers le Bois Garnault, Madeleine marchait à petits pas, les yeux à terre. Elle quitta le chemin pour suivre l'étréit sentier vert qui serpente sous les chênes. Des insectes couraient en silence, affairés, ou volaient, en sifflant, sans but. Par moment, une petite branche sèche craquait et l'un des morceaux sautait loin du sentier, à l'abri. Madeleine ne voyait rien, n'entendait rien, toute à sa timide prière :

« Mon Dieu, gardez-nous Bertrade et François. »

VI

OU DEUX FEMMES BABILLEMENT

Les premiers jours qui suivirent l'arrivée de François à l'Olivette, M. Philibert Olivier n'avait fait aucune allusion à son ménage, si bien que François, peu observateur quoi qu'il pût prétendre, se crut chez un vieux célibataire. Mais le troisième matin, le facteur ayant remis, devant le jeune homme, une lettre à son hôte, celui-ci crut devoir le renseigner immédiatement :

— Ma femme et ma fille arrivent samedi. Vous ne pouvez pas partir avant de leur avoir été présenté.

François ne s'étonnait de rien. Il trouva tout naturel de voir tout à coup son vieux célibataire singulier se muer en un monsieur comme tout le monde avec femme et enfant.

— Je dois vous avertir, car je n'aime pas tromper les gens, ajouta M. Olivier, que Fabienne n'est point ma fille, mais celle de ma femme qui était veuve lorsque je l'épousai.

Le jeune peintre fut un moment intrigué, mais le printemps d'alentour eut vite fait de le domp-

ter, et le samedi arriva tout à coup, sans prévenir ce jeune homme distrait.

Une après-midi qu'il peignait, dans le parc, une statue de marbre blanc qui émergeait de la verdure envahissante, un clakson impérieux troubla toute cette harmonie.

Dans les massifs, les oiseaux piaillaient et fuyaient à tire-d'aile.

— Voici ces dames, dit M. Olivier. Inutile de vous montrer maintenant. Laissons-les s'installer. Je vous appellerai quand l'heure des présentations sera venue.

Et il s'éloigna rapidement vers le petit château.

L'allée que suivait la voiture n'était pas très éloignée de François, qui entendit distinctement ces mots :

— Tiens, papa a recueilli un peintre.

— Tant mieux, nous serons moins seules.

La voiture était passée. François n'osa ni se lever, ni regarder. Mais, à la voix, il comprit que c'étaient deux jeunes femmes qui arrivaient à l'Olivette. Deux jeunes femmes ! Cela renversait toutes les idées qu'il s'était fabriquées de la vie intime de son hôte. Lorsqu'il eut appris que M. Olivier était marié et avait une fille, il avait imaginé, en brave simpliste qu'il était, qu'il allait voir débarquer une petite vieille dame qui s'harmoniserait bien avec les meubles de la demeure et les arbres du parc, avec les pelouses envahies et les massifs sauvages ; et, à côté d'elle, lui offrant un bras secourable, une demoiselle d'un certain âge ayant toujours refusé de quitter la douce demeure de ses parents.

Et voilà qu'il était parti de l'auto, portées par des voix fraîches, des paroles ironiques. François était tout décontenancé. S'il avait eu sous la main son petit baluchon, son sac et son bâton, il eût très bien pu se faire qu'il partît à l'anglaise. Sa sauvagerie était prise au piège.

Comme ces pensées hantaient son esprit, il entendit bruire les herbes près de lui et une des voix de la voiture le saluer sans façon :

— Bonjour, monsieur le peintre !

François se leva pour saluer, les mains embarrassées par sa palette, sa boîte et ses pinceaux.

— Ne vous dérangez pas ! Ne vous dérangez pas ! Continuez. Je vais vous regarder peindre un instant. C'est la meilleure manière de faire connaissance, n'est-ce pas ? Et quand vous signerez, je saurai votre nom. Et ainsi vous serez présenté.

François s'était assis et, sagement, s'était remis à peindre, comme on le lui demandait. Quoiqu'il n'eût vu que la durée d'une seconde celle qui était maintenant derrière lui, le visage de la nouvelle venue était gravé profondément en cette mémoire des yeux que possèdent les peintres, et François fit, sans s'en douter, à la ressemblance de Fabienne le visage de la statue.

Fabienne s'était appuyée au tronc de l'arbre sous lequel peignait François. Elle était grande, très brune, avec des yeux noirs et vifs. Elle avait déjà arboré une large capeline de soleil, et son vêtement était de couleurs un peu voyantes, qui auraient choqué sur toute autre, mais allaient à ravir avec son allure dégagée et ses gestes prestigieux.

— Diable ! diable ! cher Monsieur, vous « interprétez » terriblement. Cette Fée ressemble beaucoup trop à moi qui ressemble si peu à une Fée.

— Mais, Mademoiselle, répondit François, je ne le fais pas exprès : je vous assure que cette Fée a beaucoup de vos traits.

— Allons donc !

La jeune fille éclata de rire et, courant à travers les arbustes, elle s'en fut se poster à côté du socle de la statue. Arrivée là, elle se retourna vers François, croisa les bras, hocha la tête et cria :

— Répétez un peu que nous nous ressemblons.

Fabienne avait raison. Elle et la statue n'avaient aucun point de ressemblance.

La Fée Mélusine, car c'était elle qui surgissait derrière les fines pointes des jeunes arbres d'alentour, la Fée Mélusine avait un sourire profondément doux et fier. Ses mains écartaient les périls et les mauvaises pensées et, d'un pas ferme et discret à la fois, elle allait au-devant du malheureux, sans doute, qui venait de l'appeler à son secours. Ses vêtements étaient comme son âme, droits, amples et harmonieux, et ses cheveux, liés en blondes nattes (car, à travers le marbre, on la

devinait blonde), s'appuyaient mollement sur ses épaules pures.

Fabienne, à côté, ne présentait que heurts et contrastes. Ses bras croisés, sa tête penchée, ses yeux ironiques, tout exprimait ce sans-gêne si peu de mise chez une jeune fille et si répandu aujourd'hui.

— Allons ! répétez ! répétez. Le nez ? la bouche ? le front ? Les yeux peut-être ! Certainement, vous voyez de travers. D'ailleurs, voici mon père et nous allons le prendre à témoin.

Le vieillard regarda l'aquarelle :

— Par exemple ! quelle transformation !

— Et, vous savez, je n'ai pas posé !

— Comment cela ?

— Non ! non ! Monsieur...

— François Bonvent...

— M. François Bonvent m'a regardée une fois et il a reproduit mon profil de mémoire.

— Extraordinaire ! M. Bonvent a beaucoup de talent, tu sais !

— Il a bien raison. Ce qui ne l'a pas empêché, du reste, de s'être moqué de moi en prétendant que je ressemblais à cette Fée en bois.

— Oh ! Mademoiselle !

— Fabienne.

Mais la jeune fille, éclatant d'un rire sonore, avait disparu à travers le jardin vers le petit château. M. Olivier crut devoir l'excuser.

— C'est une jeune folle. Elle a l'âme légère. Mais elle n'est point mauvaise.

François ne dit rien, tout occupé à parfaire son tableautin. Il pignochait, comme disent les peintres entre eux. Il revoyait un à un tous les détails, chaque fleur, chaque brin d'herbe et l'ombre bleue de la forêt lointaine qu'il avait imaginé de mettre à l'horizon. Il n'osait plus toucher au visage modernisé de Mélusine.

— Voici, dit M. Olivier, une des plus parfaites compositions que vous avez faites depuis que vous êtes ici.

— Vous croyez ?

François avait tourné les yeux vers son hôte et ses regards semblaient implorer d'autres compliments.

— Je voudrais tant avoir fait quelque chose, Monsieur, qui ne vous déplût pas.

— Mais vous avez réussi ! Tout est à sa place naturelle, semble-t-il, et cependant presque tout est imaginaire. C'est très curieux. Je me vante d'avoir vu bien des sortes de talent et je dois avouer que le vôtre est unique !

François souriait, étrangement heureux, et M. Olivier ne manqua pas de s'apercevoir de l'agitation inaccoutumée du jeune peintre et d'en deviner la cause principale. Alors, abordant carrément le sujet qui les tourmentait tous les deux, le vieil homme dit :

— Comment trouvez-vous Fabienne ?

Pour répondre, François n'avait qu'à laisser « parler son cœur », car il venait d'être atteint. Il ouvrit la bouche, mais il eut peur des paroles qui s'y précipitaient ; il se contint, il regarda son hôte et se contenta de hocher la tête et de murmurer :

— Bien jolie. Bien jolie.

Et il se laissa tomber dans une si profonde rêverie qu'il n'entendit pas s'éloigner M. Olivier et qu'il ne vit point son visage épanoui.

« Je ne connais rien de cette jeune fille, se disait François, si ce n'est son audace un peu déplacée et sa façon triviale en somme de s'exprimer, et il me semble que c'est comme une amie que je retrouve et loin de qui, désormais, je ne pourrais vivre. Elle n'aurait qu'à lever le petit doigt et je ferais ses moindres volontés. D'ailleurs, elle doit être merveilleusement intelligente... Quel bon génie m'a donc conduit dans cette demeure, au bord de la route ? Peut-on imaginer assemblage plus délicieux que cet homme excellent et cette jeune fille si originale et si jolie ? Depuis six jours, toutes mes idées se sont affermies ; c'étaient des mannequins : M. Olivier leur a donné la vie. J'étais peintre ; j'ignorais les splendeurs de l'art. Maintenant, grâce à ce doux vieillard, je puis marcher la tête haute : je suis dans la bonne voie. Et, ce matin, il m'a suffi d'apercevoir une minute M^{lle} Fabienne pour que je fasse, en quelques instants, ma meilleure aquarelle... Merci donc à mon bon génie ! »

Pendant ce temps, M. Olivier trottinait dans son parc, amusé, distrait lui aussi par de magiques évocations, par d'aimables espérances tout à coup réalisées.

« Pourquoi pas ? songeait-il. C'est le hasard, dira-t-on, qui les a réunis. Allons donc ! Le hasard ? Il n'y a pas de « hasard ». Tout est prodigieusement agencé. Fabienne et François étaient destinés à se voir, à s'aimer, à s'épouser. La vie nous distribue avec équité les mauvais jours et les heures fraternelles. Ce matin, Celui qui nous voit, et qui est notre conscience supérieure, a dû sourire en rapprochant l'une de l'autre ses deux créatures obéissantes : ma fille et celui que je désirerais nommer mon fils. Je remercie Dieu d'avoir fait luire cette heureuse journée. »

M. Olivier, dans l'accomplissement de ses desirs, allait un peu vite en besogne. Il avait été témoin du vif émoi du jeune peintre, mais il n'entendait pas les propos peu amènes échangés, dans les chambres du haut, entre M^{me} Olivier et sa fille, tandis qu'elles procédaient à leur installation estivale.

— Quel homme est-ce ?

— Oh !

— Mais encore ?

— Tordant. Le peintre antédiluvien. Il voit des fées partout.

— Allons donc ! Il y a encore des peintres « idéalistes » ?

— Oui, il paraît. Il doit être d'une province bien reculée.

— Jeune ?

— On ne peut pas l'être davantage ! Mettons onze ans et n'en parlons plus !

— Il t'a parlé ?

— Il m'a dit que je ressemblais à Mélusine.

— C'était sans doute un compliment qu'il voulait te faire ?

— Le pauvre garçon !

— Mais alors, ma belle, il ne va pas être amusant, le porte-pinceau ?

— Qui sait ? Je l'ai peut-être un peu ahuri !

— Je m'en rapporte à toi. Tu n'as pas faim, toi ?

— Moi... dans les talons.

A cet instant même, la cloche tinta. M^{me} Olivier et sa fille, le désordre de leur toilette réparé, se mirent à la fenêtre pour voir entrer le jeune homme.

Il s'avavançait en effet, la toile au bout du doigt, le front baissé. A côté de lui marchait M. Olivier avec son veston couleur de grenade mûre et sa barbe de neige. Il faisait d'amples gestes, comme s'il eût voulu déchirer des voiles et présenter à son jeune hôte des horizons tout neufs et un avenir surnaturel.

— Oh! il n'y a plus aucun doute à avoir, dit M^{me} Olivier, ton père est encore pincé...

— Je n'ai qu'à me bien tenir, répondit, dans une fusée de rire, l'exubérante Fabienne.

Et, précédant sa mère, plus calme, elle descendit quatre à quatre l'escalier, en criant :

— Vite, vite, un chevalet! Un cadre vide! et que le jury s'assemble.

Il fallut trouver tout ce qu'elle demandait avant de se mettre à table.

Avec de l'or autour et placée en bonne lumière, l'étude de François eut si bel air que Fabienne se tut un instant et que M^{me} Olivier ne put s'empêcher de faire sincèrement plusieurs compliments fort justes et dont M. Olivier et François se montrèrent ravis.

Durant le déjeuner, l'exquise politesse de la maîtresse de la maison, l'esprit et l'enjouement de Fabienne, la sagesse éclairée de M. Olivier continuèrent de produire une excellente impression. François baignait dans la joie. Il parla peu, selon son habitude ; il aimait à écouter et aussi à « regarder » parler. Cependant, il eut deux ou trois reparties heureuses qui le firent remonter, en un instant, dans l'estime des deux dames, qui ne savaient pas résister aux ingéniosités de la parole aisée.

— Alors, Monsieur, vous croyez aux Fées ?

— Mais oui, Mademoiselle.

— En avez-vous rencontré quelquefois ?

— Dans mes rêves, très souvent. Dans la vie, une seule.

— Vous connaissez une Fée ?

— Oh ! racontez-nous cela, monsieur Bonvent. Vous en avez, de la chance !

Et M^{me} Olivier, mi-franche, mi-ironique, insista pour avoir l'histoire désirée.

François parla comme il peignait, en mêlant à la stricte vérité beaucoup d'ingénieuses et quelquefois d'extravagantes fictions. Il fut mystérieux à souhait. Il poétisa Bertrade, la grandit, la rajeunit, en fit une sorte de personnification de toutes les légendes du Berry. On ne savait pas son âge. Personne ne lui avait jamais connu de parents. Elle était un produit de la vallée enchantée. Elle mourait l'hiver comme les fleurs ; le linceul de la neige la couvrait ; puis, avec le jeune bourgeon, avec la prime violette, elle réapparaissait avec son sourire habituel, sa bonté providentielle et son cortège de petits enfants.

— Le paysan, Mademoiselle, l'ouvrier des champs, le chemineau ne connaissent point leurs ancêtres. Ce sont les fées qui leur en tiennent lieu. Ne seriez-vous pas heureuse de songer que loin, très loin dans votre passé, vous descendez d'un être doux et mystérieux comme le printemps et dont les mains semaient, tout le long des sentiers, du bon grain pour les déshérités ?

— Je n'en disconviens pas. Les soirs où j'ai de la mélancolie, je songe au bonheur de donner à ceux qui sont plus tristes que moi.

— Vous voyez bien. Ce sentiment-là, c'est la Fée de jadis qui l'a mis en vous.

M. Olivier avait écouté avec attention le petit plaidoyer de François en faveur de Bertrade et des légendes. Il paraissait vivement ému ; sa main tremblait le long de sa barbe où deux grosses larmes venaient de se perdre. Personne ne soupçonna son émotion, et comme, à un moment, tout le monde se tournait vers lui, il murmura d'une voix grave :

— Oui, oui, il a raison : il faut croire aux Fées.

Mais Fabienne n'était pas convaincue bien profondément. Dès qu'elle le put, elle détourna la conversation :

— Je vous concède que le passé leur appartient, mais, croyez-moi, l'avenir n'est pas aux Fées :

l'avenir n'est pas au rêve, mais à la vie active. La T. S. F. est la sorcière d'aujourd'hui.

Elle continua longtemps sur ce ton, chantant les bienfaits de la science jamais à court de découvertes et donnant aux songes creux une solide charpente...

— Et la mécanique ! connaissez-vous la mécanique ? Avez-vous visité un torpilleur ? Vous a-t-on montré la machine qui fabrique le papier, compose, imprime, coud, colle, broche, et à laquelle il ne manque...

— ... Que de savoir lire.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Et à laquelle il ne manque que d'avoir de l'orgueil pour être humaine.

— Oh ! l'orgueil !

— Vous êtes bien dégoûté ! L'orgueil, c'est la couronne de cette vie. L'orgueil, c'est la suprême vertu des forts.

— Je n'ai pas d'orgueil.

— Vous en aurez. Ou bien vous n'arriverez à rien.

— A quoi puis-je arriver ?

— A la fortune et à la gloire ; les deux grands buts de l'art.

— Je ne vais pas si loin, Mademoiselle.

— Alors, nous ne cheminerons pas ensemble.

La repartie entra dans la chair de François comme un coup de stylet. Il reprit :

— Mais il ne faut jurer de rien. Qui connaît son avenir ? Le mien exigera peut-être que j'atteigne la gloire, l'argent, et que je me laisse ceindre du bandeau d'orgueil.

— Il est de pire martyre.

La conversation était tour à tour ferme et enjouée. M^{me} Olivier y prenait peu de part, laissant sa fille éblouir le peintre. Beaucoup plus jeune que son mari, elle apparaissait comme une sœur aînée de sa fille. Elle aussi retouchait son visage ; elle ignorait sans doute le proverbe favori du cousin Parfait :

« Il faut devenir vieux de bonne heure si on veut le rester longtemps. »

Et François ne songeait nullement à le lui apprendre. Mais elle n'avait pas tous les défauts.

qui découlent d'ordinaire de cette pauvre manie, si bien qu'elle ne faisait point sourire. On lui pardonnait ce travers en faveur de la bienveillance de ses propos.

Elle passait son temps à s'effacer devant sa fille, à approuver sa fille, à vanter sa fille.

François le remarqua et trouva cela tout naturel. Il était tout prêt à obéir au même sentiment. Fabienne lui paraissait avoir toutes les qualités requises pour dominer.

Le jeune peintre ne quitta pas l'Olivette le lendemain comme il l'avait écrit à Saint-Chartier. Ces dames l'ayant engagé à demeurer encore une journée au château, François s'y résolut sans difficulté.

On passa en revue les études et les compositions du jeune homme. Aux compliments de M^{me} Olivier, Fabienne ajouta le piment de maints sarcasmes.

Et l'intimité grandit vite.

Le vieux moraliste se voyait sans déplaisir relégué au troisième plan. C'est un lieu favorable à l'observation. Et, à l'abri de ses sourcils et de sa barbe, il put, à loisir, étudier les différentes phases de l'émotion croissante de François, en proie au gouvernement de Fabienne.

François, au bout de quelques heures, était résigné à son sort fortuné et il laissait, autour de lui, babiller les deux dames.

A tout instant plongé dans un rêve — on ne perd pas facilement ces habitudes d'évasion du réel — il ne prenait pas toujours garde aux paroles elles-mêmes qu'on prononçait devant lui. Elles devenaient comme une sorte d'accompagnement en sourdine à ses enchantements.

Le troisième jour, il dut faire le portrait de Fabienne.

— Et, je vous prie, pas en Fée! En jeune fille d'aujourd'hui.

— Personnage non moins mystérieux.

— Vous trouvez?

La séance eut lieu dans la galerie. François tourna ingénieusement la difficulté à laquelle il était acculé. Il fit, de son mieux, un simple portrait sans ornement imaginaire, mais il avait eu

soin de placer son modèle devant une certaine tapisserie qui avait toutes ses préférences.

— Il me faut un fond sombre, avait-il dit d'une voix indifférente.

Et il n'avait fait d'abord qu'esquisser à grands traits les personnages d'Aubusson, mais, après la cinquième heure de pose, lorsque Fabienne se releva pour admirer le chef-d'œuvre de pur réalisme qu'elle se vantait déjà d'avoir inspiré, elle se trouva en face d'une œuvre hybride des plus curieuses :

— Ah ! bien ! voilà qui est fort. Voyez le traître ! C'est de l'abus de confiance et de... conscience.

Il se trouvait en effet que la tapisserie elle-même, avec sa poétique scène de chasse au Moyen Age, avait presque autant d'importance que le portrait, et l'arrangement était tel qu'on ne savait pas au juste qui le hardi page tenait en laisse : de la licorne domptée ou bien de M^{lle} Fabienne Olivier, princesse indomptable et faite prisonnière seulement par trahison et en effigie.

— Décidément, vous êtes incurable.

Et Fabienne résolut de ne pas pousser plus loin sa conquête de l'esprit du jeune homme.

On reconduisit jusqu'au premier tournant de la route François, harnaché en peintre pédestre, et l'on se souhaita au revoir.

Après ces huit jours de vie côte à côte, où l'on s'était exercé à pénétrer dans l'esprit du voisin, chacun, au moment de la séparation, par une contradiction fort habituelle, s'efforça de cacher son émoi. On redoute instinctivement de se montrer dans cet état d'infériorité auquel vous contraignait l'amitié naissante.

M. Olivier et François se serrèrent longuement la main, mais le jeune peintre, ressaisi par la timidité, salua, sans pouvoir trouver un compliment d'adieu, la jeune fille qui avait, cinq jours durant, bouleversé ses idées et ses sentiments.

Quand les Olivier se trouvèrent seuls, le vieillard se laissa dépasser par les dames et il se livra à son exercice habituel qui consistait à mettre en ordre ses observations et à tâcher d'en tirer des présages :

— Ce serait la consolation de ma vieillesse. Ce

serait aussi le rachat d'une grande erreur de jadis... Mais Fabienne y consentira-t-elle?

De leur côté, les dames résumaient leurs impressions :

— En somme, ce n'est pas un mauvais garçon ! prononça la jeune fille d'un ton détaché.

* * *

François marchait d'un pas allègre, une chanson aux lèvres.

Comme il fait bon vivre quand le soleil réchauffe doucement la campagne et qu'on a dans le cœur un amour naissant. Quelle fièvre de travailler s'agite en vous !

« Je ne m'arrêterai plus au seuil des châteaux », murmure François. L'Olivette suffit à son bonheur.

Il traverse un petit bois. Voici un rocher, une source, une assemblée de bouleaux blancs, comme de jeunes nymphes au bord de l'eau. Le sac tombe, de lui-même, des épaules du peintre. Le pliant se pose à terre ; la boîte aux couleurs s'ouvre.

François chante et peint.

VII

LA MÉLANCOLIE D'UN SOIR D'ÉTÉ

Les Gros-Chantel faisaient, chaque année, deux visites aux Bonvent : au mois de juin, en arrivant au château, pour dire bonjour ; au mois d'octobre, en le quittant, pour les adieux. Un service rendu par M. Bonvent au châtelain de Sainte-Aigue, telle était l'origine de ces politesses qui s'étaient perpétuées grâce au talent naissant de François.

Aussi les sujets de conversation ne variaient-ils guère d'année en année. On parlait de l'ancien médecin de Saint-Chartier, le Dr Francis Duval, que M. Bonvent avait été quérir à La Châtre pour

le ramener à Sainte-Aigue (c'était le fameux service), retour précipité qui sauva d'un grand péril la petite Juliette Gros-Chantel. On parlait des travaux de broderie de Madeleine. Enfin, on parlait de François et on allait visiter son petit atelier.

Le mois de mai était si chaud, cette année-là, que le banquier vint, dès cette époque, conduire les siens en Berry, ce qui faillit changer l'ordre des propos lors de la visite aux Bonvent. Tout se passa d'abord selon les habitudes officielles.

La 12 H. P. du château, bien connue dans le pays, s'arrêta une après-midi devant le perron des Bonvent. Madeleine appela M. Bonvent qui était au fond du jardin, puis accompagna à la porte la nouvelle petite bonne pour éviter quelque impair. Et toute la compagnie entra dans la grande salle du bas qui servait de salon aussi bien que de salle à manger.

— Ah! comme il fait bon chez vous, ma chère Madeleine, dit la petite M^{me} Gros-Chantel. Chez nous, il fait un froid de Sibérie. Il faudrait pouvoir habiter toute l'année la même maison.

M. et M^{me} Bonvent firent ensemble leur entrée en s'excusant. Alors M. Gros-Chantel, le visage ouvert, prit la parole. Il poussa sa fille vers M. Bonvent.

— Allons, Juliette, embrasse ton sauveur.

— Oh! sauveur! je ne fus qu'un heureux commissionnaire.

— A propos, vous avez des nouvelles du D^r Duval? Il est toujours à Moulins?

— Mais oui. Je ne pense pas qu'il veuille changer maintenant.

— Eh bien! mademoiselle Madeleine, disait de son côté M^{me} Gros-Chantel, montrez-nous donc vos derniers travaux. Vous savez combien je m'intéresse à la broderie.

— Oh! Madame, je n'ai presque rien ici. J'ai passé mon hiver à terminer une nappe d'autel. Je l'ai remise il y a huit jours à M. le curé.

— Nous irons l'admirer.

— Et notre artiste! Comment va notre artiste? réclamait l'exact banquier.

— François voyage, Monsieur. Il fait sa petite tournée annuelle, sac au dos !

— Ah ! l'heureux gaillard ! Toujours sans souci. Il ne manquera jamais de bonheur ici-bas, lui ; car il aura toujours des paysages à regarder et de jolies personnes à peindre.

C'était une fine allusion à Madeleine, modèle habituel de François. Madeleine rougit et sourit comme elle faisait chaque année.

— Et quelle région a-t-il choisie cette année ? La Bretagne ou le Midi ? Ah ! les belles études de Monte-Carlo qu'il nous a montrées l'an dernier ! Et que je suis heureux d'en posséder une ! Je lui en ferai vendre, je lui en ferai vendre.

— Il n'est pas loin, cette fois, en Ile-de-France, et il n'avance pas beaucoup. Il a été retenu dans un château des environs d'Étampes, chez M. Olivier.

— Chez M. Philibert ?

— Oui, c'est bien cela, chez M. Philibert Olivier.

— Mais c'est un vieil ami à nous !

— Par exemple !

— M^{me} et M^{lle} Olivier dinaient chez nous jeudi dernier. Ce sont des dames tout à fait lancées et qui peuvent être très utiles dans la carrière de votre fils...

— Et puis il ne faut pas oublier, chère amie, que Philibert Olivier est de l'Institut et que, s'il sort peu lui-même, il a conservé à Paris une influence indéniable sur le marché.

— Oui. Mais c'est égal, la belle Fabienne aura demain plus de crédit que son père. On n'est pas impunément une des plus belles personnes qui soient... Je ne plains pas votre fils, s'il est pris en amitié par ces dames. Quand revient-il ?

— Oh ! pas avant huit jours.

— Dites-lui bien de ne pas manquer de venir nous donner des nouvelles de M. Olivier et de ces dames... Voilà un lien de plus entre nous, monsieur Bonvent.

M. Gros-Chantel flattait sa barbe et regardait fixement du côté de sa femme, en homme qui a dit tout ce qu'il avait à dire et qui veut s'en aller, lorsque la petite bonne entra sans frapper, s'approcha de Madeleine et dit à mi-voix :

— Mademoiselle, c'est M. François.

Tout le monde avait entendu. M^{me} Bonvent, troublée, dit à Madeleine :

— Va voir vite. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé !

Et Madeleine disparut.

Aussitôt les deux visiteurs s'exclamèrent :

— Quelle surprise ! Vous ne l'attendiez pas si tôt.

— Nous allons avoir des détails sur son séjour à l'Olivette.

— Qu'il vienne comme il est ! Nous savons ce que c'est qu'un voyageur !

François était allé directement dans son atelier. Il avait jeté son sac sur le divan et il s'était assis à côté, harassé de corps et d'esprit. Il regardait autour de lui avec des yeux d'étranger. C'est ainsi que Madeleine le trouva

— Bonjour, ami.

— Bonjour, Madeleine.

— Mais par quel train es-tu arrivé ? Tu n'es pas malade ? Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, je n'ai rien. Qu'est-ce que tu veux que j'aie ?

— Je ne sais, mais tu n'as pas ton visage ordinaire... Nous reparlerons de cela plus tard. Viens d'abord saluer les Gros-Chantel.

— Ah ! non, par exemple !

— Ils t'attendent. Ils savent que tu es là. Tu ne peux pas leur faire cet affront. Ton père ne serait pas content.

— Je ne leur dois rien, en somme. Je leur donne une aquarelle tous les ans. Tiens, prends mon carton : qu'ils choisissent eux-mêmes.

— Ne fais pas le méchant, mon petit François, cela ne te va pas du tout. Allons, viens ; je te précède.

Les sourcils froncés, le jeune peintre se décida enfin à se lever et à suivre sa cousine.

Les Gros-Chantel lui firent mille amitiés et l'accablèrent de questions indiscrètes. C'est à peine si on lui laissa le temps d'embrasser son père et sa mère.

— Quel être délicieux que Philibert Olivier,

n'est-ce pas ? C'est un original, mais ce n'est pas un méchant homme.

— Combien de jours êtes-vous resté chez lui ?

— Cultivez l'Olivette, cultivez l'Olivette !

— Nous voilà des amis communs. Nous allons nous voir plus souvent ! Et, qui sait ? peut-être, un jour, à Paris.

François répondait mal aux prévenances des châtelains. Ce flot de paroles le submergeait et lui donnait des nausées. Il n'avait qu'une idée, sortir au plus vite, fuir ces gens, aller s'enfermer avec son émoi dans son atelier, clos à double tour. Il avait envie de pleurer.

— Parlez-nous donc de Fabienne ! dit tout à coup le jovial banquier.

François ne put retenir un geste d'agacement : tout le monde s'en aperçut. M^{me} Gros-Chantel eut un recul étonné. M. et M^{me} Bonvent n'en pouvaient croire leurs yeux. Madeleine souffrait. Aussitôt, François s'excusa :

— Pardonnez-moi, Monsieur, si je me retire, je suis un peu fatigué ; j'ai surtout une migraine insupportable.

Et il sortit vivement, après avoir salué la châtelaine de Sainte-Aigue.

— Je m'en doutais, dit M. Gros-Chantel. Il n'avait pas son air habituel. Pauvre garçon !

— Mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas vraiment malade ! murmura M^{me} Bonvent.

— Nous partons, nous partons, dirent les visiteurs. Soignez notre jeune peintre, honneur de ce pays. Il a de l'avenir, Olivier aidant... Dites-lui que nous le verrons avec plaisir au château.

Ils partirent. M^{me} Bonvent et Madeleine en ressentirent un grand soulagement. M. Bonvent descendit dans la rue pour fermer la portière de la voiture. Mais il avait hâte, lui aussi, d'être informé. Tous trois se concertèrent un moment dans la pièce du bas. Le père et la mère interrogèrent Madeleine. Mais elle ne savait rien. Alors M. Bonvent sortit dans le corridor et appela son fils.

On ne put rien en tirer. Il avait quitté l'Olivette la veille après déjeuner. Il avait beaucoup travaillé ces huit jours passés. Il se sentait peu disposé à poursuivre son voyage dont l'itinéraire était

tout faussé. Il avait besoin de s'isoler un peu. Il allait monter se coucher quelques heures. On l'appellerait pour le dîner.

Et François quitta à nouveau les siens pour se livrer tout entier à ses nouvelles méditations. Il n'avait guère l'habitude de la réflexion. Il croyait s'analyser : il souffrait simplement.

M. et M^{me} Bonvent se perdent en conjectures :

— Ah ! par exemple, dit l'un, voilà un retour auquel je ne m'attendais pas !

— Lui qui est si heureux, d'habitude, de nous revoir, de nous montrer ce qu'il a fait, dit l'autre.

— Il a dû avoir quelque contrariété.

— Quelque déception.

— Mais à propos de quoi ? où ?

— Et il ne nous le dira pas, j'en ai peur !

— Il vaudrait peut-être mieux ne pas le lui demander. Laissons-le tranquille, qu'il reprenne le dessus.

— C'est égal, cela me tourmente.

Madeleine est allée chez elle sous un prétexte imaginaire et, assise à la fenêtre qui donne sur le jardin, les coudes aux genoux, le menton appuyé sur les mains, elle se « creuse la tête ». Depuis sa visite à Bertrade, elle n'était pas tranquille ; ce retour achève de la décevoir.

Elle a pour son cousin de multiples sentiments : c'est son ami d'enfance et c'est, pour la raison, une sorte de frère cadet sur lequel elle a toujours eu une aimable influence. Quand elle songe à leur vie de demain, elle ne peut s'imaginer elle et François vivant l'un sans l'autre, loin l'un de l'autre. En quels périls ne tomberait-il pas si elle n'était à son côté pour lui prêter main-forte ! Car François n'a pas cessé d'être un tout petit enfant sans expérience qui ne voit la vie que sous forme de légendes et de contes bleus — pour qui le ciel est toujours sans nuage et les hommes sans méchanceté.

Bertrade ne connaissait pas assez François pour se montrer inquiète de l'incident de l'Olivette. « Car, si elle le connaissait bien, se disait Madeleine, elle l'aimerait comme moi et, comme moi, chercherait à le protéger contre cette envie

saugrenue d'aller à Paris où il n'est pas possible qu'il vive seul. »

Et Madeleine prend la résolution d'aller revoir, dès le lendemain, son amie Bertrade et de lui « expliquer » François, cette âme tendre, crédule et vouée aux mirages. Et quand Bertrade saura, elle donnera de bons conseils.

Réconfortée par cette idée, Madeleine essuie une larme importune et quitte sa chaise. Elle parcourt des yeux son petit domgine.

Nous sommes au premier étage du pavillon qu'elle habite depuis quelques années et qui est enclavé entre le jardin et la cour des Bonvent. C'est une grande chambre avec deux fenêtres sur les arbres fruitiers et sur les rosiers de la grande allée. Deux pièces plus étroites s'appuient de chaque côté de la chambre, à droite un cabinet de toilette, à gauche un petit oratoire, orienté vers le midi et dont la fenêtre en ogive laisse apercevoir les thyrses mauves d'une glycine.

La grande chambre est toute pleine du soleil de mai qui pose partout ces larges touches d'or et d'argent lumineux, sur le marbre de la commode, sur les vases peints, sur les reliures de la minuscule bibliothèque, sur la courtépointe en cretonne avec ses petites fleurs bleues, sur les portraits de la cheminée dans leurs cadres d'étoffe.

Madeleine s'arrête un moment devant le visage de ceux qu'elle aime. D'un côté, c'est son père et sa mère, les deux chers absents, de l'autre M. et M^{me} Bonvent. Les quatre photographies datent d'une vingtaine d'années, si bien que M. et M^{me} Lurieux, les parents de Madeleine, et ses cousins ont cet air de famille qu'imprime une époque, à l'aide des costumes et des gestes officiels imposés par les photographes d'une même génération. La même balustrade flanke M. Lurieux et M. Bonvent. M^{me} Bonvent et M^{me} Lurieux sourient d'un sourire identique, la main droite posée sur deux guéridons jumeaux.

C'est le passé, c'est la protection.

La vieille Bertrade ne s'était jamais fait photographier, comme l'on pense. Mais, à la demande de Madeleine, François avait reproduit ses traits dans une minuscule sépia. Elle était représentée

chez elle, dans son fauteuil de sibylle, et une frise de pies symboliques la dominait. Ses yeux bleus disaient la fraîcheur, la tendresse de ses idées, et son front était haut et grave.

En pendant, aquarellé également par François, le propre portrait de Madeleine, et, par une délicate attention, le tableautin était traité de la même manière que celui de la fée du Bois Garnault. Madeleine était assise chez elle, et la petite frise qui s'étendait au-dessus de ses fins cheveux blonds était composée des fleurettes bleues de sa chambre. Le regard était droit dans ces yeux confiants.

Madeleine regardait tour à tour les deux cadres et cela lui évoquait le présent d'hier, mis en fuite par le présent d'aujourd'hui qui la plongeait dans l'inquiétude. Elle ne reconnaissait plus Bertrade, Bertrade aux doux yeux bleus qui maintenant l'abandonnait ; elle ne se reconnaissait plus elle-même.

Il suffit d'un léger mouvement du destin pour changer l'apparence des choses.

Les portraits firent qu'elle songea, à nouveau, vivement au peintre qui les avait signés de ses initiales, un B et un F enlacés mystérieusement de façon à ne pas gêner l'harmonie de l'œuvre. Le doux François, son cher ami d'enfance, ne l'avait-il pas presque brusquée à son arrivée ? A quoi rimait cette fatigue subite et inhabituelle ? Jusqu'à ce jour, elle avait connu à peu près toutes les pensées de son cousin, autant dire de son frère. Elle avait l'impression que cette chère intimité était finie — à jamais, peut-être. A jamais ? — Où donc avaient émigré les songes de François ? Par quel chemin allait-il bientôt les poursuivre ?

Était-ce Paris qui l'attirait ?

Était-ce seulement les hôtes de l'Olivette ?

Depuis la lettre où François avait décrit le petit château, le parc, et fait l'éloge ingénu de son vieil hôte, il s'était certainement passé quelque événement capital que n'osait pas conter le jeune homme. Ses cartes postales avaient été banales : elles se répétaient déplorablement. Madeleine le sentait aujourd'hui : si elles avaient été aussi laconiques, c'est que François n'avait trouvé que ce moyen de ne pas mentir.

Et Madeleine ne parvenait pas à savoir ce qu'elle redoutait le plus pour François, de Fabienne ou de Paris.

Paris, c'était l'agitation, le bruit, les plaisirs factices, les entraînements.

Fabienne, c'était, en péril, l'âme de François...

.....

Dans une allée du jardin, M. Bonvent et son fils marchaient l'un près de l'autre, lentement.

« Mon oncle confesse peut-être François », se dit la jeune fille ; mais, à un geste de M. Bonvent vers une plate-bande, elle sourit : M. Bonvent parlait petits pois.

Le dîner ne fût pas trop morne. Le front soucieux du jeune peintre s'éclaira dans la bonne fumée du potage. Il parla sans contrainte de son séjour à l'Olivette, donna des détails drôles sur la vie du philosophe, nomma deux fois M^{lle} Fabienne, « si curieusement moderne » ; cependant, il omit d'expliquer le coup de tête du retour précipité.

Le soir, il consentit enfin à montrer ses études. Le portrait de Fabienne était resté à l'Olivette, aimable écot du jeune peintre que M. Olivier avait accepté avec joie. Mais plusieurs études révélèrent à la famille assemblée la silhouette très parisienne de la belle fille du bon philosophe. Madeleine se contenta de hocher la tête, mais le père et la mère donnèrent leur opinion :

— Oh ! très belle, dit M. Bonvent. Quels yeux !

— Quel chapeau ! dit M^{me} Bonvent. Je n'en ai jamais vu d'aussi grands, même à Châteauroux.

Châteauroux était, pour M^{me} Bonvent qui y allait deux fois l'année, la ville de toutes les élégances.

Le cousin Parfait arriva clopin-clopant et resta ébaubi devant cet imprévu tableau de famille. Mais il reprit vite le sens de la réalité.

— Eh bien ! par exemple, le Poussin de la Vallée Noire qui est rentré au poulailler ! Tu n'avais donc plus de grains dans ton escarcelle ?

Il aperçut la demoiselle au vaste chapeau :

— Eh ! là ! mon Dieu, elle est toute seule là-dessous, la pauvrette !

François, d'un geste un peu brusque, déroba son dessin aux sarcasmes du cousin qui sursauta :

— Oh ! diable ! tu as l'ombrelle susceptible ce soir !

Le jeune peintre se leva, prêt à plier bagage.

— Ne l'énerve pas, Jérôme, dit M^{me} Bonvent ; il est un peu souffrant.

— J'ai la bouche cousue, affirma le gai vieillard.

En effet, il continua d'exprimer par gestes ses prosaïques opinions. François se résigna à cet examen ironique. Mais, tandis que ses doigts feuilletaient les esquisses, son esprit vagabondait, guidé par la mauvaise humeur !

Son père et sa mère, certes, l'aimaient bien, mais ils ne voyaient dans ses tableaux que les petits détails triviaux. Madeleine, plus expansive d'ordinaire, montrait, aujourd'hui, peu d'empressement à admirer. Quant au cousin, il se vantait de ne rien comprendre à la peinture, « qui ne viendra jamais à la cheville de la photographie » !

Voilà la société dans laquelle il était contraint de vivre !

Quelle différence là-bas ! quelle sensibilité ! quels enthousiasmes ! D'un côté, M^{lle} Fabienne, patiale, fiévreuse, impérieuse, et dont la vue seule vaut le plus précieux des encouragements. De l'autre côté, le ponctuel vieillard, aux conseils méticuleux et amicaux, si exactement renseigné sur tout ce qui concerne les beaux-arts et dont la méthode et les opinions sont si solidement étayées sur les éternels principes de la morale : « Le bien et le beau ne sont jamais si forts que lorsqu'ils sont unis ou qu'ils participent l'un de l'autre. » Des bribes de phrases de Philibert Olivier lui revenaient à la mémoire.

Pourquoi fallait-il qu'il fût né dans ce petit trou de Saint-Chartier ? Son pays lui-même lui apparaissait tout à coup triste et gris, désespérément gris. Son ingratitude s'étendait sur les gens et sur les choses.

Et Paris, l'indispensable Paris, surgissait devant lui, tout illuminé et pavoisé en son honneur, le Paris de M. Olivier, le Paris de Fabienne, le Paris de la gloire et de l'argent !

François monta se coucher de bonne heure.

La partie de bésigue fut languissante. M. Bonvent avait beau changer d'oreillette sa tête alourdie de pensées, il ne parvenait pas à s'endormir.

Offusquée, sans doute, de cet universel désarroi, *Palette* avait élu domicile sous les franges d'un vieux fauteuil dont tout le monde avait pitié et qu'on ne dérangeait jamais de son coin obscur, à côté du grand buffet.

Le lendemain, François reprit son visage fermé. Les Bonvent et Madeleine convinrent de ne lui faire aucune observation et de laisser le temps accomplir son œuvre de tassement.

Sitôt le déjeuner achevé, le jeune peintre partit avec sa boîte et son pliant. Il ne revint qu'à six heures et, après dîner, gagna sa chambre.

« Cousin Parfait l'a ennuyé hier. François veut l'éviter ce soir », se dit Madeleine.

Mais, le lendemain, il arriva que François agit de même. La migraine devint permanente. Tous les soirs, il se retirait dans son petit atelier, installé, au second, dans une partie du grenier tournée vers le midi.

Un soir, son père, intrigué, entra et le trouva à moitié endormi, accoudé devant une carte d'état-major.

— Tu médites un autre voyage ? Tu as raison : cela te remettrait d'aplomb.

— Oh ! ma foi non. C'est une vieille carte qui se trouvait là.

— Ah !... Es-tu content de ton étude de cette après-midi ?

— Je n'ai rien fait.

— Tiens... Tu es resté longtemps dehors, cependant.

— Je me suis promené.

M. Bonvent n'aimait pas questionner. Il redescendit retrouver sa pipe, ses chiens et son fauteuil à oreillettes. Comme sa femme l'interrogeait des yeux, il écarta les bras en signe de perplexité.

— Toujours Barbouilleur 1^{er} ! lança le cousin qui redoutait les distractions pendant les parties de bésigue. Il n'est pas fort poli avec moi depuis quelques jours !

— Oh ! il ne faut pas lui en vouloir, dit sa partenaire, il doit certainement avoir des soucis.

— Le souvenir de la dame au parasol..., murmura, entre ses dents, le cousin.

— Non, interrompit M. Bonvent. Je suis sûr qu'il songe à Paris!

— Ah! bah! Paris! Méfiez-vous. Paris n'en fera qu'une bouchée.

— Pourquoi cela? riposta le père. Son M. Olivier a raison. Il s'en croûte. Si François veut partir, je lui donnerai de quoi s'installer gentiment. Il viendra nous voir trois ou quatre fois par an. Paris n'est pas au bout du monde.

— Quand lui diras-tu cela? demanda M^{me} Bonvent tremblante.

— Quand il me le demandera.

— Alors, ce sera jamais. Vous êtes aussi bavards l'un que l'autre.

— Il faut qu'il suive sa voie.

— Et s'il déraile? observa le cousin.

— Il est de bonne race, il retrouvera vite son chemin.

Le cousin Parfait n'épargna aucun sarcasme à M. Bonvent :

— Tu aurais mieux fait de donner un bon métier à François. Les peintres, c'est des propres à rien. Il y en a des milliers qui crèvent de faim. Et quand il sera lancé à Paris, tes petites rentes n'y suffiront plus.

— Nous n'en sommes pas encore arrivés là.

— Ça viendra vite. Le bonheur vient à quatre pattes, le malheur à tire-d'aile.

— Joue donc aux cartes, ça te va mieux que de prophétiser.

— Parbleu, je ne demande que cela. Mais vous êtes tous à larmoyer parce que votre chérubin est de mauvaise humeur. Laissez-le donc s'amender.

— Un vieux garçon ne comprend rien à certains sentiments.

— Je m'en flatte. J'aime à vivre tranquille. Si j'avais eu des mioches, j'aurais fait comme Jean-Jacques Rousseau : je les aurais portés au Bureau de Bienfaisance de Saint-Chartier.

C'était une des plaisanteries favorites, et d'ailleurs inoffensives, du cousin. M. et M^{me} Bonvent se mirent à rire et la partie de bésigue reprit pour ne plus être interrompue.

Madeleine ne prenait jamais part à ces discussions, mais elle en était vivement impressionnée. Le lendemain, elle guetta François dans l'escalier, à l'heure de son départ quotidien pour la vallée, sa boîte d'aquarelle en bandoulière.

— Te voilà parti? Tiens? tu oublies ton pliant.

— Oui, c'est vrai. Mais je ne m'en sers guère.

— Comment cela?

— Je n'ai plus de goût à peindre.

— Oh! François, comme c'est mal de dire cela. Tes dernières toiles sont très belles. Tu fais des progrès tous les jours.

— Tu trouves?

— Tu le sais bien! Et, si tu nous montrais ce que tu fais, nous t'encouragerions...

— Mais puisque je ne fais plus rien.

— Tu ne fais plus rien parce que tu songes aux paroles de M. Olivier! Tu as envie d'aller à Paris. Pourquoi n'en parles-tu pas à mon oncle? Il est tout disposé à t'y installer si tu le désires.

— Tu crois?

— J'en suis sûre. Il l'a dit devant moi.

— Et maman?

— Tante, tu sais bien, n'en fait qu'à ta tête. François sourit sans enthousiasme :

— Je te remercie. Je tâcherai de profiter de tes indications. A ce soir.

Et le jeune peintre partit et ne reparut que pour le dîner, comme il en avait pris l'habitude. Le dîner achevé, il sortit sans rien dire à personne.

Mais il ne monta pas dans son atelier. Il traversa le jardin et ouvrit, puis referma à clef derrière lui une petite porte qui donnait sur le chemin creux.

On était, en juin. Il faisait une soirée lumineuse et atténuée. François marchait lentement, les deux mains dans les poches de son petit veston à col de velours grenat. Il portait un chapeau à petite coiffe ronde et à larges bords à la façon des paysans du pays.

Il allait le nez à terre, au hasard du chemin, puis des sentiers du Bois Garnault.

François n'avait jamais appris à réfléchir. Il

rêvait, ce qui est tout différent. Il rêvait qu'il devenait l'hôte perpétuel de l'Olivette. Mais tout s'y trouvait heureusement modifié. D'abord, le petit château se trouvait transporté, par enchantement, dans la vallée bleue de l'Indre. Il s'élevait, à un endroit que François connaissait bien, entre le château de Saint-Chartier, dont les belles tours pointues dominant tout le pays, et le château de Sainte-Aigue, au parc fameux. Il y avait là une colline, un ruisseau, un petit bois et une vue délicieuse sur la contrée. Et le jardin, tout autour, sous la baguette de Mélusine, avait repris ses instincts sauvages, sauf cependant dans une partie retirée, bien exposée au soleil et où les arbres fruitiers, les légumes et les fleurs préférées poussaient sous la direction du maître de la maison.

Ce maître de la maison, François n'aurait pas su dire exactement qui il était : M. Olivier ou M. Bonvent. Il avait la barbe de M. Olivier et les gestes de M. Bonvent ; il parlait comme le philosophe et souriait comme le petit rentier.

Pour la maîtresse du logis, il n'y avait pas de doute, c'était M^{me} Bonvent elle-même.

Pure fantasmagorie, la jeune fille qui se montrait dans les allées du petit parc sauvage prenait tour à tour le visage animé de Fabienne et celui, plus calme, de Madeleine. Elle avait de l'assurance et donnait de hardis conseils ; elle tranchait les questions de sa main prompte, comme on décapite une fleur ; elle tutoyait les grands hommes dont elle parlait, les discutait, les dépassait de toute la tête ; elle n'attendait pas qu'on lui répondît, dédaignait les discussions, orgueilleuse. Puis elle s'apetissait, elle s'amignonnait, silencieuse ; elle rougissait, elle écoutait, elle s'écartait du chemin pour laisser passer les autres ; par-dessus la haie, elle tendait une pièce blanche avec une bonne parole à une vieille femme ; elle allait du jardin au poulailler, à la cuisine, s'occupait de la maison, disparaissait. Et Fabienne renaissait, bruyante, autoritaire.

Peu à peu, cependant, M. et M^{me} Bonvent et Madeleine, M. et M^{me} Olivier et leur fille se fon-

daient ensemble, définitivement, ornés des seules qualités souhaitées par François.

Ayant ainsi arrangé à sa guise la réalité, le jeune peintre releva la tête, satisfait de cette imaginaire composition.

— Bonsoir, Monsieur le marquis de la Lune.

François se trouvait sur le toit de gazon de la demeure de Bertrade et c'était la bonne fée elle-même qui l'interpellait. Il fronça d'abord le sourcil, puis, jugeant la rencontre suffisamment surnaturelle, il salua la vieille femme et fit mine de continuer sa route.

— Prenez donc l'échelle, dit Bertrade, c'est plus court.

Et elle montra l'escalier de terre et de lattes qu'elle avait elle-même dessiné et qui descendait directement du bois au seuil de sa chaumière.

Il faisait encore jour sur le coteau ; chez Bertrade, il était déjà nuit.

— Comment se fait-il que vous vous promeniez ainsi entre chien et loup, monsieur Bonvent ? La nuit n'appartient pas aux peintres, mais aux chats-huants et aux vieilles sorcières. Venez-vous me disputer mon empire ? Si j'en crois les lignes de votre front, vous étiez, il n'y a pas bien longtemps, assez loin du Bois Garnault, sur le perron de l'Olivette, en grande conversation avec la jeune fée du logis, Fabienne aux yeux de diamant noir.

— Ah ! Madeleine a bavardé.

— Madeleine m'a raconté votre petit voyage, mais j'en sais plus long qu'elle. Elle a peur ; moi, je vous approuve.

— Vous m'approuvez de quoi, mère Bertrade ?

— De tout ce que vous avez fait, de tout ce que vous méditez de faire, de tout ce que vous ferez un jour.

— Vous savez ce que je ferai ?

— Comme si c'était déjà dans le passé.

— Vous êtes effrayante !

— Il ne faut jamais trembler.

— Les habitants de l'Olivette sont si différents des gens d'ici ! Ils n'ont sur rien les mêmes avis. Ils n'ont pas la même façon de penser, ni la même

façon d'aimer. Et cependant — ou peut-être à cause de cela, — ils m'intéressent terriblement.

— Parlez-moi un peu de M. Olivier, dit Bertrade à voix basse.

La vieille femme et le jeune homme étaient assis sur un banc rustique, sous un orme au bord de la rivière. La lune qui venait de se lever regardait son image dans l'eau limpide et peu profonde. La pie *Madelette* se promenait mélancoliquement sur la berge. Au bas du coteau, les arbres bruissaient doucement.

Dominé par une étrange émotion, François ne parvenait pas à commencer son récit. Les yeux de Bertrade, vifs et tendres tour à tour, l'encourageaient de leur mieux. Enfin, François parla.

Il dit son admiration pour le noble vieillard, la gravité de ses pensées, sa foi joyeuse et ses courtes distractions mélancoliques. A l'aide de menus détails, où l'on reconnaissait le coloriste, François fit surgir devant Bertrade une silhouette vivante. Bertrade s'était tue. Elle semblait dévorer des yeux le narrateur. Comme il s'arrêtait, elle dit enfin :

— Vous avez lu ses livres ?

— Non. J'aurais dû en retenir les titres pour aller les acheter à Châteauroux.

— Voulez-vous que je vous en prête un ?

— Vous avez les œuvres de M. Olivier ?

— Mais oui. Cela n'a rien de bien extraordinaire. Philibert Olivier est très connu...

Bertrade avait repris son énigmatique visage. Elle trotta vers sa maison et reparut bientôt avec un petit volume soigneusement relié.

— Vous voyez donc clair dans l'obscurité ? dit François.

— Mes mains ont de la mémoire, répliqua la vieille femme.

— Adieu, mère Bertrade, et merci. Je suis bien heureux.

François grimpa vivement par « l'échelle » et courut à travers bois pour ne pas effrayer ses parents par une absence trop prolongée. Il serrait le livre sous son bras, comme s'il retenait un peu de l'Olivette. Tout à coup, à une réflexion qui lui vint, il ralentit un peu le pas.

Il s'étonna d'avoir ainsi bavardé avec la mère Bertrade, lui qui, en face de son père, de sa mère, et même de sa petite confidente Madeleine, ne pouvait plus ouvrir la bouche, parce qu'il ne pensait qu'aux hôtes de l'Olivette et qu'il ne pouvait déceimment le dévoiler aux siens. Et l'attention de la vieille femme du moulin Garnault n'était pas moins curieuse à constater.

« C'est une vraie magicienne, se dit François. Elle m'a fait dire tout ce que je pensais et elle paraissait prendre grand plaisir à mon récit. Ah ! que la vie paraît tout de suite moins plate quand il s'y mêle le piquant du mystère. N'est-il pas extraordinaire, par exemple, que Bertrade ait ainsi chez elle les œuvres du vieux philosophe ? »

Et il reprit sa course.

M. Bonvent rôdait sur la route, sa pipe éteinte.

— Ah ! te voilà ?

— Oui. Je suis allé voir un beau clair de lune sur l'IGNERAYE.

François brûlait de tout raconter. M. Bonvent aussi mourait d'envie de parler. Mais chacun d'eux attendit que l'autre commençât. François tâta son livre et ses pensées vagabondaient. M. Bonvent s'arrêta pour rallumer sa pipe. Les chiens sautaient de joie autour de leurs maîtres. Le père et le fils rentrèrent sans avoir échangé quatre mots.

François s'enferma avec son livre. A la lecture du titre, il ouvrit de grands yeux :

« *De la puissance des Fées jusqu'à nos jours.* Tiens ! c'est étonnant, M. Olivier ne m'a jamais parlé de ce livre-là ! Et voilà qui m'explique la singulière curiosité de Bertrade au sujet de son auteur ! »

Il dévora l'opuscule avant de pouvoir s'endormir.

C'était, à travers le temps et le monde, l'histoire des Fées. Le livre débutait par quatre petits vers prestes et saisissants de Victor Hugo :

Les djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas.

Les djinns arabes sont, en effet, parmi les an-

cêtres des Fées, parallèlement aux açoins des Védas hindous, qui, au contraire des djinns, étaient les soutiens des personnes favorisées : elles donnaient la beauté, la richesse et garaient des périls. Il y eut toujours ainsi, d'ailleurs, sur terre, de bons et de mauvais génies. Dans les légendes persanes, les Peris, d'une merveilleuse beauté, protègent les heureux mortels contre les Dévas. Les Juifs croyaient aux shedim et aux mazzikim. La mythologie grecque est d'une merveilleuse luxuriance : les montagnes, les fleuves, les lacs, la moindre source, les arbres, les cavernes de la mer et les grottes des rivages sont personnifiés ; ce sont les oréades, les naïades, les dryades, les oréides, les sirènes. Et les hommes marchent au milieu du divin troupeau, trompés, soutenus, déçus, encouragés, toujours émus et heureux de ne point se sentir seuls sous un ciel implacable. Les Romains à leur tour eurent leurs Fées familières. Les *lares* étaient des esprits tutélaires, considérés dans les croyances religieuses des Romains comme les âmes des morts qui exerçaient une influence protectrice sur l'intérieur de la maison de chaque homme, sur lui-même, sur sa famille et sur ses biens ; leur autel était le foyer domestique, dans l'atrium où chaque homme, dans sa propre maison, faisait brûler de l'encens en leur honneur... Plus rares, plus mystérieuses encore, des nymphes, telle l'Egérie de Numa Pompilius — d'aucuns disent que c'était l'ombre aimée de sa femme, — ne manifestaient leur puissance qu'en faveur de personnes privilégiées.

Les paysans de Scandinavie croient aux elves blancs et bons et aux elves noirs et méchants. Les uns et les autres ont des rois, célèbrent des mariages, s'offrent des fêtes et des banquets. Les nisses ou fées domestiques de Norvège aiment à s'amuser au clair de lune et à guider les traîneaux égarés. Les Allemands croyaient aux nains habitant sous la terre, aux kobolds. Les kelpies des montagnards de l'Ecosse trompent les gens imprévoyants en prenant la forme de chevaux qui, lorsqu'ils ont quelque pauvre voyageur sur leur dos, se détournent aussitôt du bon chemin et plongent dans un lac voisin.

Dracs, fadas, dames blanches, lutins, gobelins, feux follets, chaque province de France a ses Fées populaires, et M. Olivier passait en revue les légendes de Bretagne et de Provence, des Flandres et du Berry, des Pays basques et de la Savoie. Il résumait les romans de la Table ronde où le roi Arthur, l'enchanteur Merlin et la Fée Morgane, née au pays d'Avallon, « le paradis des Fées », paraissent tour à tour dans la forêt de Brocéliande, non loin de Rennes. Et Mélusine avait son chapitre à part, comme François s'y attendait.

La tradition la disait fille d'un roi d'Albanie. Elle épousa Raymondin, comte de Forez, premier seigneur de Lusignan, pour qui elle bâtit, avec une rapidité miraculeuse, le château vite fameux de Lusignan en Poitou. Il montrait comment son nom de mère des Lusignan était devenu Mère Lusine, Merlusine, pour aboutir à la jolie corruption populaire de Mélusine. Tous les mots nés chez le peuple chantent délicieusement. Son pouvoir magique la rendait visible à tous sur les remparts de Lusignan lorsque de grands malheurs menaçaient ses descendants ou le royaume de France. Elle prenait tour à tour la forme d'un serpent gigantesque et la figure d'une femme d'une grande beauté. C'est à Mélusine qu'on attribue la construction surprenante des châteaux de Morvant, d'Issoudun, de Marmande, de Parthenay, du Coudraye, etc.

En bon Berrichon, François fut heureux de lire le nom d'Issoudun parmi ces noms de châteaux nés sous la baguette de la belle magicienne.

Après ce résumé succinct des traditions de tous les peuples de qui l'enfance a tant de points communs, l'historien des Fées consacrait tout un chapitre à la philosophie de ces mystères familiers.

La Fée, c'est l'imagination. Grâce à toutes deux, puisqu'elles ne fônt qu'une, nous possédons les plus grands biens. Nous avons des châteaux, des trésors et le bonheur. Car celui qui rêve à son gré ne manque pas de réaliser ses plus beaux désirs.

La Fée, c'est l'intermédiaire entre la Toute-Puissance divine et la fragilité humaine.

Il est naturel que les méchants soient soutenus par de mauvais génies, mais leur puissance est éphémère et les calamités qu'ils déclenchent ressemblent à de brefs ouragans : quand ils ont passé, tout est abattu, semble mort ; mais, bientôt, les ferments du bien étant immortels, les arbres se relèvent, on rebâtit les demeures de Dieu et celles des hommes, l'herbe pousse, les fleurs sourient au soleil nourricier.

Car le bien est la source jamais tarie où s'abreuve l'humanité. Le bien seul est d'essence divine et seul il est digne de vaincre, un jour, définitivement.

Toutes les religions ont reconnu les Fées... Cependant, la religion chrétienne?... La religion chrétienne reste dans la tradition. Mais, de même qu'elle a tout épuré, elle a réduit à des effets moraux la puissance des génies bienfaisants ou malfaisants. Le démon tentateur offre la puissance, la richesse, la science, toutes choses périssables. Mais les bons ont près d'eux, comme une ombre chaude, un ange gardien qui protège leur âme des atteintes du mal.

François éteignit enfin sa lampe. Il ne put dormir. La lune, à travers les persiennes, lui frôlait doucement le front, et sa chambre se trouva bientôt remplie de gnomes, de démons, de lutins et de djinns d'un côté — et de l'autre tout un bataillon, or, blanc et rose, de bonnes Fées et d'anges gardiens aux ailes de duvet. Cela grouillait, murmurait, sifflait, chantait. Et une lutte épique s'engageait ; tantôt les mauvais génies l'emportaient, tantôt Mélusine était victorieuse et tantôt l'intrépide et doux bon ange.

Le lendemain, François relut l'ouvrage avec plus d'attention. Il remarqua la dédicace :

*En reconnaissance : à la mémoire de ma Sœur,
au royaume des Fées.*

Il vit la date qui faisait remonter la composition du livre à trente-cinq ans. Cela aida le jeune homme à refaire l'historique des œuvres de M. Olivier.

M. Olivier avait dû commencer très tard à écrire,

et *De la puissance des Fées jusqu'à nos jours* avait sans doute été son début dans la littérature. Il y régnait une sorte de naïveté ou plutôt de gaucherie tout à fait touchante. On sentait que cela était écrit avec plus d'application peut-être que de foi. C'était un livre voulu, presque un livre commandé. La première partie surtout se perdait dans de petits détails oiseux ou, tout au moins, pas absolument indispensables. Mais, peu à peu, l'auteur entrait véritablement dans son sujet; la sympathie se changeait en enthousiasme. Un esprit avisé n'eût pas manqué de découvrir dans cette œuvre la genèse de la formation d'une personnalité. Mais François n'avait de vraiment cultivé que sa sensibilité. Il ne vit dans ce livre prêté par Bertrade qu'une raison de plus d'aimer M. Olivier et de regretter l'Olivette.

Il ne fut plus question de Paris.

M. Bonvent, sa femme, Madeleine, attendaient toujours que François exprimât son désir.

François ne pensait pas à Paris.

François ne pensait même plus à Fabienne; François était écœuré de l'existence. Il se sentait irrémédiablement médiocre. Un matin qu'il s'était éveillé plus morose encore que de coutume, il ouvrit ses cartons et feuilleta son œuvre complète. A chaque instant, il haussait les épaules.

— Dieu! que c'est mauvais! extravagant! absurde! mal dessiné! A quoi cela rime-t-il? Cela ne tient pas debout! Quelle horreur!

Et il fut sur le point de tout brûler! Par bonheur, M^{me} Bonvent passait par là. Elle entra, vit l'étalage et le front mécontent de son fils. Elle s'approcha, le prit dans ses bras avec un sanglot, l'embrassa, puis :

— Ne te décourage pas, mon petit François; ne te décourage pas!

Et elle sortit vite, sans détourner la tête, toute tremblante de la peur d'avoir contrarié son enfant.

Les mois d'été s'écoulèrent avec une mélancolie croissante. Tout le monde et François souffraient du silence auquel chacun se condamnait.

Ces mystères que crée dans les familles les plus unies l'excessive timidité sont la cause de bien

des chagrins dont le moindre n'est pas long à attirer à lui d'autres petits crève-cœur ; le désenchantement s'en mêle et la douleur gagne tout, bientôt, comme la grêle dévaste et hache un grand champ de blé plein de promesse.

Chez les Bonvent, gens raisonnables, cela n'atteignit pas ces proportions de cataclysme. Mais l'intimité de la famille était compromise. Chacun vivait davantage en soi, ce qui est contraire à la bonne entente.

Une après-midi de la fin de juillet, la chaleur était tellement forte que personne n'osait sortir. Tout le monde s'était réfugié dans la grande salle du rez-de-chaussée, la plus fraîche de la maison, et dont on avait tiré les volets.

La grosse pendule venait de sonner gravement trois heures. M. Bonvent faisait la sieste dans son fauteuil habituel qui, même en été, ne s'éloignait pas du foyer. M. Bonvent prétendait qu'il venait une brise fraîche par la cheminée.

M^{me} Bonvent marquait du linge à la dérobée, du linge pour son fils, car elle était certaine maintenant qu'il les quitterait un jour, et elle se faisait un point d'honneur de pouvoir alors lui donner une belle armoire bien pleine de linge neuf : les blanchisseuses de Paris usent si vite, dit la renommée.

Madeleine brodait, mais avec moins d'assiduité que de coutume. Elle se surprenait souvent à étudier machinalement les gestes de son cousin.

François était assis, les mains dans ses poches, les yeux tournés vers le petit rayon de soleil qui filtrait sous la porte. Et Madeleine traduisait ainsi ce regard : « Ce petit rayon doré, c'est le départ, c'est la liberté, c'est Paris. Nous ne sommes plus rien pour lui, nous sommes dans l'obscurité : il ne nous voit plus. Il n'a d'yeux que pour ce petit rayon de soleil qui perce la porte et qui l'attire. »

Allongés sur le carrelage frais, *Palette* et les deux chiens ronflaient doucement.

Au dernier coup de trois heures, M. Bonvent s'éveilla et dit sans ouvrir les yeux :

— Le facteur est en retard.

— Le pauvre Désiré ! De ce temps-là, par cette

chaleur ! cela lui est bien permis, dit la compatissante M^{me} Bonvent.

Mais, au même instant, un pas d'homme gravissait le perron, le marteau frappa trois coups, la porte de la rue s'ouvrit, puis celle du corridor, laissant entrer un flot de lumière, et Désiré lui-même apparut, demi-dieu en blouse bleue, au ventre ceint d'une boîte en cuir bouilli, luisant et chaud. La maison, aussitôt, se réveilla, comme sous la baguette d'un magicien.

— Monsieur Bonvent, voici votre journal, et voici une lettre pour M. François, comme qui dirait une lettre en carton.

Les chiens, sur le dos, s'étiraient. *Palette* bâillait, le dos tout à coup bossu. M. Bonvent tendait la main, François se levait, intrigué, et M^{me} Bonvent trottnait vers l'office. Désiré savait ce que trotter veut dire et, son devoir rempli, attendait, un poing sur la hanche.

M^{me} Bonvent revint avec un verre et une bouteille couverte de buée.

— Ce n'est pas de refus, dit le facteur, en s'essuyant par avance la bouche d'un revers de main.

Il regarda la bière, en transparence, puis lampa d'un coup le verre entier.

— Le soleil va vite me la pomper, dit le facteur Désiré sur le pas de la porte. C'est égal, je vous remercie. Au revoir, Monsieur, Madame.

Toute la famille était tournée vers François qui rayonnait, un petit carton blanc entre les mains.

— Une invitation des Gros-Chantel ? demanda le père.

— Mieux que cela ! dit François. Lis plutôt.

M. Bonvent ne demandait que cela. Il lut pour lui, puis, tout haut :

M. et M^{me} Philibert Olivier prient M. François Bonvent de venir passer la journée du dimanche 30 juillet à l'Olivette.

Et, plus bas, de l'écriture de M. Olivier, sans doute :

Votre petite chambre vous attend. Vous ferez plaisir à tout le monde, ici, en acceptant.

— Il faut accepter, dit M^{me} Bonvent.

— Tu crois? s'enquit François.

Mais on voyait bien sur son visage qu'il ne doutait pas qu'il fallût accepter. Et il se mit aussitôt à décrire la petite chambre à laquelle on faisait allusion. Puis il réfléchit tout haut :

— Il y a d'autres invités. Autrement on m'eût envoyé une lettre et non pas un carton. Ils connaissent tant de gens! et l'Olivette est si près de Paris! Je vais trouver là des critiques, peut-être, d'autres artistes. C'est un milieu si intéressant! Vous ne pouvez vous figurer ce qu'on remue d'idées chez M. Olivier! Je suis bien content de le revoir. Ces dames aussi. C'est bien aimable à M. Olivier de s'être ainsi souvenu du petit passant inconnu que je croyais être resté!

— Tu n'es plus un inconnu pour lui, dit Madeleine. Tu as su te faire estimer, et ce nouveau voyage va te faire entrer davantage dans son intimité. Il peut te donner de très bons conseils.

M^{me} Bonvent avait été entr'ouvrir une des lames d'un volet, du côté de la cour. Elle voulait voir clair, jouir de la joie de son fils. Tout le monde l'approuva :

— Ah! à la bonne heure! on renaît, dit M. Bonvent, les mains au dos et taquinant du pied *Pyrame* et *Ravaud*, qui se mordillaient nouchalamment.

On renaît! Il ne pensait parler que de ce jet de bonne lumière qui entrerait, mais le mot avait une plus large signification.

Cette lettre de l'Olivette avait rendu au jeune peintre toutes ses forces, tous ses espoirs, chassé sa mélancolie, et tous les siens, que sa soudaine transformation, à son retour de voyage, avait tant affectés, sentaient, en même temps, que les soucis de leur cher François avaient fui et que la vie, désormais, allait continuer gaillardement, comme s'il ne s'était rien passé d'anormal.

Si bien que la maison tout entière était heureuse du *raïssement* de François.

Et, tout autour des gens, les choses reprirent leur aspect coutumier — humble et caressant.

VIII

CE QU'ENTEND LE « POUSSIN »

C'est à peine si François reconnaît l'Olivette dans sa toilette estivale. Il n'y a plus d'herbe dans les allées, les massifs sont rentrés dans leurs ceintures, dans leurs bordures ; les statues surgissent victorieuses des arbustes qui, de guerre lasse, semblent avoir regagné leur quartier général, à l'orée du petit bois, docile lui-même à une nouvelle consigne et se laissant traverser par de jolis sentiers blonds.

Non, ce n'est plus l'Olivette, sauvage et calme.

Les habitants, du moins, n'auront pas changé. Qui sait ? François n'est pas très rassuré ; son enthousiasme tombe.

Comme il descend de la voiture, il aperçoit, sur la terrasse du petit château, deux jeunes gens qui le dévisagent avec une persistance gênante. Il gravit les marches, le dos un peu courbé. « Comment se fait-il que M^{lle} Fabienne le laisse ainsi débarquer devant des étrangers ? » Cependant, il est poli ; il va saluer ces invités inconnus. Mais sa main, à mi-chemin de son chapeau, retombe. Les deux jeunes gens, comme s'ils s'étaient concertés, lui tournent le dos, rient et paraissent s'intéresser énormément à une corniche du château ou bien à un nuage qui déploie ses ailes blanches au milieu du ciel pur, comme une yole sur la vaste mer. François penche encore davantage la tête vers la pointe de ses souliers. Sa petite valise pèse à son bras gauche, la courroie de son sac lui scie l'épaule. « C'est son accoutrement, sans doute, qui a excité l'hilarité des deux inconnus déplaisants. »

Mais cette mauvaise impression est vite chassée.

Un éclat de rire de Fabienne est venu jusqu'à lui. Tandis qu'un domestique, dans le vestibule obscur et frais, le débarrasse, la jeune fille apparaît et lui donne une vigoureuse poignée de main.

— Comment allez-vous? Moi, je vais bien. Surtout, ne me dites pas qu'il fait chaud. Ah! voici maman.

M^{me} Olivier se prodigue en mines aimables, parle du chemin de fer, de la poussière, des Gros-Chantel, s'excuse et disparaît : elle a beaucoup à faire.

— Ah! voici le maître. Je vous laisse avec lui, dit à son tour Fabienne qui s'échappe en courant.

Les mains dans celles de M. Olivier, François est tout soulagé et vite heureux.

— Enfin vous voilà! dit le vieillard avec un accent sincère de cordialité. Vous savez que vous arrivez bon dernier. Nos Parisiens étaient ici avant le déjeuner.

— Vous avez beaucoup d'invités? demande François effrayé.

— Non. Ces dames préfèrent les invitations par petites tables, comme elles disent. C'est aujourd'hui la troisième série. C'est moins fatigant, et puis, ainsi, on est un peu plus à chacun. Au commencement de juin, nous avons eu quatre de mes collègues de l'Institut : journée grave et charmante; il y a quinze jours, trois ménages, très quelconques, très gentils : des gens qui ne font rien; comment peut-on vivre sans faire œuvre de ses dix doigts? Aujourd'hui, c'est le tour des arts et de la littérature, si je puis m'exprimer ainsi. Mais, montons dans votre chambre, voulez-vous? Vous vous passerez un peu d'eau sur la figure : il n'y a pas de meilleur rafraîchissement.

En face du lit, au mur, en belle lumière, était suspendu un merveilleux Corot.

— Quelle surprise, Monsieur! s'écrie François. Vous me gâtez!

— Sous ma direction, ces dames arrangent les chambres des invités d'une façon congruente à leur caractère. Vos deux collègues...

— Ah! ce sont des peintres...

— Oui. Vos deux collègues ont, l'un un piano, l'autre un exerciceur suédois. Le romancier à qui l'on va vous présenter n'a qu'un appareil à douche et un tub. C'est devenu une manie chez lui. Il arrose son beau cerveau deux fois par jour. Il gagne beaucoup d'argent avec des romans qu'il fait faire à droite et à gauche. Il n'a aucune espèce de talent, ses collaborateurs non plus, du reste.

— Et les peintres ?

— Ah ! quant à eux, je ne sais pas. Ce sont des peintres de salon. L'un parle musique et l'autre sport ; ils ne sont pas ennuyeux. Ils font, disent-ils, de la peinture pour vivre, mais ils étaient nés pour avoir des rentes.

François ouvrait les yeux démesurément. Il avait si bien l'air de se demander : « Mais, mon cher maître, pourquoi sont-ils de vos amis ? » que M. Olivier s'empressa d'ajouter :

— Ce sont des amis de ces dames : relations parisiennes, commencées on ne sait comment, ni où, et qui durent six mois. Je ne les connais pas. Heureusement que je vous ai !

Le jeune homme fut très touché de ces dernières paroles et il crut devoir se confesser tout de suite :

— Je ne mérite pas votre amitié. Depuis trois mois, je ne peins plus. Ce que j'ai fait jadis me déplaît et je ne me sens pas capable de mieux faire... Je suis dans une mauvaise passe.

— Qu'est-ce que vous me dites là ? Vous êtes un grand misérable. On n'a pas le droit de s'abandonner au découragement. Certes, on traverse des crises : c'est la vie. Je vous raconterai les miennes un jour. Mais, de chacune d'elles, on doit sortir plus fort, aguerri. Je viens de bien plus loin que vous, allez.

Et M. Olivier poussa un soupir gros de souvenirs contenus qui ne demandaient qu'à revoir la lumière du jour.

— Tout cela n'est pas drôle. A demain les confidences. Venez revoir ma galerie. Il y a du nouveau.

François ne se fit pas prier.

La galerie avait eu déjà des visiteurs. Fabienne

et le jeune romancier arriviste y marchaient de long en large, causant de choses pratiques, selon leurs mutuelles habitudes. Fabienne avait été élevée à l'américaine, comme un garçon. Il ne faut pas s'étonner de la surprendre ainsi, en la compagnie d'un monsieur dont le centre de gravité paraissait être son monocle, solidement vissé devant l'œil gauche.

Il était vêtu et il avait la barbe taillée à la ressemblance de M. Albert Lambert fils, de la Comédie-Française, qui est, comme on le sait, le contemporain qui ressemble le mieux à Alfred de Musset.

Il s'appelait Lyorric Hass, et personne, pas même lui, n'aurait su donner une signification ou tout au moins une origine sensée à ce pseudonyme aux allures mi-bretonnes, mi-norvégiennes. Un adroit reporter lui avait fait avouer un soir qu'il avait jeté des lettres en l'air et que c'est en retombant, au hasard, qu'elles avaient reproduit, à peu près, ce nom de style rocaille. Son œuvre n'avait pas de base plus solide. Il faisait faire ce qui était à la mode dans le moment, et il avait le génie de la publicité. Il était bien de son temps, où il suffit de crier fort pour s'attirer des adorateurs, des clients. Il faisait commerce de romans.

— Si j'étais homme, lui disait Fabienne, je calculerais ma vie sur la vôtre.

— Si j'étais femme, répondait Lyorric Hass, je voudrais être la plus célèbre de mon temps.

— Il me manque un mari, marchepied nécessaire.

— N'épousez pas le premier venu. Au lieu d'un marchepied, vous pourriez rencontrer une chaussetrape. Il y a encore des maris à la turque qui retirent leurs femmes du monde.

— Quelle horreur !

— Il vous faudrait...

— Je vais vous dire, moi, ce qu'il me faudrait : il me faudrait un homme tel que vous...

— Peut-être. Mais je ne puis me marier cette année. J'ai trop à faire. Et puis, permettez-moi d'être brutal : vous n'êtes pas assez riche,

Je veux deux cent mille francs par an, au bas mot !

— Qui vous dit que je sois si gueuse ?

— Eh bien ! parlons cartes sur table. Quelle est votre dot ?

— Insignifiante : 250.000 francs.

— Une bouchée de pain.

— D'accord, mais il y a la galerie de papa !

— Oh ! moi, la peinture, vous savez, je fais semblant de la priser chez les autres. Chez moi, je la méprise. Les murs de mon hôtel sont couverts de tapisserie. Il n'y entrera pas un pouce de toile peinte.

— Bon. Mais quand on a de la toile peinte, comme vous dites, on la vend. Et celle-ci se vendrait un bon prix, je vous le jure.

Ils étaient arrivés devant le Poussin « honneur du logis », selon l'expression de M. Olivier.

— Savez-vous bien qu'à lui seul il vaut plus de cinq cent mille francs ! dit Fabienne en articulait avec lenteur et en scrutant sur le visage de son interlocuteur l'effet produit par cette révélation.

— Je ne connais pas le cours, se contenta de répondre le jeune romancier sans vergogne. Mais je veux bien vous croire. Et, s'il y a beaucoup de Poussin ici, je demande à réfléchir.

— Il n'y a qu'un Poussin. Mais il y a trois Corot, un Metzys...

— Metzys ?

— Le maréchal d'Anvers. Vous ne connaissez pas ? C'est un peintre flamand du commencement du seizième siècle.

— Un peintre sur bois.

— Si vous voulez. Eh bien ! un vrai Metzys, ça vaut un tas d'or. Peut-être cent mille francs...

— Ou dix sous. On ne me fera jamais croire qu'il y ait de la peinture du seizième siècle qui ne soit pas à moisir dans un musée.

— Le dix-huitième siècle vous inspire-t-il plus de confiance ? Père a trois La Tour, trois La Tour classés ; ils sont au Catalogue général avec la désignation de la galerie de l'Olivette entre parenthèses. Le moindre La Tour vaut cinquante mille francs. Ceux-ci (et elle montre trois merveilleux

portraits de femmes, au fond de la galerie) sont de tout premier ordre. Nous avons aussi un Claude Lorrain qui vaut le meilleur du Louvre. Un Diaz, un Henner. Trois croquis de Puvis de Chavannes tout récemment acquis. Des originaux de Gavarni, des Daumier, des Forain. Et du menu fretin, des jeunes qui vaudront cher dans vingt ans.

— Dans vingt ans, je serai retiré des affaires et je voyagerai pour voir les pays décrits dans mes romans. Je suis d'une ignorance crasse en géographie et mon malheur veut que le roman exotique soit à la mode!

— Ecoutez-moi sérieusement. Récapitulons...

— Récapitulons.

Lyorric Hass prit un crayon et un carnet. Les chiffres, c'était son affaire! Ils arrivèrent à trois millions huit cent cinquante mille francs. Cette unité de septième rang avait le don d'émouvoir le jeune sceptique. Et, ici, la dot comprise, on dépassait le quatrième million.

Fabienne pensait avoir convaincu le jeune homme. Il y eut un silence, un émoi peut-être de part et d'autre. Ce fut court. M. Olivier arrivait, accompagné de François. Lyorric Hass se redressa, assujettit son monocle dans son orbite et, fixant sa jeune interlocutrice, il sourit d'abord ironiquement, puis :

— Et si votre père, dit-il à mi-voix, lègue tout au Louvre?

Fabienne sursauta. Elle n'avait pas prévu la réplique, mais elle reprit vite ses esprits et murmura entre ses dents :

— N'ayez crainte, j'y veillerai.

M. Olivier et François s'approchaient. Ce fut le vieux philosophe qui fit les présentations. L'élégance de Lyorric Hass commença par effaroucher le petit Berrichon, d'aspect un peu fruste. Mais Lyorric Hass maniait le compliment avec une aisance, une grâce qui lui attiraient vite des sympathies. Il avait remarqué le portrait de Fabienne par François.

— Ah! Monsieur, dit-il avec un enthousiasme de comédien, je ne connais de vous qu'un petit portrait. Mais, de même qu'avec quatre lignes de son écriture on peut faire pendre un homme, avec

quatre pouces de peinture on peut apprécier le talent d'un peintre. Le vôtre est exquis et je retiens votre nom pour le dire à Paris.

Ce n'était plus le Lyorric Hass, âpre et mordant, discutant revenus et dot, affirmant un loyal et stupide dédain pour les choses peintes, c'était un homme du monde, affable et plein de goût.

Lyorric Hass savait plaire.

François sourit, à demi conquis.

Fabienne regardait tour à tour les deux jeunes gens : d'un côté François, timide, se laissant prendre au premier compliment venu, mais dont le cœur était généreux et le talent plein de fraîcheur; de l'autre, le beau Lyorric, aux gestes apprêtés, au cœur sec, mais dont la volonté brisait les obstacles et allait droit devant elle, d'un pas sûr, à la fortune. Il y eut en elle comme un petit éblouissement. Elle ne savait à qui donner sa préférence du moment. Lyorric était vraiment trop absolu dans son mépris de l'art, son œuvre croulerait de bonne heure ; mais, d'autre part, François saurait-il progresser, s'affirmer, mener sa barque ? Car tout était là : Fabienne voulait épouser un homme qui fût ou qui devînt rapidement *quelqu'un*.

Ne parvenant plus à se décider, elle prodigua ses amabilités, ses avances et ses espiègleries, tour à tour à Lyorric et à François ; et François, qui ne devinait pas le partage, sentit le bonheur le pénétrer comme une liqueur qui réchauffe et qui enivre.

A un moment, il se retrouva seul avec M. Olivier, dans la galerie.

— Comme M^{lle} Fabienne est gaie, dit-il.

— Oui, elle adore recevoir. Elle est faite pour le bruit, le mouvement, l'organisation ! Elle ne pourra jamais vivre qu'à Paris.

Sans songer au rapprochement que son observation pouvait dénoncer, François, animé, répondit :

— Vous savez, cher maître, que j'ai, de mon côté, beaucoup réfléchi à vos conseils et que mon père est décidé à m'envoyer à Paris dès que je le désirerai. Et maman se résigne.

— Bravo. C'est très bien. Vous avez de braves parents.

— Oh ! oui.

— A votre place, je n'hésiterais pas une minute, je partirais dès octobre et, au printemps suivant, première exposition d'ensemble. Il faut frapper un coup bien net pour commencer. Un beau coup de gong sonore, pour qu'on se tourne de votre côté et qu'on entre chez vous. J'ai l'air de parler comme M. Hass. C'est en effet son procédé, qu'il n'a du reste pas inventé ; il use beaucoup du gong. Seulement, il n'a rien à montrer dans sa boutique, que la foule qui s'y rue ! Il faut être de son temps, au risque de faire sourire les peureux... Allons, c'est entendu. Départ à l'automne. Hiver de grand labeur. Au printemps : exposition Bonvent. Je vous ménage une petite surprise de ma façon. Le vieil Olivier n'est pas mort. Vous verrez. Votre printemps sera un renouveau pour moi.

François est dans la joie. Il rougit et, par contenance, il regarde les toiles aux murs, puis il se retourne et s'arrête devant le Poussin.

— C'est tout cela qui me décourage, dit-il à voix basse ; c'est trop beau !

— Ne soyez pas jaloux de Poussin. C'est à lui que vous devez un peu de votre succès de l'année prochaine.

François interroge M. Olivier des yeux.

— Vous verrez, vous verrez, dit le vieillard en caressant sa soyeuse barbe blanche.

Il aimait le mystère. Le jeune peintre, qui le savait, n'insista pas, adorant lui aussi assaisonner la vie de la piquante féerie d'un doux secret deviné, respecté.

La sympathie a son langage comme les fleurs ont leurs parfums. François eut, à cet instant, l'intuition que M. Olivier songeait à la fois à lui et à Fabienne, ce qui était l'exacte vérité. Le bon châtelain mêlait à ses conseils bienveillants ses plus intimes désirs. Il voyait, la main dans la main, sa fille et son petit ami, et grâce à cette union croîtrait le talent de François et naîtrait en Fabienne, conquise, une notion toute neuve de l'existence et du bonheur. Et François, au fond de lui, sentait tout cela et sa poitrine se gonflait à éclater.

— Nous partons ! nous partons ! cria dans le jardin une voix impérative et musicale.

Par une fenêtre, François aperçut M^{me} et M^{lle} Olivier, entourées de leurs invités. Il était dans le programme du jour d'aller passer deux heures à la fête du village voisin, dont le clou devait être la « sensationnelle revue des huit pompiers » de l'endroit par l'épicier Tavollet. Il y avait aussi des chevaux de bois, un cinématographe et d'humbles loteries à cinq centimes la partie.

— Allez devant, nous vous rattrapons, dit M. Olivier qui, décidément, tenait à garder pour lui son ami François.

Ils furent bientôt sur la petite route qui serpente dans la vallée, à l'ombre de grands peupliers bruissants. M. Olivier appuyait son bras sur celui du jeune homme :

— Enumérez-moi un peu ce que vous pourriez déjà emporter pour cette future exposition...

— Pas grand'chose, hélas ! dit François. Mais, avec votre appui, je sens que je vais me mettre à travailler ferme. J'ai encore six mois devant moi.

— Je suis sûr que vous êtes trop sévère et que, si j'allais faire des fouilles dans votre atelier, je découvrirais maintes compositions originales. Il ne faut pas renier ses premières œuvres. L'amateur, le connaisseur y trouvent souvent le germe du talent. C'est très utile et c'est très intéressant. Vous êtes jeune, mais votre talent a déjà son histoire, ses hésitations, ses tendances, sa marche ascensionnelle. Ah ! que je serai heureux de voir tout cela.

Réconforté, François osa enfin décrire quelques-unes de ses toiles et de ses compositions à l'aquarelle. Le *Mauvais Pas* lui était revenu tout à coup à la mémoire et il raconta la légende avec les variantes imaginées par lui : le passage d'un fleuve par la Fée et Bertrand ; sur la place d'une ville, toute une population à genoux et la tête dans la poussière à l'arrivée du protégé des puissances célestes.

M. Olivier parut tout de suite fort intéressé.

— De qui donc tenez-vous cette légende ?

— D'une vieille femme qui la raconte volon-

tiers aux petits enfants de mon pays. Elle est en somme très morale : l'orgueil est un défaut mal-faisant.

— Parbleu, mais les légendes viennent toutes du peuple et contiennent toutes un enseignement.

— Vous connaissez le *Mauvais Pas* ?

— J'ai été bercé avec lui. C'est une légende de famille, si je puis m'exprimer ainsi. Je ne crois pas qu'elle soit très répandue. La vieille femme dont vous me parlez a peut-être été domestique chez mes parents, elle ou quelqu'un des siens. Est-elle de votre pays ?

— On ne sait. Elle vit très mystérieusement. Or ne lui connaît pas de parents, à Saint-Chartier du moins, car l'hiver elle s'absente et personne ne sait où elle va.

— Personne ! Comme c'est étrange. Et comment s'appelle-t-elle ?

— Bertrade. Mais on la désigne plus couramment sous le nom de la Fée... C'est, à coup sûr, la dernière Fée. C'est à elle que je faisais allusion, le jour de ma présentation à M^{lle} Fabienne.

— Est-ce une bonne ou une mauvaise Fée ?

— La meilleure qui ait été. Tout son rôle consiste à raconter des histoires aux petits enfants qui raffolent d'elle. Ma cousine Madeleine est sa meilleure amie, mais elle vit surtout avec ses pies.

— Avec ses pies ? Ah ! par exemple ! La curieuse personne...

Et l'on sentait que le vieillard, intrigué, eût voulu en savoir plus, interroger son jeune ami. De son côté, François fut sur le point de parler à M. Olivier du livre sur les Fées que Bertrade lui avait prêté. Mais il se retint ; lui aussi, à son tour, désirait avoir son petit secret. Il revint à ses aquarelles du *Mauvais Pas* :

— J'ai fait passer la légende aux bords de la Creuse et dans la Brenne, dont les étangs et les monticules sont exactement décrits dans la légende.

M. Olivier n'écoutait pas. François le remarqua et se tut. Alors le vieillard eut un petit frémissement comme on en a lorsqu'on est réveillé brus-

quement, et, se tournant avec vivacité vers le jeune peintre, il lui dit d'une voix émue :

— Il faut montrer vos aquarelles du *Mauvais Pas* ! Cela peut être une œuvre. Il faut que cela soit une œuvre. Ah ! quel mystère que la vie ! Vous voyez bien que nous étions destinés à nous connaître, à nous comprendre, puisque j'ai appris à lire dans un gros volume qui contenait cette légende du *Mauvais Pas* qui vous a inspiré vos premiers dessins ! Quelle qu'elle soit, je bénis cette Bertrade qui vous a fait connaître cette légende que j'aime...

Les flonflons de la fête qui, peu à peu, avaient grossi, les empêchèrent bientôt de parler. Ils rejoignirent le groupe formé par les deux dames et les trois jeunes hommes, que dominaient les gestes larges de Lyorric Hass dont le monocle fit sensation dans la foule endimanchée, bruyante et familière.

Un gamin imita le cri du vitrier ; un autre, ayant pris dans son gousset une pièce de cent sous, se l'appliqua contre l'œil et dévisagea le groupe de l'Olivette. Lyorric Hass trouva ces plaisanteries d'un goût vulgaire.

Et il avoua qu'il avait suffisamment vu cette kermesse villageoise. Mais tous les autres protestèrent et l'on poursuivit la promenade au milieu des baraques et du parfum des pommes de terre frites. François, énervé, n'était pas le moins enthousiaste.

Il gagna trois grands bols à filets bleus qu'il offrit à Fabienne « pour monter son futur ménage ».

— Un tour de bateau, voulez-vous, Mademoiselle ? dit-il ensuite.

— Pourquoi pas ?

Ils grimpèrent sur la plate-forme des chevaux de bois et s'installèrent en face l'un de l'autre dans l'une des nacelles qui séparent les groupes animés des chevaux.

L'orgue mécanique rendait des sons de bouteilles frappées, et le grouillement de la foule valsait autour du manège.

Lyorric Hass montrait son adresse en brisant des coques d'œufs dans un tir voisin, et les deux

peintres, à l'aide de balles molles et gluantes, tentaient en vain d'abattre des rangs de marionnettes. M^{me} Olivier comptait les coups des joueurs.

Quant au bon philosophe, appuyé contre un petit arbre de la place, il regardait, comme dans un rêve, apparaître et disparaître tour à tour, camarades et souriants, sa fille et son petit ami, dans la nacelle peinte en vert amande et tout enguirlandée de banderoles et de drapeaux flottants.

IX

AU COMMENCEMENT DUQUEL FRANÇOIS PART

A son nouveau retour de l'Olivette, François était un autre homme.

Son départ pour Paris fut immédiatement décidé et tout le monde y travailla.

François parlait, riait, chantait, peignait :

— Je n'ai pas de temps à perdre. Je veux avoir cent numéros à montrer à mon exposition : paysages, compositions, études. Il faut que je frappe un grand coup : que les gens se retournent pour me regarder. Ah ! mais !

M^{me} Bonvent avait des larmes de joie dans les yeux en continuant de broder, ouvertement, des initiales sur des serviettes. M. Bonvent, un perpétuel sourire sur le visage, menuisait avec ardeur. Quant à Madeleine, elle se trouvait un peu ballottée ; ce voyage, d'une part, ne manquait pas de l'effrayer, car il ne lui paraissait pas suffisamment préparé ; mais son ami François était si joyeux et ses parents si heureux qu'elle-même, finalement, ne pouvait être que contente.

Elle surveilla les préparatifs, aidant François à l'emballage de ses dessins, de ses toiles et de ses bibelots. Il avait peu de livres — les peintres ont pour livre celui de la nature ; — Madeleine puisa

dans la bibliothèque que son père lui avait laissée. Mais, malgré le désir de son cousin, elle ne put obtenir de Bertrade la permission d'emporter le gros volume qui contenait la légende du *Mauvais Pas*.

— Non, non, ma chérie, dit la vieille femme avec fermeté, le *Mauvais Pas* ne doit pas quitter notre vallée. Et, d'ailleurs, François sait l'histoire par cœur. Pour continuer de la peindre, il la verra mieux de mémoire qu'avec ses yeux.

— Ses tableaux sont presque achevés.

— Tu vois bien. Alors, pourquoi veut-il emporter mon livre ? Pour le montrer à tous venants et dire : « C'est une vieille folle qui me l'a prêté. » Merci.

François n'avait pas été content. Depuis que M. Olivier l'avait encouragé à exposer la suite de compositions que lui avait inspirée la légende préférée de la bonne Fée du Bois Garnault, la perfection de cette œuvre était devenue sa préoccupation continuelle. Il avait repris chacun des tableaux, gardant bien souvent l'arrangement créé spontanément, mais serrant de plus près la nature dans le dessin lui-même des êtres et des choses.

Il se rabattit sur les paysages qui pouvaient le mieux le suggestionner. Il alla passer quatre jours à Méobec et à Migné, au milieu des étangs de la Brenne, qu'on appelle aussi la Sologne du Berry. La Gabrière et la Mer Rouge, deux vrais petits lacs, le retinrent, des heures, en extase. Son imagination peuplait cette émouvante solitude de ces créatures falotes évoquées par le poète de la légende. Elles voltigeaient vraiment, devant lui, sur les chaussées qui séparaient les étangs ; elles marchaient sur les eaux et s'allaient perdre dans les petits bois de chênes plantés çà et là et sur les monticules couronnés de sapins rigides et drôles qui ressemblent à des mères poules les ailes levées pour mettre leurs poussins à l'abri. Dans une ferme isolée où il entra pour demander une tranche de pain noir qu'il fit largement enduire de beurre et saupoudrer de gros sel qui craque (le pain noir beurré était un de ses péchés mignons), il rencontra un très vieil homme, courbé et souriant.



qui lui raconta des souvenirs de la jeunesse de son grand-père.

— Le bon roi Dagobert vint souvent chasser par ici, à ce que l'on prétend. Il y avait du cerf et des sangliers et un château royal sur les bords de la Claix. Le roi aimait beaucoup ses chiens. Un soir, on ne sait à la suite de quel accident, les pauvres chiens se noyèrent dans un de nos étangs, qui sont parfois traîtres. Dagobert, pour se consoler et consoler ceux qui se noyaient : « Il n'y a, dit-il en pleurant, si bonne compagnie qui ne se quitte. »

François l'écoutait, notant dans sa tête les scènes évoquées.

— Mon parent, reprenait le vieux, sans lever la tête, comme s'il racontait ses histoires à ses sabots, mon parent a connu un homme qui est mort d'avoir causé de trop près avec les lavandières du Gabriau. Le pauvre garçon s'était levé de grand matin pour porter au bord de l'eau des hardes que les filles du domaine devaient venir laver dès le soleil. Il fut bien étonné de trouver la place occupée par trois grandes femmes. Deux lavaient, la troisième étendait le linge. « Vous ne vous y êtes pas prises tard ! » cria le métayer par manière de plaisanterie. Mais, tout de même, il ne riait guère, car il ne faisait pas jour et cette compagnie ne lui paraissait pas bien catholique. De fait, on ne lui fit pas de réponse. C'était un gaillard. Il fit encore trois pas pour voir ce que ces laveuses pouvaient bien laver. Il remarqua d'abord que le linge que la troisième faisait mine d'étendre avait des formes humaines et qu'il se tenait debout sans corde ni poteau. « Bonnes femmes, dit-il aux deux autres, que lavez-vous donc là ? » Elles lui tournaient le dos et continuaient de laver en silence, ce qui n'est pas la coutume des laveuses en nos pays, ni, du reste, dans aucun autre. Et l'on assure qu'il reconnut alors, flottant sur l'eau entre les deux grandes femmes, et toute gonflée d'air, la dernière chemise de son gars, celle qu'il portait le jour où, tombé de l'échelle du grenier à foin, il mourut sans confession. « Qu'est-ce qui vous a donné cette chemise, femmes ? » s'écria le pauvre métayer, le

poing tendu. Mais, à ce moment-là, les grandes femmes et le linge qu'elles lavaient ne formèrent plus qu'une sorte de grand voile de brume qui s'étira, s'élargit, rampa, flotta et disparut du côté du soleil. L'homme marcha vers l'étang. « Rendez-moi mon gars ! rendez-moi mon gars ! » Il glissa sur les roseaux du bord et tomba comme une masse dans l'eau. Quand les femmes de la ferme arrivèrent, elles le trouvèrent mort : dans ses doigts, il serrait une chemise bleue. Les lavandières sont des gueuses qu'il ne faut pas forcer.

Le vieil homme lui raconta encore toutes sortes d'histoires des environs. La Brenne est peu fertile, sauf en légendes. François était à son affaire. Il écoutait, hochait la tête, grave. Dans le livre de Bertrade, il avait appris que les contes de Fées ne sont pas des mensonges, mais de belles réalités qu'aperçoivent, seuls, les privilégiés.

Il se fit parler du diable, de l'Autre, comme on dit dans le pays, pour éviter de le nommer directement, de Georgeon, comme on l'appelle quelquefois, par dérision, en souvenir de saint Georges qui le terrassa.

François serait bien resté la semaine à écouter les fariboles du vieux Brennou.

Quand il rentra, à petites journées, à Saint-Chartier, il avait le cerveau plus farci que jamais d'extravagantes et lointaines aventures, et il ressentait, au fond de lui, un grand amour pour son pays. Car les légendes, l'histoire, la poésie font partie du patrimoine de nos provinces. Grâce à tous les souvenirs qu'il évoquait, François voyait mieux, jugeait mieux, et il raffolait davantage de son petit coin de Berry.

Avant de partir, il pèlerina encore autour de chez lui ; il revit, à bicyclette, par delà ses fossés, sans oser entrer, le beau château d'Ars qui fut, dit-on, à Diane de Poitiers ; il traversa la petite commune de Lacs, un vrai repaire de contes, Montlevie, Briantes ; il s'arrêta au château de La Motte-Feuilly où mourut Charlotte d'Albret et où, triste et noir, un if énorme paraît symboliser la triste existence de la veuve de César Borgia ; il revint par la chapelle de Vandouan qui vit tant de mi-

raclés, La Châtre, dont il aimait les vieilles rues, et Montgivray.

Il partagea une autre journée entre le verdoyant et coquet Magnet, et Lys-Saint-Georges, fruste et imposant.

Une autre fois, levé dès potron-jquet, il alla, par Sarzay et son château féodal, jusqu'à Neuvy-Saint-Sépulchre dont l'église, du ^{xii}^e siècle, est si curieuse. Il revint par Tranzault, le pays des Glorieux — car, en Berry, les habitants de chaque petite ville ont un surnom, une sornette, comme on dit, — par Montipouret, le pays des Faux-Témoins, si l'on en croit Laisnel de la Salle. Et il sourit à la pensée du sobriquet des habitants de son Saint-Chartier qu'on appelait les Râlets. Les râlets sont de petites grenouilles qui pullulent dans les fossés et les mares et qui, dès le soir venu, chantent avec des voix de cristal.

— Le petit Râlet part pour Paris, se dit François.

Et il eut un peu de mélancolie.

Il alla encore se promener à Nohant, dans le parc de la Bonne Dame, selon l'expression des paysans de la contrée qui ont conservé le souvenir ému d'une George Sand bienfaisante et bienveillante. François, qui ne l'a point connue, la considère comme une sorte de Fée aussi. N'a-t-elle pas peuplé le pays de ses créations : la petite Fardette, Madeleine Blanchet, François le Champi, Marie, les Maîtres Sonneurs, le Meunier d'Angibault, pour ne parler que des héros principaux ? N'a-t-elle pas pris à cette terre qu'il foule toutes ses couleurs, toute sa bonté, toute sa splendeur ? Qui ne connaît la vallée Noire ? La mare au diable est ici près, dans ce bois. La roue du moulin d'Angibault tourne derrière ses peupliers ; on boit, chez la nouvelle meunière, un lait savoureux, qu'on vous offre avec un sourire :

— Me le payer, mon bon Monsieur ? Vous ne voudriez pas ! Je ne suis pas marchande. Tout ce que je désire, faut me croire, c'est que vous le trouviez bon.

Ah ! les braves paysans. Les vieux aiment leurs écus. Ne les ont-ils pas gagnés ? Les jeunes sont farauds. C'est qu'ils sont de bonne race !

Et François mêle tout, les héroïnes dont il se souvient et les paysannes qu'il rencontre, qu'il connaît, les romans qu'on lui a lus et la réalité qu'il feuillette chaque jour avec une si grande amitié. Il savait bien qu'il aimait le Berry — peut-on ne pas aimer son petit pays natal? — mais jamais il ne l'avait senti si profondément. Se pouvait-il qu'il fût à la veille de le quitter?

Alors, dans le petit parc de Nohant, dont le bois est tapissé des feuilles luisantes de la pervenche, dont les allées serpentent sous le dais des jeunes chênes, François fit le vœu de consacrer tout le talent qu'il pourrait avoir à la glorification du Berry et particulièrement à la vallée de l'Indre, aux châteaux de son pays et aux légendes qui y fleurissent.

Chaque jour, une nouvelle étude venait s'ajouter aux anciennes et gonfler davantage le carton qui allait partir pour Paris.

M. Bonvent, M^{me} Bonvent et Madeleine se réjouissaient de cette fièvre féconde.

Quant au cousin Parfait, toujours ironique, il frappa sur l'épaule de François, le jour du départ, et lui dit à l'oreille un de ses proverbes favoris :

— Tu as mangé le dessus de ta soupe, mon garçon.

Ce qui était une façon spirituelle de lui faire comprendre qu'il quittait l'état de bonheur pour un inconnu qui ne le vaudrait jamais.

Ce ne fut que le lendemain que les Bonvent s'aperçurent du vide énorme causé par le départ de leur fils.

— J'ai la sensation, dit M. Bonvent au cousin Parfait, d'être amputé d'un bras ou d'une jambe.

M^{me} Bonvent pleurait dans les moments qu'elle se trouvait seule, mais, dès que son mari rentrait, elle déployait toute son énergie pour paraître résignée et pour animer la maison.

Madeleine avait Bertrade pour quelques jours encore et elle en profitait.

Contre sa coutume, Bertrade se montrait fort curieuse et questionnait beaucoup sa petite amie sur François, sur ses travaux, ses projets et les

relations qu'il aurait à Paris ; cela ramenait la conversation sur M. Olivier, qui paraissait intéresser de plus en plus la bonne Fée du Bois Garnault. Elle prenait alors un petit ton dégagé qui intriguait Madeleine.

La jeune fille parlait de préférence de la future exposition de son cousin ; elle désirait de toutes ses forces pouvoir y assister :

— Il faudrait que François ait besoin de moi pour l'arrangement. Comment faire ?

Bertrade réfléchit ; puis :

— Il y aurait bien un moyen, ce serait de... Mais je te dirai cela plus tard. Viens un peu que je te montre quelque chose.

Du fond d'un tiroir fermé à triple tour, elle tira un paquet soigneusement emmaillotté, copieusement saupoudré de poivre en grains et dégageant par surcroît une forte odeur de camphre. Des épingles de nourrice, un peu rouillées, le fermaient hermétiquement.

— Soupèse, dit Bertrade.

— Comme c'est léger !

La serge verte dépliée, il fallut découdre une enveloppe de toile, puis ce fut le tour d'un papier de soie, quatre fois roulé autour du mystérieux contenu.

Enfin, avec mille précautions, Bertrade étendit, devant sa petite amie éblouie, une large broderie tout le long de laquelle couraient des fils d'or, dessinant une harmonieuse arabesque de feuillage et de fruits mûrs. C'était irréel et ensoleillé.

— Mais c'est un trésor que vous possédez là, grand'mère !

— Cela me vient de mes aïeules, dont l'une était Fée, si l'on en croit la tradition.

— Il faut croire la tradition, car, vraiment, ceci est une œuvre de Fée. Mais, dites-moi, grand'mère, vous avez dû être riche, très riche, un jour.

— Tout le monde est riche, petite amie. Crois-moi, c'est un grand trésor que nous lèguent en qualités, en vertus, en souvenirs, ceux qui nous ont précédés sur cette terre. Chaque siècle s'élargit notre domaine. Ce sont les ingrats,

les aveugles qui se plaignent. Nous devrions passer notre temps à remercier nos ancêtres et Dieu.

— Vous avez raison. Cependant, tout le monde n'a pas, au fond d'un tiroir bien clos, une belle broderie d'or comme celle-ci.

— Le vrai trésor n'est pas dans les choses visibles, Madelon ; ceci n'est rien, une allumette l'anéantirait, un voleur peut s'en emparer. Mais ce que l'allumette ni le voleur ne m'enlèveront pas, c'est la petite science divine que l'on m'a transmise. Cette broderie est peu de chose : l'important, c'est de savoir en faire de semblables, c'est de savoir en transmettre le secret à ceux qu'on aime.

La voix de la vieille tremblait, émue :

— Madeleine, ma petite amie fidèle, je vais t'apprendre à faire cette broderie, et, si tu as une fille un jour, en souvenir de moi qui ne serai plus, tu lui apprendras à ton tour à broder ainsi. Il ne faut pas laisser perdre les bonnes traditions qui sont de magnifiques broderies dont les fils d'or rattachent les hommes d'aujourd'hui aux hommes d'autrefois et les hommes d'autrefois à Celui qui fut de toute éternité. C'est le secret du bonheur. Grâce à ce fil sacré, nous savons d'où nous venons ; il faut le tenir ferme de peur qu'il ne nous échappe.

Bertrade posa sa main, sa petite main rugueuse et froide, sur la main tiède de la jeune fille.

— Le temps presse, vois-tu. Ma vieille main se meurt, la tienne est toute chaude de bonne volonté : c'est à son tour de posséder les secrets de la vie.

A partir de ce jour, Bertrade et Madeleine se virent davantage.

Madeleine eut tôt fait d'apprendre les points, nouveaux pour elle, de cette broderie. Quand Bertrade fut près de partir, ses leçons portaient déjà des fruits : la jeune fille avait entrepris un travail de longue haleine. A la description qu'elle en fit, sa vieille amie ne se tint pas de joie :

— Tu as deviné ma pensée, petite. Il n'est rien qui puisse me rendre aussi parfaitement heureuse. Être devinée, c'est être comprise.

Il s'agissait de broder, à fils d'or, un encadrement à la longue suite des compositions, du *Mauvais Pas* de François.

— Ce sera une jolie surprise, tu verras, dit la bonne vieille.

— Vous croyez ? Il trouvera peut-être cela ridicule, trop féminin...

— Tu verras, tu verras, répéta Bertrade en hochant la tête d'un air entendu, comme si elle était certaine de l'effet que produiraient sur François les fils d'or et le dessin ingénieux de la broderie.

Ce ne fut donc que la veille du départ de Bertrade que Madeleine eut pleine conscience de ses angoisses au sujet de François. Il écrivait peu, ce qui contrariait ses parents. Madeleine le défendait. Il lui semblait que Bertrade, la broderie, ses prières et toutes les pensées des siens le protégeaient. Mais le jour où sa vieille amie lui dit : « Pas à demain, Madelon, à l'an prochain ! » elle sentit son cœur se gonfler et il lui parut que François, autant qu'elle-même, perdait son appui le plus certain.

— Vous partez ! vous partez ! Oh ! pourquoi ? Qui me conseillera ? Qui me consolera ?

— Il faut savoir porter sa croix. Souviens-toi seulement que, là où je vais, je pense à ma petite Madeleine. J'emmène *Madelette*, ta filleule diabolique. Si je t'oubliais, elle me punirait du bec. Où est-elle, la coquine ?

— Là-bas, dans le sentier. Elle m'attend pour me faire ses adieux... Grand'mère, grand'mère, où que vous alliez, emmenez-moi.

— Petite folle. Il faut être raisonnable. Que diraient M. et M^{me} Bonvent ? Tu vois bien, tu ne réponds pas ! Tu ne peux les quitter. Ils sont plus à plaindre que toi.

— Si je savais au moins où vous écrire, je vous verrais mieux, je serais moins perdue...

— Apprends donc ceci, Madelon : « là-bas », je remplis mon devoir, et, lorsque j'en pars, on se plaint aussi, on voudrait me suivre, on me traite d'ingrate, puis, lorsque je reviens, des pauvres gens sont tout réchauffés. C'est l'hiver qui me chasse d'ici, c'est l'hiver qui m'amène là-bas. Cela

est bien ainsi : il ne faut rien changer. Songe, petite amie, que, « là-bas », on m'attend. Ne sois pas jalouse. Quand je partirai tout à fait, mon cœur contiendra Madeleine.

Malgré tout, Madeleine pleura lorsqu'elle reprit, ce soir-là, le chemin du Bois Garnault.

Le sort aime à redoubler les coups dont il veut nous atteindre. Lorsqu'elle arriva chez ses cousins, Madeleine les trouva en compagnie de M^{me} Langlois. La conversation, qui paraissait animée, cessa brusquement à son entrée et il y eut un silence pénible.

C'est M^{me} Langlois qui sut la première trouver une phrase pour enchaîner l'entretien :

— Et puis, dit-elle, ce sera ensuite le tour de M^{lle} Madeleine, qui n'aura d'ailleurs pas de peine à trouver un bon mari. Et vous aurez des petits-fils, monsieur Bonvent, des petites-filles !

— Comme vous y allez ! répondit M. Bonvent ; nous n'en sommes pas encore là !

— Tout arrive si vite : on n'a pas le temps de faire ouf ! Quelquefois, il faut que je me pince pour me montrer que je ne rêve pas. Je crois que Gustave est encore au lycée. Et, dans le même instant, je le vois rentrer, avec sa paire de moustaches. Il faut bien se résigner. Lui aussi est bon à marier. Ah ! madame Bonvent, que les années sont donc courtes !

Elle bavardait, bavardait, avec tantôt un compliment pour l'un, un compliment pour l'autre. Enfin, elle se leva.

— Vous verrez que je ne vous ai pas menti, dit-elle, et elle prit congé cérémonieusement.

Malgré ses efforts, Madeleine n'avait pu prononcer une parole, mais, quand M^{me} Langlois eut disparu, elle n'attendit pas d'avoir quitté le vestibule pour demander :

— Qu'y a-t-il ? M^{me} Langlois avait des airs mystérieux !

M. Bonvent toussa en riant tout haut :

— Des bêtises ! Il paraît que le bruit court, chez les Gros-Chantel, que François pourrait bien épouser M^{lle} Olivier.

— Ce serait un grand malheur, dit Madeleine à voix basse.

— Alors, tu comprends, cette bonne M^{me} Langlois et cette non moins bonne M^{me} Guillon s'en donnent à cœur joie.

— Je n'aime guère les bruits qui viennent par le trou des serrures, avoua M^{me} Bonvent.

— Et de moi, que disait-elle? ajouta Madeleine par contenance.

— Elle prétend que nous devrions te marier aussi, et, d'abord, t'empêcher d'aller voir aussi souvent la mère Bertrade, qui doit, dit-elle, t'inculquer toutes sortes d'idées biscornues.

— Pauvre Bertrade! répond la jeune fille en hochant tristement la tête. Je n'ai plus bien longtemps à la voir, je crois bien. Elle parle tout le temps de sa mort. Si bien renseignée sur tout, elle doit l'être sur cet événement-là.

— Quel âge peut-elle bien avoir?

— Je n'en ai aucune idée.

— Mais enfin, si elle mourait, qui est-ce qui s'occuperait d'elle?

— Oh! nous, d'abord, mon oncle.

— Sans doute, sans doute, ma petite Madeleine, mais, si nous n'étions pas là — car, enfin, c'est bien le hasard qui vous a mis en relations, — qu'arriverait-il?

— Est-ce bien le hasard, mon oncle? Tout n'est-il pas, au contraire, merveilleusement agencé, prévu, voulu? Bertrade avait besoin, pour ses dernières années, d'avoir une petite amie, de se sentir une famille dévouée — car elle me parle souvent de vous deux et de François; — je me suis trouvée là et vous m'avez permis de la voir autant que je voudrais. Il n'y a pas de hasard. Il y a une volonté bienfaisante qui nous domine.

Partie quelquefois d'un incident banal, la conversation de Madeleine s'élevait souvent, et cela plaisait aux cousins Bonvent, dont Madeleine était comme un petit directeur de conscience.

— Cependant, reprenait la jeune fille, il serait peut-être préférable qu'elle achevât son existence dans cette autre famille, chez ces autres amis qu'elle doit avoir là où elle va chaque automne. Elle y aurait sans doute davantage ses aises. Je ne serais point jalouse. Elle mérite de finir douce-

ment, car quelque coup rude de la destinée a dû l'atteindre autrefois.

— Tu crois ?

— J'en suis certaine. A regarder longtemps les gens, on finit par lire en eux. Elle ne parle jamais d'elle ; mais ses yeux, ses mains, sa maison parlent pour elle. Elle s'abrite ici d'un grand deuil ; d'un grand deuil, peut-être achevé, mais dont elle a pris l'habitude. Pour les âmes sensibles, certains événements ont un retentissement infini dans l'existence. Ceux qui oublient vite sont plus près de la terre que des cieux...

— Nous voici loin des potins de M^{me} Langlois.

— Il faut lui pardonner, parce qu'elle aime bien son Gustave, et la plaindre, car ses aspirations sont médiocres. Il y a mieux à faire ici-bas que colporter de méchants bruits.

— Elle a son rôle, comme tu dis.

— Certainement.

Le dîner ne fut pas gai. Chacun avait de quoi réfléchir. Heureusement, le cousin Parfait arriva, avec sa canne à bout de caoutchouc, dont il distribua des petits coups d'amitié aux chiens vautrés sur le tapis, à *Palette* — qui l'arrêta pour s'y frotter le nez en ronronnant, — et il s'installa à la table du bésigue. Devant les visages de ses hôtes, il s'écria :

— Ernestine a cassé un saladier ?

Ce qui dérida tout le monde. Le cousin Parfait, grâce à la faculté qu'il avait de rire à propos, savait donner un coup de pouce qui faisait repartir les cœurs figés au cran d'arrêt.

Mais, à quelques jours de là, il fallut aller en nombre, dans le char à bancs du cousin, rendre la visite annuelle des Gros-Chantel, ce qui avait le don de mettre M. Bonvent de mauvaise humeur, de faire trembler M^{me} Bonvent — ils n'aimaient pas sortir de leurs habitudes — et d'énervier Madeleine qui « ne comprenait pas » la vie agitée des châtelains sans prestige de Sainte-Aigue.

A l'aller, donc, personne ne desserra les dents. Le retour devait être d'autre sorte.

Ils furent accueillis avec des bras en l'air et des mines réjouies. M. Gros-Chantel en oublia la

maladie de sa fille et le rôle de M. Bonvent, thème habituel des conversations entre les deux familles, François, et François seul, en fit les frais ?

— Eh bien ! mais il va bien, votre fils, monsieur Bonvent. Il fait son chemin. Il y a quinze jours, nous étions à l'Olivette et nous avons reçu les confidences du vieux philosophe...

— Vous aurez une bru admirable.

— Que voulez-vous dire ? murmura M. Bonvent, qui n'osait pas montrer qu'il avait eu connaissance de ce bruit par la lingerie du château.

— Je vous dis que nous sommes au courant de tout.

— M. François ne vous a pas dit ? surenchérit M^{me} Gros-Chantel. Eh bien ! voici, et je suis heureuse d'être la première à vous féliciter. M. Olivier est tout à fait coiffé de votre fils — de votre cousin, Mademoiselle, ajouta-t-elle, se tournant vers la pauvre Madeleine — et il s'est mis en tête de lui faire épouser Fabienne, sa belle-fille, qui est une personne accomplie.

On est toujours la « personne accomplie » de quelqu'un. Ce n'est pas difficile. Il suffit de posséder les qualités ou les défauts préférés de ce quelqu'un. Si bien que ce mot « accomplie » réunit, tour à tour, tous les sens. Pour M^{me} Gros-Chantel, il signifie : bien parisienne, élégante, de langage aisé, d'ardeur impétueuse vers la réussite et la domination.

M. et M^{me} Bonvent, ne sachant que penser, n'osaient même pas regarder Madeleine dont, en temps ordinaire, ils auraient pris conseil. M^{me} Bonvent rougissait et pétrissait de sa main gantée le petit carnet de visite qu'elle avait emporté : elle ne parvenait pas à se former une opinion. M. Bonvent préférait rire ; il riait à petites saccades, sans éclat, ce qui lui permettait de réfléchir au même instant et de se résigner au sort heureux de son fils.

Madeleine souffrait, simplement.

Les Gros-Chantel, d'aplomb sur un terrain qui était le leur, insistèrent sur les bienfaits certains d'une belle union. C'était l'avenir assuré de Fran-

çois, un avenir plein de glorieuses promesses : médailles, décorations, honneur, fortune.

— Un artiste doit être célèbre, affirmait le banquier, sans quoi il ne remplit pas jusqu'au bout sa tâche qui est de donner au monde de fortes leçons et de grandes joies.

M. et M^{me} Bonvent tombèrent d'accord que M. Gros-Chantel parlait avec sagesse.

Ce fut seulement au moment des adieux que le châtelain songea à aller quérir sa fille pour la montrer à son « sauveur ».

Le retour, en voiture, fut très animé. M. et M^{me} Bonvent ne discutaient plus : ils admettaient le fait accompli et en dégageaient les conséquences. Il y en aurait certainement de pénibles, mais il y en aurait davantage d'exquises. Pour ce qui était du bonheur de François, il n'y avait aucun doute possible. Cette conclusion prochaine expliquait trop bien toute cette saison dernière que leur fils avait passée dans les affres de l'indécision. Il était attiré vers cette jeune fille « accomplie », et puisque son père, un homme de grand savoir, un célèbre philosophe, parlait tout haut d'un tel projet, c'est qu'il le jugeait réalisable, et non seulement réalisable, mais heureux, pour lui, pour François et aussi pour M^{lle} Fabienne. M. Olivier n'aurait certainement pas été contre les volontés de sa fille dont on vantait la résolution.

Restait donc leur bonheur à eux. Mais leur bonheur n'était pas une personnalité isolée, il se confondait avec celui de François. François heureux, cela signifiait, par contre-coup, en écho, qu'ils seraient heureux, eux aussi.

Ils prenaient Madeleine à témoin de la loyauté de leur raisonnement, et Madeleine, qui avait été élevée à l'école de la résignation et du dévouement, ne parvenait pas à trouver de victorieuses répliques et elle subissait, moralement, le supplice de la claque, sans oser remuer, sans crier merci.

Et on lui redisait sa théorie de l'admirable enchaînement des faits, en vue du bonheur de chacun.

— Oui, oui, se contentait-elle de murmurer, peut-être sera-t-il heureux ainsi.

A part elle, doucement, elle avouait ne pas ajouter foi à ces événements précipités.

« Attendons au moins que François nous en parle. Il n'est peut-être ensorcelé que pour un temps. »

Mais, tout de même, elle avait perdu sa belle assurance. A la suite des bavardages de M^{me} Langlois, elle avait haussé les épaules. Les Gros-Chantel apportaient des faits, des renseignements circonstanciés. Elle ne pouvait plus se contenter de sourire. Si Bertrade avait été à son moulin, Madeleine aurait eu vite fait de courir à travers le Bois Garnault, mais Bertrade avait quitté le pays pour une mystérieuse destination.

Madeleine était seule.

X

OU LA BRODERIE COMMENCE A JOUER SON ROLE

M^{me} Langlois ne manqua pas d'apprendre que les Gros-Chantel avaient parlé, et fort clairement, aux Bonvent, du projet de mariage de leur fils François. Ses propres affaires, c'est-à-dire celles de son fils Gustave, lui parurent avoir pris une tournure des plus favorables. Il fallait agir. Elle résolut de mener les choses rondement.

On était en novembre, aux environs de cet été de la Saint-Martin qui n'est point un vain mot en Berry. M^{me} Langlois arbora un chapeau genre pot de fleurs, sa robe la plus éloquente, des gants clairs, et marcha la tête haute vers la route de Verneuil où se trouvait la maison des Bonvent.

Le soleil, poliment, l'accompagnait.

A l'imitation de l'aigle, comme on l'apprend dans les histoires naturelles, elle le regarda en face. C'était un soleil usé, tout près de finir son année ; il se laissa regarder par M^{me} Langlois,

tel le lion dans la cage des ménageries foraines. En novembre, le soleil est en cage : il chauffe encore, il ne brûle plus.

Les circonstances enhardissaient M^{me} Langlois. Aussi, en face des Bonvent, ne procéda-t-elle pas par allusions. Elle saisit, comme on dit, le taureau par les cornes. C'est à peine si elle prit le temps de complimenter M. et M^{me} Bonvent de la nouvelle « quasiment officielle » des fiançailles de François ; tout de suite, elle énonça la formule :

— J'ai l'honneur, monsieur et madame Bonvent, de vous demander la main de votre fille et pupille, M^{lle} Madeleine, pour mon fils Gustave, Receveur de l'Enregistrement.

Et, tout d'une haleine, elle énuméra les titres du jeune fonctionnaire ; elle parla de son passé sans reproche, de son avenir assuré et si honorable. Elle fit aussi, en peu de mots, un éloge assez réussi de Madeleine.

Sans avoir échangé de vues à ce sujet, les Bonvent avaient prévu, chacun de son côté, cette demande. Ils l'accueillirent sans trop d'étonnement. Ils n'étaient pas de ces gens qui maquillent perpétuellement leurs pensées par des paroles fallacieuses. Ils parlaient toujours à la bonne franquette. M^{me} Langlois, qui était moins simple, vit dans cette sincérité de l'empressement à peine déguisé. Elle en ressentit pour elle et son fils un grand orgueil. Elle eut, le temps d'un éclair, le regret de n'avoir pas visé encore plus haut. « Qui sait ! les Gros-Chantel eux-mêmes auraient peut-être su apprécier son Gustave ? »

M. et M^{me} Bonvent ne dirent ni oui ni non. Ils conseillèrent à M^{me} Langlois d'envoyer son fils plaider sa cause :

— Il ne pourra manquer de la gagner !

M^{me} Langlois courut chez elle.

Pendant ce temps, M. et M^{me} Bonvent, après s'être doucement disputés à qui n'irait pas annoncer l'importante nouvelle à Madeleine, se dirigèrent de concert vers le jardin où se trouvait la jeune fille.

C'était une après-midi si douce qu'elle n'avait pu résister au désir d'aller travailler sous le grand poirier.

Ce grand poirier, qui produisait chaque année cinq cents grosses poires dures dont on faisait des confitures, l'hiver venu, dominait tout le jardin. C'était sa cime débonnaire qui recevait les premiers feux et les derniers feux du soleil. Un banc vert que l'on repeignait souvent — car il faut dire que M. Bonvent adorait manier le pinceau ; c'était, du reste, toute l'hérédité artistique de François — tournait autour du tronc. Trois autres bancs, également arrondis, également verts, lui faisaient face. Trois petites tables rondes dont le pied était fiché en terre les séparaient. Cette petite assemblée de bancs et de tables était installée sur un tertre auquel on parvenait par trois allées dont deux se terminaient en escalier. L'origine du tertre et du poirier se perdait dans la nuit des courtes mémoires humaines, mais la menuiserie datait de M. Bonvent, père de François et grand menuisier devant l'Eternel. Le tertre était le second chef-d'œuvre de M. Bonvent (le premier était le kiosque que nous aurons peut-être l'occasion de décrire plus loin). Il faut avouer que ce triple ouvrage était fort ingénieux dans sa rusticité et permettait de suivre ou de fuir le soleil selon la saison.

Madeleine était assise sur le banc qui regarde le midi et travaillait à sa broderie.

M. et M^{me} Bonvent traversaient à petits pas le jardin. De temps à autre, ils levaient les yeux vers le tertre et, à mesure qu'ils approchaient, ils ralentissaient leur marche. A un moment, même, ils s'arrêtèrent tout à fait. Madeleine les avait aperçus et leur faisait signe de la main.

— Venez donc ! venez donc ! Il fait si bon ici.

M. et M^{me} Bonvent ne se sentaient plus la force d'affronter leur petite cousine et de la troubler dans sa quiétude. Ils se séparèrent :

— Je prends par la pente, dit M^{me} Bonvent, qui commençait à s'alourdir et redoutait les escaliers.

— Et moi par les genévriers, dit M. Bonvent.

On appelait ainsi une allée bordée de beaux genévriers arrondis qui aboutissait à l'un des escaliers du tertre, mais à l'opposé de l'endroit où

se trouvaient les deux ambassadeurs pusillanimes. Qu'ils dussent finalement joindre Madeleine, ils n'en doutaient pas, mais ce n'était pas bien pressé.

Malgré leurs ruses mutuelles, ils arrivèrent ensemble sur le tertre, ce qui les fit sourire. Le moindre incident leur était une occasion d'oublier leur mission. M^{me} Bonvent s'assit près de Madeleine et regarda sa broderie en hochant la tête de satisfaction :

— Comme tu avances, ma chérie !

M. Bonvent, leur tournant sans façon le dos, considéra longuement son domaine. À droite, le petit bois de noisetiers et le champ de pommes de terre, récemment biné ; plus près, les pommiers en quinconce et la luzerne. À gauche, en friche, cette année, et décoré de ronces, d'herbes folles, de fleurs tardives, un assez vaste espace que dominaient, en conquérants, les silhouettes dégingandées de grands chardons desséchés. M. Bonvent avait la religion des anciennes habitudes campagnardes qui conseillaient de faire reposer les champs tous les trois ou quatre ans, comme de bons serviteurs à qui l'on donne de temps en temps licence de vivre à leur guise. François adorait cette année-là, qui lui permettait, enfant, de faire mille folies — telles que ligne de chemin de fer avec ponts et tunnels, montagnes, lacs avec îles sauvages, rachers, cascades, — et grâce à laquelle, plus tard, l'âge venu et les instincts artistiques, il put peindre des petits coins de nature singuliers, amusants, un peu fous. On ne remarque pas assez combien la nature est spirituelle lorsqu'elle retourne à ses libres origines. Quel parc anglais a jamais valu un petit ravin, un ancien ruisseau mis à sec, une carrière abandonnée ? Avant d'admirer les jardins de l'Olivette, au printemps de l'an passé, François avait aimé le retour à l'état sauvage du champ de sarrasin de son père.

M. Bonvent, en regardant le champ en friche, ne manqua pas de penser à François et de pousser un long soupir ; il s'habitua mal à cette absence, toute glorieuse qu'elle fût.

Mais il n'avait pas fini de contempler son jardin. Il fit quelques pas autour du grand poirier et il se

trouva en face du potager proprement dit, aux petits rectangles réguliers : celui des petits pois, celui des asperges, celui des melons, celui des tomates, celui des laitues, celui des fraisiers, celui des oignons, des navets, celui des haricots, avec leurs modestes ceintures d'oscille, de persil, de fines herbes, d'estragon et de pourpier. Ah ! c'était un bon jardin potager que celui de M. Bonvent, et qui nourrissait la famille de tous les légumes usités et de tous les fruits, car aux quatre coins de chaque rectangle se dressaient des abricotiers, des cerisiers, des pêchers de plein vent, des pruniers et des pommiers à noms de famille ronflants. M. Bonvent sourit à tous ses arbres.

Enfin il jeta un dernier regard de sympathie vers son jardin d'agrément qui avoisinait le pavillon de Madeleine et la cour principale de la maison. Le jardin d'agrément avait fait sa toilette d'hiver. Les rosiers avaient leur capuchon de papier, les gynériums et les yuccas leurs manchons de paille. Ils étaient prêts à braver les gelées et le vent aigre...

M. Bonvent n'avait réellement plus rien à regarder. Il se rapprocha du banc où étaient assises les deux dames. M^{me} Bonvent n'attendait plus que cette présence pour parler, car elle avait courageusement résolu de prendre elle-même la parole :

— Ma chère Madeleine, dit-elle, te voici en âge d'entrer en ménage et c'est dans notre rôle de te conseiller à ce sujet. Nous t'avons élevée de notre mieux. Nous sommes, de notre côté, bien heureux d'avoir pu remplacer tes pauvres parents. Nous t'aimons bien et nous n'avons aucun reproche à t'adresser... Comme le temps passe ! N'est-ce pas hier que mon mari t'a ramenée de Bourgneuf ? Et voici qu'on vient demander ta main.

Madeleine avait posé sa broderie sur la petite table et, les yeux tout à coup mouillés, elle regardait sa tante.

— ... Le jeune homme est fort bien de sa personne, parfaitement élevé. Une jolie position. Et comme c'est un travailleur, une très honorable carrière devant lui.

M. Bonvent, les mains dans le dos, approuvait du menton.

Madeleine avait deviné de qui il était question. Elle avait son nom au bout des lèvres et une réplique toute prête : « Mais, tante, je ne l'aime pas ! » Quand, tout à coup, M. Bonvent s'écria :

— D'ailleurs, le voici !

Gustave Langlois arrivait en effet par une allée du jardin et cherchait des yeux la famille dont il désirait faire partie. M. Bonvent toussa et fit le moulinet avec son chapeau pour attirer l'attention du jeune homme.

Madeleine, d'un mouvement brusque, se souleva pour vérifier si son instinct ne l'avait pas trompée et retomba sur son banc. Elle faillit crier : « Je n'en veux pas ! je n'en veux pas ! Qu'il s'en aille. » Mais tout se brouillait dans sa tête. Elle n'était pas sûre que son devoir ne lui commandât pas de suivre les indications, les conseils de son tuteur et de sa tante. Elle attira à elle sa broderie, se tamponna rapidement les yeux et s'apprêta à recevoir poliment le jeune receveur de l'enregistrement. Une jeune fille ne peut montrer de rancune ni de mauvaise humeur à celui qui vient la demander en mariage.

— Il arrive trop tôt, dit M. Bonvent en allant à la rencontre de Gustave Langlois.

M^{me} Bonvent suivit son mari.

— Bonjour, mon cher ami ; vous ne venez pas chercher une réponse déjà, j'espère. Nous n'avons pas eu le temps de beaucoup réfléchir, et ces choses-là ne se bâclent pas. Aujourd'hui, contentez-vous de causer quelques instants avec Madeleine. Nous vous y autorisons de grand cœur. Allons, bon courage !

Lorsque M. et M^{me} Bonvent se trouvèrent à nouveau seuls, ils s'avouèrent loyalement « qu'étant donné les projets de François, la demande du fils Langlois tombait à merveille et qu'il était souhaitable qu'elle fût acceptée ». Ce serait d'ailleurs, selon l'expression de M. Bonvent, « un mariage de tout repos ».

Gustave Langlois fut un peu décontenancé de la brusque retraite de M. et M^{me} Bonvent. Il n'osa pas remettre son chapeau et fit très vite

le reste du chemin qui le séparait de la jeune fille. Il arriva devant elle un peu essoufflé et salua, fort gauche, en rougissant.

— Asseyez-vous donc, monsieur Langlois, puisque nous avons, m'a-t-on dit, à parler.

Madeleine mettait ainsi le jeune homme à l'aise.

Mais il ne sut pas en profiter.

— Oh ! non, merci, dit-il précipitamment, je puis bien rester debout.

Et, aussitôt, il regretta cette phrase qui ne rimait à rien. Son front se plissa : « Je suis stupide », pensa-t-il, et il chercha un sujet de conversation. Les fils d'or de la broderie attiraient vivement ses regards.

— Comme vous êtes adroite, Mademoiselle ! Quel beau travail ! Pour qui donc faites-vous cette broderie ?

— Pour François, dit Madeleine.

— Comment, pour votre cousin François ? Mais à quel propos ?

— C'est un secret. Vous ne me trahirez pas, au moins ?

Et Madeleine raconta la légende du *Mauvais Pas* et la composition de son cousin qu'elle avait entrepris de draper de cette broderie.

— Ce sera une jolie surprise, et il vous en aura certainement de la reconnaissance, dit à mi-voix le jeune prétendant.

— Vous croyez ? dit Madeleine, et son regard exprima clairement la joie qu'elle aurait de causer du plaisir à son cousin.

Gustave Langlois ne sut pas lire dans ce regard.

— C'est un long travail et qui doit vous paraître bien monotone. Vous devez avoir hâte d'arriver au bout.

— Oh ! non, Monsieur, au contraire. J'espère qu'il me tiendra compagnie tout l'hiver. Grâce à lui, je songe à ma bonne vieille amie Bertrade, dont l'âme est si parfaite et à qui je dois beaucoup de ma petite science. Grâce à lui aussi, un autre absent ne sort pas de ma mémoire : François et moi avons été élevés ensemble et son éloignement est cruel à toute la maison...

Cette fois, le jeune homme a compris. Il écarte les bras. Un petit bruit sec, comme d'une allumette qu'on brise, se fit entendre dans son chapeau. Gustave Langlois frissonna. Il avait oublié, une seconde, son ongle phénomène et il avait failli le briser. Grâce à Dieu, il en était quitte pour la peur. Mais c'était un nouvel avertissement. Pourrait-il jamais être heureux avec une femme à qui il n'oserait pas montrer l'ornement de sa main gauche? D'ailleurs, Madeleine ne pensait qu'à son cousin François. Il n'y avait plus qu'à prendre congé.

Il le fit d'une façon laconique qui n'excluait pas une certaine recherche de politesse spirituelle.

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, de m'être ainsi présenté à vous aussi brusquement. La demande de ma mère a dû vous paraître bien saugrenue. Excusez-la, je vous prie. Excusez-moi.

Et il partit, très vite, sans attendre la réponse de Madeleine.

M^{me} Langlois entra dans une colère bavarde qui émut tout Saint-Chartier.

— Je ne la croyais pas aussi sottre. Je ne regrette pas son audace! Refuser Gustave! Cela prouve qu'elle ne le mérite pas. Mon fils, par bonheur, n'a que l'embarras du choix. Mais, dites-moi, ces Bonvent, quels hypocrites! A les voir, à les entendre, c'était une affaire entendue. Et puis, le soir même, revirement. Mais ils seront punis par où ils ont péché. Le François n'épousera pas son Olivette millionnaire, c'est moi qui vous le dis. Il y a beaucoup d'exagération dans les bruits qu'on fait courir...

Elle ne tarissait pas.

Les Bonvent n'étaient pas aussi violents, on le comprendra sans peine, mais ils furent très contrariés. Ils grondèrent Madeleine.

— Ma petite fille, dit la tante, il faut réfléchir avant de refuser les gens. Les Langlois vont colporter un tas d'histoires sur nous. Une réponse aussi catégorique est toujours mal interprétée. Nous pourrions aussi causer du préjudice à ce jeune homme qui ne méritait pas cet affront. Et

puis, ton tuteur, lui aussi, a droit à quelque ménagement.

— Il ne viendra pas tous les jours des receveurs d'enregistrement te demander en mariage. Tu monteras en graine.

— Tant pis. Je m'y résignerai. Je ne serai pas la première vieille fille.

— Nous ne pourrons pas toujours te garder avec nous, cependant, dit M. Bonvent avec un geste de mauvaise humeur, et il claqua la porte.

Tant il est vrai que les meilleurs peuvent se laisser aller aux plus désobligeants écarts de langage.

Madeleine se fit toute petite, très humble. Elle ne sortait plus de son petit pavillon, sauf les jours où elle savait devoir être utile à sa tante.

Le cousin Parfait lui-même l'abandonnait :

— Je te cède la mère Langlois qui est une vieille vipère, lui avait-il dit, mais tu aurais pu faire quelque chose de son garçon. Les honnêtes gens ne courent plus les rues. Quand il s'en présente un, il ne faut pas le laisser échapper.

Et Madeleine passa de pénibles journées et bien des nuits sans sommeil.

XI

FRANÇOIS INFIDÈLE AUX FÉES

Son premier mois à Paris, François le passa à s'installer et il ne sortit guère de son petit atelier. Il était, à vrai dire, fort ahuri. On ne comprend pas du jour au lendemain la poésie de Paris ; Paris ne se laisse pas pénétrer comme un simple village de France. Paris était un nouveau monde pour le petit peintre rustique, ami des Fées de sa vallée.

Il avait entendu dire qu'il « fallait habiter Montmartre ». Il avait donc loué pour un an, rue Lepic, au cinquième, un petit appartement dont la pièce principale, éclairée par deux fenêtres rapprochées, faisait figure d'atelier et d'où il pouvait apercevoir, de sa table, cinquante-huit cheminées et tuyaux de poêle (il les avait comptés en déjeunant, le second matin). La population d'alentour lui parut revêche et familière.

Son intention étant de vivre avec économie, il ne prit pas de domestique. Il confectionnait lui-même son frugal repas de midi, faisait son lit et brossait ses chaussures. Le soir, il errait de restaurant en restaurant, en quête tantôt d'un milieu pittoresque, tantôt d'une table paisible où l'on pût rêver à son aise.

Il se crut d'abord en voyage et il envoya à ses parents quelques laconiques cartes postales illustrées. Le Sacré-Cœur, le Moulin-Rouge, Paris à vol d'oiseau, la rue Lepic à midi. Il ne trouvait pas matière à une longue lettre parce qu'il était déçu et qu'il ne voulait pas le montrer.

Les visites au musée du Louvre le remontèrent. Les Primitifs l'émurent délicieusement ; Rubens, Vélasquez, Van Dick l'étonnèrent ; Vinci fit battre son cœur avec violence. Le premier jour, il re-

monta chez lui comme un somnambule ; son âme était restée accrochée à un cadre du Salon Carré. Le second jour, il rentra en chantant tout bas. Il ne regardait plus ni les boutiques, ni le ruisseau. Il n'entendait plus glapir les marchands de journaux. Peu lui importait d'être bousculé. Il avait trouvé une compagnie à sa solitude. En souvenir de l'Olivette et aussi pour obéir à ses préférences, récemment découvertes, il passa plusieurs après-midi en compagnie de Poussin. Il contempla, il étudia à loisir *Echo et Narcisse*, les *Bergers d'Arcadie*, le *Déluge*, et surtout le *Diogène jetant son écuelle* dont le paysage est si vivant dans son splendide arrangement.

« La nature et l'idéal ! Tout est là. Suivre l'une en cherchant l'autre. Voilà la bonne voie où me pousse mon instinct, où sauront me maintenir mon raisonnement, la sagesse et mon cher maître Philibert Olivier. »

François oubliait M^{lle} Fabienne.

Dès son arrivée à Paris, en novembre, elle mit le holà dans l'atelier de son jeune ami et protégé ! Enchaîné par ses projets, M. Olivier n'osa pas élever la voix et défendre François : il se fit spectateur. Qui des deux aurait le dernier mot, du jeune peintre faible et hardi, ou de la jeune fille audacieuse et fine ? Au fond de lui, le bon philosophe paria pour Fabienne, avec cette circonstance atténuante que Fabienne confesserait d'elle-même, auparavant, son erreur.

En attendant, Fabienne tint un jour ce langage à François :

— Ecoutez-moi : Je veux bien être votre amie et devenir, un beau matin, quelque chose de plus, mais il faut me comprendre et tâcher de vous diriger dans le sens que je vais vous dire. D'abord, notez bien ceci : les Fées, gnomes, géants et autres princes charmants ont fait leur temps. Finie, la crinoline ! Les légendes sont des choses ridicules, surannées, et bonnes à porter au décrochez-moi-ça. Les littérateurs sont enfin parvenus à regarder autour d'eux ; les peintres font de même depuis quelques années. Si vous voulez arriver à quelque chose, il faut être naturaliste...

François faisait une drôle de moue.

— Oh ! pas de grimaces, je vous en prie. Il y va de votre avenir. Vous avez l'âge où l'on peint sérieusement. A votre place, je ne montrerais pas mes élucubrations enfantines. Les dramaturges ont tous fait, en rhétorique, un *Vercingétorix* en cinq actes et en vers, mais ils ne songent pas à le faire jouer, ni même à le faire lire. Au premier cheveu blanc, les uns le brûlent. D'autres le gardent pour amuser leurs petits-enfants et leur apprendre à n'en pas faire autant. Votre *Mauvais Pas*, c'est *Vercingétorix*. Je vous en tire ! Sachez-m'en gré.

François regardait s'animer Fabienne. Elle était ravissante ainsi et, lui, à demi convaincu.

— Voici votre programme pour demain matin et les jours suivants : la rue de Paris, les chanteurs ambulants, l'entrée du métro, la sortie d'un théâtre à minuit sur le boulevard, la terrasse d'un café, un accident, un banc aux Tuileries, et trois midinettes déjeunant. Essayez et vous m'en direz des nouvelles... Il faut peindre la vie, la vie de son temps. Qui peut-il intéresser, votre seigneur Bertrand de Saint-Luc en Touraine ? Ni les critiques, ni le public, ni les amateurs. Or, c'est pour eux que vous devez produire...

François n'avait même pas le temps de trouver une réplique honorable. Un rideau se déchirait avec fracas devant lui ; une nouvelle œuvre apparaissait à ses yeux. Il hochait la tête, conquis par la science de son guide au pays nouveau qu'il allait découvrir et révéler au monde. Car, certainement, tout cela était neuf : M^{lle} Fabienne avait inventé la peinture réaliste et il allait, lui, dès demain, la mettre en pratique.

M. Olivier se taisait et son silence prêtait main-forte à l'éloquence de la jeune arriviste en délire, nouvelle Pythie !

François noua les galons de ses cartons qu'il enferma dans une armoire et il partit à la recherche des sujets nouveaux que devait désormais traiter la peinture digne de ce nom.

Il n'atteignit pas du premier coup la perfection requise. Son esquisse de l'escalier qui monte à l'église du Sacré-Cœur manquait de simplicité. Ses mendiants du premier palier, cette procession ininterrompue de pèlerins et de curieux, ces jambes

tendues, ces dos qui peinent, cette couleur sale du premier plan étaient des plus consciencieux. Mais où allaient donc ces degrés qui montaient en se rétrécissant jusqu'à paraître une échelle pour gagner le ciel ? C'était pure imagination, partant blâmable. François dut barbouiller la partie incriminée. Il n'était pas tout à fait guéri de ses pauvres habitudes d'idéalisation.

Le second tableau vint plus discrètement. C'était, sous la pluie, un grouillement de voyageurs sous leurs parapluies ruisselants et brandissant des numéros derrière un autobus trépidant.

Puis ce fut un intérieur de café — quelque souvenir personnel, sans doute — où l'on voyait un garçon de haute taille offrir avec insolence un journal et « de quoi écrire » à un passant de corpulence au-dessous de la moyenne et déjà tapi derrière la toile cirée noire d'un journal illustré...

Des jours passèrent ainsi. François oubliait le Louvre, le *Mauvais Pas*, Saint-Chartier et ne prenait plus conseil de M. Olivier. Il appartenait tout entier à M^{lle} Fabienne, comme la chiourme au fouet du bague. Mais il y a des prisonniers qui adorent le régime de leur cachot. François ne sentait pas les morsures de l'autorité. Entendait-il même les exhortations et les promesses de la farouche gardienne de son avenir :

— Continuez ! continuez ! le triomphe approche. Encore un effort et c'est la gloire, et c'est la fortune.

François ne sentait qu'une chose : c'est qu'il était le féal serviteur des caprices de Fabienne. Il lui obéissait en tout, aveuglément. Il réforma son vêtement et le régime de sa maison. Il prit ses trois repas dehors et sa concierge fit son ménage. Il se sentit immédiatement beaucoup plus considéré. Mais les écus du papa Bonvent filaient rapidement. Il n'écrivait plus en Berry que pour demander des subsides.

C'est à cette époque que le jeune peintre commença de mentir dans ses lettres. Il grossit d'abord quelques faits, il inventa de petits détails sans importance. Puis il mentit effrontément, perpétuelle-

ment. Il prenait, disait-il, des leçons chez un peintre célèbre, à l'instigation de M. Olivier. Il était forcé d'aller quelques jours à la campagne, etc. Et la question d'argent arrivait en refrain, mal déguisée.

M^{me} Bonvent soupirait, M. Bonvent fronçait les sourcils. Puis ils souriaient, confiants dans l'avenir, et les billets bleus partaient à la queue leu leu. Le père et la mère étaient à cent lieues de songer à quelque fourberie.

Madeleine était plus clairvoyante. Elle lisait entre les lignes, remarquait les contradictions, dévoilait les exagérations. Elle n'était dupe d'aucune invention et devinait l'origine de toutes ces petites impostures. Mais elle n'avait garde de faire montre de sa science : elle préférait conserver pour elle seule le triste privilège d'en être torturée.

Par contre, la docilité de François amusait follement Fabienne.

Ce qu'il peignait sous ses ordres ne lui paraissait pas bien transcendant. Elle négligea peu à peu de s'y intéresser. Elle se contentait, pour la forme, de lui répéter :

— Continuez ! Continuez !

Comme il était assez joli garçon et que le tailleur indiqué par elle l'avait transformé en un gentleman parfait, elle le fit inviter chez tous les amis de son père, elle le fit fréquenter les matinées dansantes, les dîners, le théâtre. Elle s'ingéniait à le mêler à la petite cour qu'elle s'était formée peu à peu, composée d'épouseurs en expectative, jeunes gens de toutes sortes, avocats imberbes, attachés de demain, apprentis financiers, simples fils de famille. Lyorric Hass faisait bande à part. Fabienne ne le perdait pas de vue, mais elle ne le « menait » pas aussi facilement, ce qui du reste piquait son amour-propre.

François représentait le clan des artistes ; il le représentait avec modestie, avec une résignation souriante.

M. Olivier ne voyait pas sans dépit la marche des choses. Ses deux tendres sentiments : celui qu'il devait à sa belle-fille, celui qu'il avait spontanément voué à François, entraient en lutte. Il résolut d'ouvrir les yeux de son petit ami, au

risque de déplaire à Fabienne. Sa situation devenait par trop équivoque.

Il alla donc un matin rue Lepic. Le jeune artiste était sorti ; mais, en prévision d'une visite de M. Olivier, il avait recommandé à sa concierge et camériste de dire qu'il était pour toute la journée au Bois de Boulogne, en face du petit détroit qui sépare les deux îles du Lac Inférieur, pour une étude.

M. Olivier s'y fit conduire. Une agréable surprise l'y attendait. Il avait fait arrêter sa voiture assez loin de François et il arriva derrière lui, en promeneur, de façon à ne pas attirer son attention.

Il se remémorait sa première entrevue avec le petit Bonvent, à la grille de l'Olivette — il allait bientôt y avoir une année, — et le petit choc qu'il en avait reçu :

— Savez-vous bien, mon petit ami, que vous avez beaucoup de talent !

M. Olivier approchait à petits pas. Arrivé exactement derrière François, il s'arrêta, prêt à critiquer la brutalité certaine du croquis, selon la nouvelle esthétique adoptée. Il se pencha et, aussitôt, cligna des yeux. Sans doute, il rêvait. Mais non, son taxi était bien là-haut, dans la grande allée, une nurse poussait bien une petite voiture dont les roues étaient peintes en gris souris, un grand cygne blanc s'avancait bien au-devant de lui, les ailes raidées comme une coquille entr'ouverte, le cou droit, les yeux et le bec impérieux. Il ne rêvait pas.

En face de François, il y avait, sous le ciel très clair, une grande nappe d'eau veloutée où évoluaient des canards, deux grands cygnes blancs et deux fins cygnes noirs au bec rouge. Au fond, les deux îles et le pont qui les unit. On était en février : il n'y avait pas une feuille aux arbres et le gazon n'avait pas reçu sa première couche de vert tendre.

Sur la toile de François, il y avait bien les deux petites îles, le petit pont, le gazon usé et les arbres sans feuilles. Les quatre cygnes s'avançaient bien vers lui le col raidi, mais, entre eux, une cinquième proue fendait les eaux calmes du lac, une proue en col de cygne également, mais une

proue qui faisait corps avec une barque drapée de riches tapis, surmontée d'un dais étincelant au soleil et abritant une merveilleuse jeune femme, alanguie sur des coussins dorés et que deux petits négrillons éventaient avec de grands éventails de plumes de paon.

« Je suis le Renouveau, semblait dire la petite princesse. Patientez. J'arrive. Me voici. »

Et l'on eût dit vraiment qu'elle poussait devant elle un air déjà tiède et le parfum des fleurs nouvelles.

M. Olivier souriait, et sa main, tendue, tremblait. Il ne trouvait rien à dire. Alors, sans qu'il le voulût, il répéta la petite phrase qui lui était revenue un instant auparavant :

— Savez-vous bien, mon petit ami, que vous avez beaucoup de talent !

Et cela voulait dire : « Je vous avais perdu. Je vous retrouve et j'en ai un plaisir immense. »

François eut un frisson : qui le tirait ainsi de son extase ? Il se retourna :

— Oh ! mon cher maître ! Que je suis heureux de vous voir ! Vous êtes seul ? Ah ! tant mieux !

— Ah ! je vous y prends, mon gaillard ! dit M. Olivier. Il paraît que le réalisme ne vous suffit pas ?

— Oh ! je vous en prie, n'en dites rien à M^{lle} Fabienne. J'avais besoin de peindre un jour pour moi tout seul...

— Comme je vous comprends !...

Ils rentrèrent ensemble dans Paris. M. Olivier téléphona chez lui qu'il déjeunait dehors et il garda François prisonnier. « Les Fées sont revenues : il est sauvé », se dit le bon philosophe, et il oublia les réprimandes préparées. Le repas fut très gai, et M. Olivier but « au *Mauvais Pas* ! » Ce fut la seule allusion qu'il voulut faire à ses préoccupations. Mais François devina tout.

« J'ai failli m'égarer, s'avoua-t-il enfin, je ressassais le fil d'or. Je ne le lâcherai plus. »

Il avait reçu le matin même une lettre de sa cousine qui lui donnait des nouvelles du pays et de ses parents et se terminait par ce post-scriptum :

Il faut que je te dise que je suis sur le point d'ache-

ver, pour toi, ou plutôt pour ton exposition, une longue broderie que grand'mère Bertrade m'a apprise avant de partir, l'automne dernier. Un fil d'or, un unique fil d'or court le long du dessin, dessinant lui-même une arabesque indéfinie qui semble, selon l'expression de ma vieille amie, relier le ciel à la terre. C'est le fil d'Ariane des bons chrétiens. Si tu veux, nous mettrons cette broderie autour du *Mauvais Pas*, ton chef-d'œuvre. Car je ne crois pas que tu aies fait mieux depuis que tu nous as quittés. Rappelle-toi les paroles de M. Olivier.

Ç'avait été l'index sur le front qui vous éveille à la réalité. François avait d'abord haussé les épaules, puis il avait pris son chevalet de campagne et il était parti pour le Bois de Boulogne. Il avait eu tout à coup une fringale de paysage dépourvu de la prose que lui inflige la présence des hommes. En février, il n'y a pas foule au Bois. Il ne trouva sur le lac que quatre cygnes, deux blancs, deux noirs : c'était assez pour François. Il avait besoin du printemps, de la beauté, d'un espoir tout neuf ; ils se dessinèrent d'eux-mêmes sous son pinceau.

Il rentra seul chez lui et fit ce raisonnement : « M^{lle} Fabienne désire que je peigne, d'après nature, les êtres et les choses qui nous entourent, mais elle veut surtout que mon exposition ait beaucoup de succès. Or, elle ne peut en avoir que si, au contraire, je peins ce que je vois, non autour de moi, mais en moi. J'abandonne Paris. Je retourne à mes Fées. M^{lle} Fabienne ne l'apprendra que le jour de mon petit vernissage. Je saurai bien me faire pardonner. »

Et, en effet, dès cette heure, il renonça aux bureaux de tramways, aux chanteurs ambulants, aux accidents ; il refusa les invitations à dîner, il fit dire qu'il donnait le coup de ciseau final, qu'il s'enfermait, qu'on ne le verrait plus qu'au mois d'avril, à l'inauguration de son Exposition.

Il se tint parole et fit de bonne besogne.

XII

TOUJOURS LE CAPITOLE ET SA VOISINE

A Saint-Chartier, le temps avait fait son œuvre. Il n'a pas son pareil pour aplanir les difficultés et pour remettre les choses et les gens à leur place.

D'abord, M^{me} Langlois avait quitté le pays. Son fils ayant été nommé receveur dans l'Allier, il fut décidé qu'elle le suivrait. Elle ne fit pas de visite d'adieu aux Bonvent, mais Gustave Langlois fut plus poli. Il vint saluer M. et M^{me} Bonvent. Il leur parut fort mélancolique et les pauvres gens eurent pitié de lui. Sans doute, il s'éloignait à regret de cette maison où il avait connu Madeleine. Comme M. Bonvent faisait allusion à cette tristesse manifeste, le soir, à l'heure du bésigue, le cousin Parfait dressa le nez qu'il avait pointu, ses yeux perçants brillèrent davantage :

— Alors, vous ne savez rien? Mais l'événement date d'avant-hier. Je ne vous ai rien dit parce que je vous croyais renseignés par la voix publique.

— Qu'est-ce qui lui est encore arrivé, à ce pauvre garçon? demanda, anxieuse, M^{me} Bonvent.

Madeleine baissait la tête. Elle n'aimait pas ces allusions à son refus de novembre.

— Quelque chose de pire qu'un mariage manqué, qu'une carrière brisée, qu'un deuil de famille. Ah! ah! ah! Plaignons-le... Il a cassé son ongle!...

— Il a cassé son ongle?

La consternation se changea vite en rires joyeux.

— Mais comment cela est-il arrivé?

— Vous savez comme moi qu'on se casse d'ordinaire les dents en mangeant de la mie. Eh bien!

ce fut la même chose pour lui. En déchirant un peu brusquement la bande du *Journal Officiel*, l'ongle se prit dans le pli du journal lui-même et se cassa à la hauteur du doigt.

— Oh ! ce pauvre Gustave !

— C'était le numéro qui contenait sa nomination ?

— Oui !... Toujours l'histoire du Capitole et de sa voisine la Roche Tarpéienne !

Ce départ éteignit comme par enchantement tous les méchants bruits qui avaient couru sur Madeleine, la « fière Madeleine ».

— Ah ! Mademoiselle, disait la couturière qui essayait à la jeune fille le petit costume tailleur qui devait aller bientôt à Paris, ah ! Mademoiselle ! les oreilles doivent vous sonner souvent, si elles sonnent comme elles le doivent toutes les fois que l'on dit du bien de vous... Les Bezu ont bavardé... et puis la Claire...

Les Bezu et la Claire étaient des pauvres gens que Madeleine avait fait vivre tout l'hiver.

Saint-Chartier n'était pas seul à regarder d'un bon œil la jeune fille. M. Bonvent avait reconnu ses torts et s'ingéniait à trouver, pour sa pupille, un phénix. M^{me} Bonvent n'avait pas eu besoin de longs efforts pour redevenir une tante idéale. Le cousin Parfait lui-même avait fait amende honorable et cessé de taquiner Madeleine.

On ne parlait plus du mariage de François.

Et tout était pour le mieux dans la meilleure des maisons de ce bon petit coin du Berry. *Patte* avait mis au monde deux chats, un blanc et un gris, qui couraient comme des rats entre les jambes des joueurs. Les deux bons chiens continuaient de se rôtir tour à tour les pattes et l'échine. M. Bonvent lisait son journal à l'envers. M^{me} Bonvent perdait régulièrement trois parties sur quatre. Madeleine achevait sa broderie.

Il ne manquait que François.

— Allons, mes enfants, partez vite, disait le cousin Parfait à M. Bonvent et à Madeleine, et ramenez-nous ce bouzillon de François, peintre de malheur, qui ne m'a seulement pas envoyé un bout de lettre depuis cinq mois qu'il est parti !

— Six, mon cousin.

— Six ! ma petite ; ah ! tu sais compter, toi.

M. Bonvent avait ouvert un large crédit. François put louer, pour quinze jours, une petite salle réputée, la galerie Hamel, à deux pas des grands boulevards. Les critiques n'aiment pas à se déranger de leurs habitudes. Le choix d'une salle est une habileté ou une maladresse capitale.

C'était trois jours avant l'ouverture. François, le veston quitté, à genoux par terre, aidait ses ouvriers à enfoncer des vis dans le dos de ses cadres, dont la plupart arrivaient de l'atelier de M. Bonvent. Il y avait 125 numéros qui s'étaient présentement sur le tapis grenat dans l'ordre qu'ils allaient occuper sur les murs. M. Olivier venait d'arriver et donnait des conseils, d'une voix claire, le visage épanoui. De temps à autre, il allait jusqu'à la porte d'entrée et regardait le fond du couloir.

— Vous n'attendez pas ces dames, j'espère ? lui demanda le jeune homme tout à coup effrayé.

— Non.

François n'était pas très fier. C'est à peine s'il avait daigné apporter trois ou quatre études de sa période réaliste, « pour exciter la curiosité et pour faire contraste ». Le reste gisait abandonné, le nez au mur, piteusement, rue Lepic.

Peut-être la jeune fille s'était-elle doutée de quelque chose, car François n'entendait plus parler d'elle. Elle n'accompagnait plus jamais M. Olivier. Elle s'était, depuis quelque temps, fêlée de musique et traînait sa mère à tous les concerts imaginables.

« Elle me boude ! Tant mieux. La surprise sera plus éclatante ! »

Mais, avant de surprendre les autres, François devait avoir son propre étonnement.

M. Olivier aperçut sans doute, dans le couloir, ce qu'il attendait, car il leva les bras et cria :

— Par ici !

Et François vit entrer une énorme caisse. Il se releva :

— Mais ce n'est pas pour moi, on se trompe !

— Pardon, pardon. Déballons d'abord. Nous verrons ensuite s'il y a erreur.

M. Olivier et son ami dévissèrent eux-mêmes le couvercle de la caisse, dont l'intérieur était capitonné, et François poussa un cri :

— Votre Poussin !

— Oui, mon petit François, mon Poussin qui vient vous donner un coup d'épaule. On va l'installer sur un chevalet. Il fera pendant au *Mauvais Pas*.

— Je vais être écrasé. Mais je suis bien content.

— Mais non, vous ne serez pas écrasé, dit M. Hamel, le propriétaire de la galerie, attiré par le bruit, et, avec cet atout dans votre jeu, vous êtes sûr du succès.

— Ah ! mon cher maître, ajouta le marchand de tableaux, en se tournant vers le vieux mécène, vous faites beaucoup d'honneur à ma modeste salle ; tout Paris va s'y presser. Il faudra établir un service d'ordre. Sans compter qu'il va falloir assurer ce cadre...

François était tombé en arrêt devant le paysage du Poussin et en oubliait sa propre peinture. Il fallut le rappeler à la réalité.

Enfin, la grande journée arriva.

On va ouvrir les portes. François marche fiévreusement autour de la salle. On a placé de loin en loin des pots d'hortensias bleus et de chrysanthèmes. L'effet est charmant. Tout le long de la cimaise, c'est une assemblée émouvante d'êtres chimériques dans des paysages de rêve. Le catalogue présente deux grandes sections : *Visions de Paradis*, *Visions d'enfer*, et il y a un crescendo de l'horreur vers la perfection qui est du plus curieux effet. Toute la légende se trouve réunie là et, au milieu de la salle, le *Mauvais Pas* résume l'art entier du jeune peintre. C'est comme la fleur de son inspiration, l'azur et le sang s'y trouvant mêlés à dose égale.

Madeleine et son oncle ne devaient arriver que le soir vers quatre heures. Comme François s'y attendait, c'est M. Olivier qui se présenta le pre-

mier. Il tenait à présider au succès de son ami. Sa venue réconforta un peu le jeune héros, qui eut la force de demander timidement :

— Et ces dames?

M. Olivier parut ne pas entendre. Puis, très vite, il répondit :

— Elles viendront. Elles viendront certainement. Mais cela n'a pas d'importance, croyez-moi.

Les yeux de François clignotèrent.

Par bonheur, il arrivait des visiteuses et les deux hommes durent s'écarter l'un de l'autre. Les trois coups étaient frappés. La comédie mondaine allait commencer. François n'avait plus le temps de s'informer. Il avait un rôle à jouer, pas le plus aisé, ni le plus agréable : celui d'un homme qu'on loue et qu'on bafoue, qui se voit tour à tour grotesque, vulgaire, chassé de son propre domaine et, sans transition, opulent, choyé, envié par les meilleurs.

Les premiers groupes s'arrêtèrent sur le seuil, cherchant à s'orienter, puis, apercevant le grand chevet de gauche, se précipitèrent en gloussant de plaisir.

— Le voilà ! le voilà !...

— Ah ! ce Poussin, quel génie !

— Moi, j'en raffole.

— Il n'y a que les Italiens.

— Comme c'est juste, ce que vous dites là !

Éssouffées par un tel effort d'imagination, après quelques gestes vagues vers les autres peintures, les belles visiteuses allèrent se jeter sur le canapé qui se trouvait dans le prolongement du *Mauvais Pas*.

— Cela n'a pas d'importance, dit M. Olivier à François. Elles sont ici, c'est le principal. Ce sont d'autres hortensias qui ne vous coûtent rien, d'autres chrysanthèmes.

Le manège se répéta maintes fois.

— Cela n'a pas d'importance, songeait François, répétant le mot favori du philosophe.

Mais, lui, n'avait pas l'habitude et il trouvait qu'il y avait abus. « Trop d'hortensias ! trop de chrysanthèmes ! » était-il tenté de crier.

De temps à autre, un tout petit jeune homme,

muni d'un carnet et d'un crayon, courait le long des cadres, le nez sur son papier, regardant, tous les deux ou trois mètres, la cimaise, comme un pianiste qui joue de mémoire. Un critique, sans doute. Il souriait de pitié devant le Poussin, puis sortait une épaule plus haute que l'autre, comme figée dans un haussement définitif.

— Bonne affaire, cher ami, c'est un éreintement qui passe. Il suffit de deux ou trois éreintements pour lancer un homme, pour consacrer une réputation...

Quelques hommes connus arrivèrent enfin, quelques critiques importants. Ils allaient d'abord à M. Olivier, puis au Poussin, mais, leur politesse assouvie, M. Olivier les conduisait doucement vers le *Mauvais Pas*. Quel merveilleux cicérone avait François !

Bientôt, ce fut un bruissement continu, un papillonnement général. Presque tout le monde tournait le dos aux cadres. On regardait les toilettes. Les noms des gens connus couraient sur les lèvres. Les uns saluaient, les autres souriaient. Quelques jeunes hommes pontifiaient, suffisants et gonflés :

— De quel siècle, ce Bonvent ?

Puis ils parlaient de leurs petites affaires.

François sentait l'énervement le gagner, le dominer. Son père n'arrivait pas. Fabienne se faisait bien attendre. M. Olivier était accaparé par les collègues. Un reporter était accroché au bouton de sa jaquette et voulait à toute force lui arracher une généalogie des Bonvent.

Enfin, le jeune peintre aperçut M^{me} et M^{lle} Olivier. Il courut à leur rencontre. Qu'il eut de dépit en apercevant entre elles le romancier Lyorric Hass qui lui tendit une main d'étoupe !

« Pourquoi cette arrivée de compagnie ? »

François en eut vite l'explication :

— Il y a un siècle qu'on ne vous a vu, mon cher monsieur Bonvent, dit M^{me} Olivier. Si bien que nous n'avons pu encore vous annoncer la nouvelle officielle, qui ne date à vrai dire que d'hier soir, des fiançailles de Fabienne avec M. Lyorric Hass, ici présent.

François rougit, sourit, ses lèvres tremblèrent rapidement, mais aucun mot ne put sortir. Alors il hocha la tête et serra à nouveau la main que lui tendait son heureux rival.

— Que je vous présente à la princesse Daviniglio.

C'était le bon philosophe qui avait, de loin, assisté à la pénible scène et qui venait au secours de son pauvre protégé. Il l'emmena et, dans la foule, malgré les yeux indiscrets et les oreilles malveillantes :

— Nous sommes battus. Allons, allons, nous n'en mourrons ni l'un ni l'autre. Ça n'a aucune espèce d'importance...

Alors François comprit les premières réticences de M. Olivier. Mais l'émotion avait été trop forte pour s'atténuer immédiatement.

La princesse Daviniglio voulait acheter le *Mauvais Pas*. Le jeune peintre fut longtemps avant de comprendre. Lorsqu'il y parvint, une larme noya soudain ses yeux. Était-ce la joie ? Était-ce simplement le choc de deux événements contradictoires et trop rapprochés l'un de l'autre ?

Quand il se pencha, un moment après, pour embrasser son père, puis Madeleine, il était encore sous l'influence de ses nerfs surmenés. Il ne fut guère affectueux et ne songea même pas à présenter l'un à l'autre son père et M. Olivier. M. Hamel le tirait par la manche : il avait à transmettre l'offre importante d'un client.

Madeleine était vêtue avec beaucoup de goût et de simplicité. Son joli visage un peu allongé, encadré de légers bandeaux qui cachaient la tempe, mais laissaient l'oreille dégagée, montrait un étonnement ingénu de se trouver dans une aussi brillante assemblée. Sur le petit costume trotteur confectionné sous sa direction, elle portait un renard blanc et un petit bonnet de fourrure blanche. Et c'était comme un gracieux rappel de l'apparition de la Fée du *Mauvais Pas* sous la neige, une Fée qui n'avait rien de suspect.

Quelqu'un, cependant, ne l'avait point aperçue sans dépit. C'était Fabienne, dont l'élégant cos-

tume faisait sensation avant l'arrivée de Madeleine, mais qui avait vu tout à coup les regards se détacher d'elle et du romancier populaire, pour se porter vers cette jeune inconnue que le peintre venait d'embrasser avec tant de familiarité. Fabienne se sentit noyée dans cette foule oublieuse et qu'elle jugea hostile. Elle eut un geste brusque de colère qui n'échappa point à sa mère ni à son compagnon.

— Une petite provinciale ! fit l'un dédaigneusement.

— Pas jolie, affirma M^{me} Olivier.

Fabienne ne dit rien que ce mot :

— Partons.

Mais le ton était éloquent. Il résumait toute une suite de pensées contradictoires : audace de François d'étaler ainsi et d'embrasser publiquement cette jeune fille, inexplicable conduite de M. Olivier délaissant sa fille pour vanter un passant, sottise de cette foule se ruant devant les toiles d'un inconnu et qui cessait tout à coup de la choyer et de la complimenter, elle et son fiancé très parisien, pour regarder et, à peu de chose près, pour applaudir cette petite mijaurée tombée on ne savait d'où, et ces tableaux si uniformément rétrogrades.

Car, on n'en pouvait douter, l'exposition François Bonvent était un gros succès et Fabienne était révoltée de ne l'avoir pas prévu.

Ne pouvant toutefois se dispenser d'aller saluer le jeune héros, elle poussa devant elle sa mère docile, qui s'acquitta le mieux du monde de la corvée.

— Vous partez déjà ? dit le pauvre François, désespéré.

— Nous avons rendez-vous aux Indépendants, dit Lyorric Hass avec un regard circulaire aux tableaux et un dédain qui n'était pas joué.

— Oui, ajouta perfidement Fabienne, on dit que c'est plein de choses neuves, audacieuses. J'aimerais l'art qui va de l'avant.

— Chacun fait ce qu'il peut, conclut M^{me} Olivier, reflet permanent des inconstances de sa fille.

Et le groupe ondula vèrs la sortie.

— Comme on est méchant à Paris ! murmura Madeleine à l'oreille de son oncle.

— Il est à gifler, le monsieur au monocle ! répliqua tout haut M. Bonvent.

François n'entendait rien, ne voyait rien. Il souriait machinalement. Et Madeleine ressentait une grande pitié pour son cousin, pour son ami dont elle devinait le désarroi. Elle connaissait par cœur les dessins de François, elle n'avait donc pas eu de peine, grâce à « la demoiselle au grand chapeau » dont s'était moqué le cousin Parfait, à reconnaître M^{lle} Fabienne.

« Ainsi, c'est là M^{lle} Fabienne. Quel visage blême sous la poudre ! Quels gestes encombrants ! Quelles façons désobligeantes ! Ce jeune homme impertinent qui l'accompagne est sans doute un rival heureux de François. Ils seront bien associés ; mais cette préférence ne plaide guère en faveur de M^{lle} Olivier, qui pouvait choisir François, « notre François », si doux, si sensible et en pleine possession de son talent. »

— Comme c'est bien, tout ce que j'aperçois ici, dit Madeleine d'une voix ferme ; comme tu as fait des progrès ces derniers mois. Oncle, oncle, regarde ce géant enjambant la Loire. Oh ! tu vois, tu vois, voici l'IGNERAYE et le moulin de Bertrade au clair de lune ; j'aperçois *Madelette* dans le chemin. On entend bruire les peupliers et mugir doucement la petite chute d'eau. Oh ! que c'est bien ! Et comme Bertrade, ma vieille amie Bertrade, se dresse humble et imposante dans cette nuit claire. Tu l'as donc vue le soir ? Oh ! le cahottier.

Et Madeleine, de force, entraînait son cousin le long des murs de la salle. Il lui était bien égal qu'on la regardât. Elle était heureuse de retrouver son ami d'enfance et de voir ses nouvelles œuvres, voilà tout. Le reste n'existait plus. Elle disait tout haut son opinion et ne ménageait ni les éloges, ni les blâmes.

Devant les chanteurs de carrefour, avec l'inévitable petit pâtissier narquois et le militaire aux pieds lourds, elle n'hésita pas :

— Oh ! cela n'est pas bon.

— N'est-ce pas ? avoua le jeune homme.

Et M. Olivier, qui s'était mêlé au petit groupe, hochait la tête à chaque trait malicieux.

M. Bonvent ne disait pas grand'chose. Il rongea sa moustache, cachant au fond de lui l'orgueil de se sentir le père du peintre que Paris fêtait.

Peu à peu, le public s'éclaircit. L'heure de la fermeture approchait.

— Est-ce que nous pourrons rester un moment quand tout le monde sera parti ? demanda Madeleine.

— Il fera nuit, observa François.

— Mais non, mais non. Je tiens à revoir, toute seule, de tout près, le *Mauvais Pas*.

M. Hamel ferma lui-même les portes derrière le dernier visiteur et vint féliciter chaleureusement son jeune client :

— J'ai rarement vu un succès aussi nettement affirmé. Je vous promets une belle vente. Nous avons déjà trois mille quatre. Deux amis à moi reviendront demain. Et puis il y a les amateurs qui ne veulent pas assister au vernissage mondain. Je compte sur une recette dépassant dix mille. C'est un joli début. Vous allez être à la mode.

— Ce qui est à la mode ne dure qu'une saison. Bonvent vaut mieux que cela, affirma M. Olivier.

— Certainement, maître, certainement, approuva le marchand de tableaux, et ceux qui achèteront de ces tableaux-ci feront une bonne affaire. Tenez, j'en achète deux. Je vais les choisir.

Madeleine, durant ce colloque, s'était éloignée de François ; elle avait sorti de son manchon un petit paquet qu'elle déroulait sur le canapé près des chevalets.

M. Olivier l'avait suivie.

— Monsieur Olivier, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Oui, Mademoiselle.

— François est tellement énervé qu'il n'a pas songé à vous présenter son père et sa petite cousine...

M. Olivier et Madeleine sourirent.

— C'est à vous, Monsieur, ce magnifique tableau « honneur de ce logis » ?

— Oui, Mademoiselle, et je vois que notre ami François a été bavard. Je ne lui en veux pas. On ne dira jamais trop de bien de Poussin. Il faut faire aimer les belles choses. Ne s'entretenir que d'elles ! Enterrer les autres dans le silence !

Madeleine approuvait, heureuse ; elle s'enhardit :

— Permettez-moi, Monsieur, de vous remercier au nom de mon oncle et de François aussi, qui ne l'a peut-être pas fait assez bien. Il vous doit tout son succès d'aujourd'hui.

— Il m'en doit un tout petit morceau. Mais je vous assure que je n'aurais pas dérangé Poussin pour un peintre quelconque. Votre cousin a une nature délicieuse et merveilleusement originale. C'est un classique émancipé. Il sait son dessin et sa couleur. Il est une jolie exception dans le temps présent où ceux qui savent dessiner peignent tout de travers et ceux qui savent peindre dessinent en dépit du bon sens.

— Il adore son art et n'est jamais content de ce qu'il produit. Il travaille sans cesse.

— Tout est là. L'avenir est à ceux qui travaillent sans cesse.

Madeleine avait défait son petit paquet.

— Voyez-vous, Monsieur, je considère le *Mauvais Pas* comme le chef-d'œuvre de François et je voudrais qu'il fût très remarqué. J'ai songé à composer cette broderie et à la draper de façon à en faire une sorte de cadre à la suite des compositions.

Elle déroulait la broderie aux fils d'or en songeant à celle qui lui avait appris à la composer.

M. Olivier se pencha, prit entre ses doigts le fin travail et devint tout blanc. Sa main trembla.

— De qui donc, Mademoiselle, tenez-vous le secret de cette broderie ?

— De Bertrade, la dernière Fée du Berry.

— Votre cousin m'en a déjà parlé. Une Fée, en effet, pour avoir ainsi deviné un secret de famille.

Je connais bien cette broderie... Quand j'étais tout enfant, ma mère, qui nous a quittés de bonne heure, me montrait une broderie toute semblable qui datait de plusieurs siècles. Ma sœur, qui était mon aînée, apprit le secret. Mais elle n'est plus et je croyais le secret perdu.

— Bertrade est une Fée, et les Fées sont les bonnes gardiennes du passé. Elles recueillent les légendes, les mystères et les transmettent pieusement à ceux qui doivent leur survivre. Bertrade m'a souvent répété que le mystère est un des grands soutiens de la vie. « Du jour où l'on aura fait table rase des énigmes et du mystérieux, il faudra tirer le rideau ; l'homme sera devenu le dernier des animaux. »

— Le fil sera rompu, dit à mi-voix M. Olivier, et il continuait de garder dans sa main le curieux travail de Madeleine. C'est un être bien étrange que cette Bertrade.

— Non, Monsieur. C'est tout simplement une femme qui a beaucoup souffert, jadis, et qui, maintenant, est résignée, ayant fait son devoir.

M. Olivier eut un de ces courts instants d'hallucination que François avait signalés à ses parents. Madeleine fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Mais le vieillard, s'étant ressaisi, dit :

— Je voudrais bien connaître cette Bertrade.

Puis :

— Mais il s'agit d'arranger la broderie. Je vais vous aider.

M. Bonvent et François, à leur sortie du cabinet de M. Hamel où celui-ci les avait entraînés pour mettre les comptes en ordre, ne furent pas peu surpris en apercevant M. Olivier et Madeleine occupés à encadrer le *Mauvais Pas* de la broderie aux fils d'or.

Tous les grands journaux, le lendemain matin, parlèrent de l'exposition de François Bonvent. Il y eut de brefs éreintements. Il y eut des articles dédaigneux. Poussin lui-même ne recueillit pas tous les suffrages. Une petite feuille vivant de scandales intitula son étude : *Un faux Poussin et un fantastique non moins truqué*.

Le jeune peintre apprit, d'un seul coup, à con-

naître toute la critique, la fière, la noble, la bienveillante, la glorieuse, celle qui donne de sages conseils et montre la bonne route ; la fielleuse, la violente, la haineuse, la jalouse, celle qui recherche le côté faible, qui attaque traîtreusement, celle qui décourage.

François était dans une disposition d'esprit telle que ce furent surtout les méchancetés qui l'impressionnèrent : il y trouvait comme un reflet, un écho des appréciations de Fabienne.

« Je devais l'écouter. J'ai gâché ma vie », songeait-il.

M. Olivier, M. Bonvent et Madeleine le remontaient de leur mieux, lui relisant les belles études des maîtres de la critique. Ils lui passaient les coupures toutes fraîches de l'*Argus*, arrivées chez M. Hamel. François hochait la tête, pas encore convaincu.

Cette seconde journée fut cependant fertile en compliments de tous genres. M. Olivier avait convoqué plusieurs de ses amis de l'Institut et François ne quitta pas la sellette. Il dut raconter sa jeunesse, expliquer la venue de son talent, discuter son avenir.

M. Bonvent et Madeleine s'étaient réfugiés dans le cabinet du marchand de tableaux. Paris ne les attirait guère. Ils comptaient passer toutes leurs après-midi « chez François », et quel plus intéressant spectacle pourraient-ils trouver que le défilé de tous ces inconnus, aux gestes si divers, devant les tableaux du jeune artiste ?

Les Gros-Chantel arrivèrent à trois heures. La présence de M. Olivier les interloqua un peu ; ils connaissaient les fiançailles de Fabienne, mais le vieux philosophe les mit vite à leur aise :

— J'ai deux familles, voilà tout. Je n'aurais eu qu'un gendre : j'ai un fils. Qu'il le veuille ou non, je m'occuperai de lui tant que je serai debout.

— Il le voudra. Et vous avez bien raison. Il a beaucoup de talent. Avez-vous lu l'article des *Débats* ?

— Je crois bien. C'est un des meilleurs. Mais il en aura d'autres. Il aura la *Gazette des Beaux-Arts*.

— Il a le pied à l'étrier. Nous lui ferons, de notre côté, une utile réclame. Tous nos amis à galerie passeront par ici.

François rougissait, l'air soucieux, un peu maussade.

Quand les Gros-Chantel aperçurent Madeleine et son oncle, ce furent de retentissantes exclamations, des compliments à bout portant, des félicitations embarrassantes. Avec une parfaite inconscience, ils étalaient leur oubli du mal qu'ils avaient pu faire en annonçant trop vite le mariage de Fabienne et de François. Mais Madeleine ne songeait guère à montrer de la rancune ; elle acceptait les compliments « bon jeu bon argent » : ils étaient pour François. M. Bonvent triomphait avec modestie.

On admira beaucoup la broderie d'or. Plusieurs amateurs vinrent au secrétariat demander des renseignements. Comme le *Mauvais Pas* portait l'étiquette *Vendu*, on s'informait pour savoir si le mot comprenait le cadre, ce cadre extraordinaire dont ne parlait pas le catalogue. Et, chaque fois, M. Hamel accourait :

— Encore une proposition, Mademoiselle. Décidez-vous, je vous supplie. Fixez vous-même le prix. Il est accepté d'avance.

Mais Madeleine tenait bon. La broderie n'était pas à vendre.

Une accalmie permit à M. Olivier et à François de s'isoler.

— Il faut qu'à mon tour je vous félicite, dit le vieillard. Mais pas de ce que vous croyez. Mon cher François, votre cousine Madeleine est une jeune fille délicieuse. Ce doit être une excellente ménagère. C'est certainement une intelligence d'artiste. J'ai rarement entendu raisonner avec une égale sûreté. Et cette broderie est une œuvre d'art... Puis, elle a l'air de vous aimer tendrement.

— Nous sommes des amis d'enfance et nous ne nous sommes jamais querellés. Elle est plus jeune que moi, de six ou sept ans, mais il y a beau temps qu'elle m'a dépassé. C'est moi bon conseiller... Elle est intelligente et elle a du cœur.

François était tout heureux de dire du bien de sa cousine. Son vieux maître le regardait gravement :

— Ah ! si j'avais su tout cela plus tôt ! Mais vous ne dites rien. Il faut parler, que diable ! Il y a des choses qu'il est dangereux de cacher. Dire que j'aurais pu vous faire épouser Fabienne !

— Eh bien ?

— Eh bien ! malheureux ! c'eût été votre perte. Vous êtes fait pour Paris comme moi pour vendre des pommes à la halle. Votre femme, la voici. J'étais un vieux fou. Je reviens à la raison. Je serai votre témoin à la mairie et à l'église de Saint-Chartier, et vous inviterez la vieille Bertrade, dont je brûle de faire la connaissance.

François ne répondit rien.

XIII

OU UNE LETTRE DE M^{me} BONVENT VIENT

JETER LE DÉSARROI A PARIS DANS DEUX MAISONS

M. Olivier avait accepté, ce soir-là, de dîner « à l'infortune du pot » chez François, avec M. Bonvent et Madeleine. C'était une petite fête improvisée qui eût été fort gaie jusqu'à la fin, si le courrier n'avait pas, vers neuf heures, apporté une lettre attristée de M^{me} Bonvent :

MON CHER PETIT FRANÇOIS,

J'ai reçu la dépêche à quatre heures et j'ai été bien heureuse d'apprendre le succès de ton exposition. Remercie ton père d'avoir songé à moi. Moi, j'ai pensé à vous tous sans répit. La maison est bien grande. Heureusement que Jérôme a promis de me visiter quatre fois par jour.

Quand viendras-tu ? Tu dois avoir besoin de te re-

poser et de manger des œufs de Saint-Chartier. J'en ai levé quatorze ce matin.

J'ai une mauvaise nouvelle à apprendre à Madeleine : sa vieille amie Bertrade est malade, très malade, même, dit-on. Elle est arrivée hier, accompagnée d'une Sœur de Bon-Secours, et elle demande Madeleine.

La bonne Sœur était bien émue en me faisant sa commission. « Ah ! Madame, quelle femme de cœur nous allons voir disparaître ! quelle perte pour nos pauvres ! Il faut lui procurer cette dernière joie qu'elle réclame. Dites à Mademoiselle votre nièce de rentrer le plus tôt possible. »

J'ai promis d'écrire aujourd'hui même, mais figure-toi que je n'ai pas osé demander en quel pays Bertrade s'occupait ainsi, l'hiver, des pauvres. D'ailleurs, nous le saurons bientôt.

Madeleine fera comme elle l'entendra. C'est un contretemps bien ennuyeux.

Alors, tu as eu du succès, mon petit François ? Cela ne m'étonne pas, tu sais. Tu le mérites.

Je vous embrasse tous de tout cœur. Ta maman qui t'aime.

CLARA.

François avait lu la lettre à mi-voix. Tout le monde fut désolé. Les larmes jaillirent des yeux de Madeleine :

— Il faut que je parte. Il serait peut-être trop tard demain. A quelle heure avons-nous un train ? François, tu me pardonneras, n'est-ce pas, de te quitter si vite ?...

Il fut convenu que M. Bonvent et Madeleine prendraient le train de onze heures cinquante.

Dès l'annonce de la maladie de Bertrade, M. Olivier avait paru consterné :

— Il était donc écrit que je ne connaîtrais pas Bertrade. Je le regrette vivement. Je me sens attiré vers cette figure mystérieuse.

Et, dans cette aspiration, il y avait plus qu'un désir d'étudier de près la vie un peu spéciale d'une créature hors du commun. Il y avait une véritable, une violente attraction sentimentale.

M. Olivier ne put résister au désir de s'en expliquer après le départ de M. Bonvent et de sa nièce.

— Mon petit ami, il faut que je vous fasse part

de mes angoisses. Votre Bertrade du Bois Garnault me fait invinciblement songer à une personne très chère de ma famille, morte sans doute depuis bien des années, mais qui avait, avec cette Bertrade, beaucoup de points communs... Je n'ai pas toujours bien vécu, mon cher François. A ma sortie de mon dernier collège — car je fus renvoyé de plusieurs à cause de ma dissipation, de mes mauvais instincts, de mon incorrigible indiscipline, — à ma sortie de mon dernier collège, je rentrai à regret dans le vieux domaine familial où commandait ma sœur Berthe. Nous ne nous ressemblions en rien. J'étais grand et mince, elle était toute menue ; j'étais insouciant et froid, elle était sérieuse, aimante. La vie du château était tranquille, unie, un peu grave. On y avait des habitudes de bonté, de religion, des traditions de bonheur qui me parurent des plus surannées. Mon arrivée jeta le désarroi. J'étais homme : je voulus parler en maître. Ma sœur me céda en toutes choses avec un étonnement attristé. Alors je commençai de mener une joyeuse vie. J'étais riche : j'eus des amis empressés à dilapider avec moi mon patrimoine. Un régisseur roublard me conseilla de sottes spéculations. En moins de cinq ans, c'était la ruine imminente. Je me mis à jouer. Ce fut tout ce que me conseillèrent mon cerveau vide, mon cœur desséché. Ma sœur s'affola. J'eus avec elle quelques scènes déplorables. Je ne la connaissais pas ; je n'avais jamais vécu près d'elle, mon tuteur, pour mater ma nature mauvaise, m'ayant astreint aux internats perpétuels et à des voyages hâtifs. Quand l'âge de gouverner me mit en face de ma sœur, elle ne me comprit pas davantage. De guerre lasse, elle fit appeler un notaire et nous partageâmes les lambeaux de nos biens par moitié. Elle vendit une petite part de son avoir et me laissa le reste dans une sorte de lettre-testament que je trouvai un matin sur mon assiette dans la grande salle à manger froide du château. J'ai appris par cœur, en la lisant ce jour-là, cette lettre terrible :

Mon frère, tu me fais mourir de douleur, mais je veux au moins te sauver. Je m'en vais. Tu n'enten-

dras plus jamais parler de moi, si ce n'est, peut-être, le jour de ma mort. Je m'en vais par le monde, à la recherche d'une famille. J'emporte de quoi vivre avec simplicité. Ce que je laisse t'appartient. Je ne veux pas te donner le remords de m'avoir chassée du toit de nos aïeux. Peut-être, un jour, apprendras-tu à mieux vivre. Je le souhaite ardemment. Ce jour-là, où que je sois, si bas que je sois tombée, et même si j'en suis réduite à mendier mon pain à la porte des pauvres, ce jour-là je te pardonnerai. Je m'en vais, par le monde, à la recherche de ton salut...

Berthe OLIVIER DE LA FERTÉ-MALON.

« Ce fut, pour moi, comme un de ces coups de massue sur le crâne qui vous éveillent d'un cauchemar. Je me levai de table en chancelant. Je fis chercher ma sœur. Jusqu'à la nuit, je battis la contrée. J'envoyai des hommes dans toutes les directions. Les recherches furent vaines. C'est depuis ce jour que mes cheveux sont blancs... Je chassai de chez moi mes faux amis comme de mauvais valets et j'essayai de mieux vivre. Ce ne fut pas aisé et j'eus maintes rechutes. A chaque crise, je murmurais : « Tu as tué ta sœur, travaille ; à cette condition seule tu seras pardonné ! » Et je sentais rôder autour de ma vie, comme une puissance mystérieuse, l'âme de celle que j'avais chassée de son domaine. L'impression était si profonde qu'elle me conduisit à écrire mon premier opuscule : *De la puissance des Fées*. J'étais sauvé... Pas un jour je ne cessai de réfléchir sur ma faute. Mais, au lieu d'en être empoisonnée, ma vie se fortifia de cette pensée. C'est donc à ma sœur que je dois ce que j'ai acquis de sagesse et d'être devenu compatissant. »

— Et vous ne l'avez jamais revue ? interrompit François, intéressé par ce mystère qui grandissait encore à ses yeux son vieux maître.

— Jamais. Mais peut-être apprit-elle, peu à peu, ma conversion. Cet espoir ne me quitta à aucun moment de ma nouvelle vie et c'est pour cela que je recherchai la renommée.

M. Olivier se tut un moment, puis :

— Si elle vit encore, et je crois qu'elle vit, elle doit avoir tout près de quatre-vingts ans.

Les deux hommes eurent la même pensée, la même émotion. Ce fut François qui osa l'exprimer, et à mi-voix :

— C'est peut-être Bertrade.

— Peut-être ! murmura M. Olivier, et, pour cacher son saisissement, il ajouta : J'en eus, plusieurs fois, le désir et la crainte, en vous écoutant parler de cette bonne vieille Fée. La légende du *Mauvais Pas* est une histoire de famille. Et la broderie à fil d'or est un secret de mes aïeux...

— C'est elle, c'est elle, répétait François ému.

— Cela n'est pas tout à fait sûr. Songez un peu, si je parlais pour le Bois Garnault et que je me trouve en face d'une inconnue...

— Rien que le nom : Berthe, Bertrade.

— Je sais bien.

— Un jour, elle m'a donné à lire votre livre des Fées.

— Ah !

Le visage du vieillard s'illumina et des larmes jaillirent sur ses joues. Il serrait les mains de son jeune ami dans les siennes et murmurait :

— Partons... Emmenez-moi.

Puis :

— Mais c'est impossible. Si c'était elle, elle n'ignore pas nos relations, elle saurait exprimer le souhait de me rencontrer.

— Plusieurs fois, elle me poussa à lui parler de vous. Elle faisait semblant de ne pas trop écouter, mais, j'en ai maintenant la certitude, elle ne perdait pas un mot et brûlait d'en savoir davantage.

— C'est donc qu'elle ne veut pas me revoir.

— Elle est très malade... Si elle mourait ?

— Que sa volonté soit faite.

*
* *

L'exposition de la galerie Hamel ne prenait pas tout le temps de François. Il voyait souvent M. Olivier. Il écrivait plus longuement à ses parents. Il réfléchissait beaucoup. Il ne faut pas toujours regarder la vie à la loupe, au jour le jour.

Ce n'est pas en marchant sagement au milieu d'une route qu'on peut apprendre à connaître un pays. Il faut s'arrêter quelquefois, regarder derrière soi, gravir une colline, essayer d'apercevoir des ensembles. Sa propre aventure, si vite achevée, et surtout l'histoire tragique des débuts de M. Olivier dans la vie sévère, exercèrent immédiatement une influence sur les dispositions nouvelles du jeune peintre.

Sa douleur s'atténua rapidement.

Et puis le roman de son maître le passionnait... Il n'osait pas demander de longs détails sur la maladie de Bertrade, mais on le tenait au courant.

Madeleine passait au Moulin Garnault une partie de ses journées, ce qui permettait à la garde de prendre du repos, car les nuits étaient particulièrement agitées.

Bertrade ne se plaignait pas. Elle souffrait gaie-ment, si l'on peut dire. Elle consolait sa jeune amie :

— Bah ! bah ! si je pars, c'est qu'on n'a plus besoin de moi ici-bas. J'ai rempli mon petit rôle et, mon Dieu, je m'en suis assez bien tirée. Tu liras cela sur un papier qui se trouve dans ce tiroir, là-bas, sous mes bêtes. Il y a ton nom sur l'enveloppe. Il ne faut pas pleurer ; je ne mourrai pas tout à fait si tu gardes bien ma mémoire.

La bonne Sœur, obéissant à une consigne ou simplement discrète, ne parlait guère. Mais elle prodiguait ses soins éclairés.

Le curé de Verneuil, sur la paroisse duquel se trouvait le moulin, en savait plus long que beaucoup sur la vieille femme, mais il ne disait que ce qu'il voulait bien dire. On ne l'avait jamais vu parler à Bertrade, mais les visites qu'il fit au moulin à cette époque n'étonnèrent pas. Il était tellement aimé de toute la contrée qu'il ne paraissait extraordinaire à personne qu'il eût converti *in extremis* la vieille païenne. Quand on l'interrogeait, il disait énigmatiquement :

— De ces païennes-là, il n'y en aura jamais trop.

Les petites villes n'aiment pas les énigmes. Il

se répandit sur celle-ci une foule de solutions contradictoires.

— Cette vie n'est pas claire. M. le curé est trop bon.

— Pas claire ? Qu'est-ce qu'il vous faut ? La Bertrade est une pas grand'chose.

— C'est moins que rien ; voilà mon avis.

— Elle se cache...

— ... Et qui se cache n'a pas l'âme limpide.

— Allons, allons, ne bêchons pas notre prochain.

— La Bertrade n'est pas de chez nous. Mon prochain, c'est les gens de Saint-Chartier.

Le paysan de la contrée n'est pas à la veille d'accepter l'internationalisme. Pour un indigène de Verneuil, un habitant de La Berthenoux, à une lieue de là, est un étranger, un sauvage, un individu à qui, à la rigueur, on peut vendre ses légumes et son vin, mais à qui on ne donne pas sa fille.

Peu à peu, cependant, on eut pitié de Bertrade :

— Elle s'en va tout de même... comme les autres !

L'approche de la mort rend compatissant.

Bertrade, en effet, s'en alla une après-midi en souriant. M^{me} Bonvent avait accompagné Madeleine, de peur qu'elle ne prît trop à cœur le tragique dénouement. Il y avait aussi le curé de Verneuil, la Sœur de Bon-Secours, et, toute figée, au pied du lit, *Madelette*, la dernière pie du Moulin Garnault. Un peu avant de rendre le dernier souffle, la bonne vieille avait fait un signe à Madeleine :

— Ouvre la fenêtre, je vais m'envoler.

Madeleine obéit.

Alors on aperçut, devant la maison, silencieux et immobiles, toute une troupe de petits enfants. Bertrade les avait devinés. D'une voix imperceptible, elle dit :

— Au revoir, mes petits amis. Je ne vous oublierai pas. Pensez à moi aux violettes prochaines.

Mais les petits avaient bien entendu ; ils répondirent en chœur :

— Au revoir, madame Bertrade.

Puis ils se sauvèrent sur la pointe des pieds. Ils ne voulaient pas voir morte celle qu'ils avaient tant aimée, tant admirée vivante.

Ce soir-là, à Paris, François, avisé, porta la triste nouvelle à M. Olivier.

— Partons, dit le vieillard. Maintenant, j'en suis sûr, c'est elle.

Et il ne put se retenir de pleurer, brusquement.

XIV

OU BERTRADE SE FAIT CONNAITRE

Comme les enfants de la vallée, M. Olivier ne voulut pas voir, morte, la bonne Bertrade du Bois Garnault.

La veille de l'enterrement, toute la famille était réunie dans la grande salle du rez-de-chaussée. Madeleine devait ouvrir l'enveloppe volumineuse sur laquelle ces mots étaient écrits : *« Pour ma petite Madeleine. A lire la veille du jour où la terre me reprendra. »*

François n'avait rien dévoilé de ce qu'il savait du passé de M. Olivier, mais sa petite cousine, toute à sa douleur, ne cherchait pas à comprendre les raisons de cette apparition subite du vieux philosophe. Pour M. et M^{me} Bonvent, ils étaient, de même, à cent lieues de toute supposition dramatique.

Au moment de commencer sa lecture, Madeleine, comme d'instinct, implora des yeux M. Olivier :

— Je ne sais si je pourrai lire.

— Si j'osais, je vous demanderais de le lire moi-même, dit le vieillard en hochant la tête.

Madeleine n'hésita pas à lui donner le manuscrit.

Le cousin Parfait, qui arrivait à ce moment, se faufila, en sautillant, derrière la compagnie et demanda tout bas s'il « n'était pas de trop ».

M. Olivier avait pris le document, le bras raidi, sa main ne tremblait pas :

Ceci est mon histoire et mon testament.

Il était une fois un frère et une sœur qui étaient seuls au monde et qui ne se ressemblaient guère. L'un regardait les choses de la terre, la chasse, le jeu, les plaisirs bruyants, l'autre regardait les choses du ciel. Celle-ci n'ayant aucune autorité sur le premier priait sans relâche afin que Dieu lui inspirât un moyen de sauver le pauvre dévoyé.

Une nuit, elle eut un rêve étrange. Un oiseau lui apparut qui portait dans son bec une banderole peinte où étaient écrits ces mots sibyllins :

« Sauve-toi en te sauvant. »

Et, comme elle hésitait à comprendre, le gentil messager prit son vol et *se sauva*. Ce fut une illumination. Elle croyait aux puissances mystérieuses. Elle comprit l'ordre. Elle partit.

Le sacrifice procure le meilleur des ravissements. L'histoire — et c'est l'honneur des femmes, le plus beau fleuron de leur couronne — est toute pleine des dévouements de sœurs pour leurs frères. Les couvents sont les refuges de cette petite mort discrète qu'on appelle l'abnégation.

Ce sont mes aventures que je vous conte. Cette sœur, c'est Bertrade.

Je n'étais point faite pour la vie de couvent, et puis il me fallait surveiller quelqu'un ici-bas. On n'est jamais sûr des meilleurs remèdes... J'entrai donc dans une simple maison de retraite aux environs de Tours, avec mon petit bagage que j'avais fait partir la veille devant moi.

Quelle ne fut pas ma joie, à quelques jours de là, lorsque j'appris que mon frère vivait enfermé avec les livres et qu'il avait chassé ses mauvais conseillers et ses méchantes habitudes !

Je dois l'avouer, je fus saisie par une folle envie d'aller me jeter dans ses bras pour le remercier. Mais j'eus encore un rêve. L'oiseau à la banderole peinte me cria : « Résiste. » Retourner au château, c'eût été, en effet, risquer de voir crouler à mes yeux les premiers échafaudages du palais que je voulais bâtir.

Ce palais, c'était un homme digne d'être donné en

exemple au monde et dont l'œuvre résistât au temps.

Je suis pour peu de chose dans la formation de l'esprit du frère de Bertrade. Mais j'ai jeté dans le foyer qui allait s'allumer le sarment qui pétille et qui aide à l'embrasement.

L'œuvre était en bonne voie de ce côté. Mon frère aimé était sauvé du mauvais pas que tout le monde rencontre, au moins une fois, dans sa courte existence. Je songeais aux petits enfants qui commençaient de regarder la vie et à qui personne peut-être ne songeait à parler, comme il faut, des grands mystères du monde. A tous ces petits yeux tournés vers la terre, je voulus montrer le bleu du ciel, l'au-delà, et, pour me mieux faire comprendre, remettre à la mode, dans les humbles vallées, nos vieilles légendes, dont chacune porte en soi son bel enseignement familier, je me fis « bonne Fée » en Berry.

Qui ne connaît Bertrade, à dix lieues à la ronde ? Je reçus bien quelques cailloux de vilains garçons jaloux, furieux de m'avoir jadis écoutée, mais les filles me gardent, au fond d'elles, de la reconnaissance. Je le sais.

Petite Madeleine, tu fus ma meilleure amie. C'est à toi que je lègue mes dernières volontés.

Mais il faut, auparavant, que je déchire un coin du voile qui me cache à tes yeux. Je partais dans la brume d'automne, comme les oiseaux frileux. Je m'arrêtais à quelques lieues d'ici, en ville, à Bourges.

Les pauvres des villes sont comme les petits enfants des campagnes : ils ont besoin du secours des bonnes paroles.

Je m'appliquai donc tour à tour à réchauffer les petites âmes frêles des uns, les corps meurtris des autres. J'étais la Fée du Bois Garnault ; j'étais la bonne dame de la rue aux Lièvres.

Et voici que je m'en vais rendre compte à Dieu de la mission qu'il m'avait confiée sur cette terre. Chacun a sa mission. C'est ce qu'il faut que tout le monde sache. Personne n'est inutile. Il convient de chercher sa voie, de ne jamais perdre de vue que le moindre geste a son retentissement, la moindre parole sa portée, que tout se tient ici-bas, que l'homme est relié à Dieu par un fil d'or qui l'avertit de toutes nos actions, un fil d'or à l'aide duquel il nous attire à Lui lorsque l'heure est venue ou qu'Il rompt, pour un temps ou pour l'éternité, selon que nous l'avons voulu.

Il n'y a pas de hasard en ce bas monde. Et quand ton cousin François s'arrêta devant le château de

l'Olivette, c'est qu'une main plus forte que la nôtre s'était posée sur son épaule.

Le cycle de ma vie était accompli.

Philibert Olivier allait retrouver sa sœur Bertrade, et Philibert, à son tour, allait devenir le bon génie de quelqu'un. Ainsi va le monde, qui est bien conduit.

Ma petite amie, tu diras de ma part à mon frère Philibert que je suis contente de lui. Il ne s'agit plus de pardon entre nous. Sa vie vaut bien la mienne. Je ne suis point jalouse.

Et maintenant, voici mes dernières dispositions :

Je donne ma petite fortune aux pauvres de Bourges ; Sœur Marie-des-Anges leur portera ce dernier souvenir de la vieille dame qui les aimait tendrement.

Je te donne, à toi, mon moulin et mes livres. C'est un maigre héritage, mais je t'aurai donné beaucoup si, comme je le crois, tu es, pour jusqu'à ton dernier jour, convaincue de la beauté mystérieuse de la vie et que la bonté est, non pas une vertu, mais la plus simple et la plus féconde des traditions chrétiennes.

Sois bonne, Madeleine, fais-toi l'auxiliaire des braves gens et porte secours à ceux qui s'écartent de la vraie route.

Je veux être enterrée dans le petit cimetière de Verneuil, parmi les vieux potiers et les braves femmes du pays dont les petits enfants m'adoptèrent. Un à un, plus tard, ils viendront me retrouver au pays où les légendes sont la réalité.

Mais, si je veux dormir au milieu de vous, je désirerais qu'un petit monument, dans quelque clairière du Bois Garnault, rappelât mon passage dans la vallée. Ceci regarde mon frère. Ce qu'il fera sera bien fait. Ainsi je continuerai d'être, comme les hivers passés, invisible et présente.

J'ai fini mon petit discours.

La morale de cette histoire est qu'il faut cultiver le mystère, fleur d'immortalité.

Tâche, petite Madeleine, d'accomplir le cher miracle quotidien d'une vie droite, douce, utile et miséricordieuse.

Au revoir, Madeleine, petite Fée nouvelle.

M. Olivier s'arrêta et laissa couler ses larmes.

Personne n'osait parler. Tout le monde était ému. Le cousin Parfait lui-même se torturait pour quitter son masque de sourire.

Dans une seconde lettre, adressée à son frère, Bertrade, longuement, racontait sa vie à Bourges

et au Bois Garnault. Puis elle disait ce qu'elle avait appris et ce qu'elle devinait de la vie de l'Olivette :

Il ne faut pas rougir ni te plaindre de la nouvelle famille que tu t'es donnée. De ce que je sais, je conclus que M^{lle} Fabienne — qui ne m'est rien, mais pour qui tu es quelque chose, *toi* — n'est pas que pure vanité. Elle a du bon sens et une façon de juger fort piquante. Son défaut principal est d'être terre à terre et de ne rien entendre par delà le bruit de Paris. La sagesse lui viendra avec les cheveux blancs. Dis-lui donc de ma part que je regrette de ne l'avoir pas connue. Elle ne doit pas être ennuyeuse. J'aime les gens d'esprit, mais l'esprit est peu de chose et bien ridicule s'il ne s'apparente pas au grand souffle divin...

M. Olivier ne fit que parcourir des yeux sa lettre particulière. Il ne pleurait plus. Il admirait :

— Quelle femme ! dit-il enfin. Son intelligence égalait son cœur. Comment ai-je pu la méconnaître ? Ah ! mes amis, vous qui me l'avez fait retrouver, comme je vous remercie de m'avoir remplacé près d'elle et d'avoir pu l'aimer. Je ne souhaite à personne le *Mauvais Pas* dont elle m'a tiré.

A ce moment, le cousin Parfait toucha l'épaule de François qui était dans les nuages :

— Toi aussi, mon garçon, tu as eu ton *Mauvais Pas*.

— Comment cela ? demanda ingénument le jeune peintre.

Alors François songea au violent sentiment qu'il avait éprouvé pour M^{lle} Olivier, à son départ pour Paris, à son sot travail, à sa vie stupide, à ses mensonges, à son ingratitude envers ses parents, envers sa cousine Madeleine, et sa conduite lui parut pire que la criminelle chevauchée de cauchemar du seigneur Bertrand de Saint-Luc.

La nouvelle de la mort de Bertrade se répandit aux environs de Saint-Chartier comme le feu, dans une brande, en juillet. Le mystère qui se dissipait l'ennoblissait aux yeux de ceux qui avaient eu de l'éloignement pour la sorcière ; mais, pour la plu-

part, la récente légende de la vieille dame de la rue aux Lièvres ne fit que poétiser davantage la curieuse silhouette de la bonne Fée du Bois Garnault.

Toute la contrée suivit l'enterrement.

On était au moment de la belle floraison des haies et des jardins à fruits. Le printemps fit cortège à la Fée.

Dans les chemins, la croix d'argent allait devant, portée par un homme en blouse suivi de M. le curé et de ses enfants de chœur, qui chantaient doucement. Puis venaient de grands bœufs, une charrette et le drap blanc. Puis M. Olivier, nu-tête, et sa barbe avait l'air d'une haie fleurie. Puis — ç'avait été une idée de Madeleine, aussitôt adoptée par les mères, — une trentaine de petites filles portant chacune un rameau blanc. Puis les Bonvent et tout le pays.

Il n'y avait personne pour regarder, si ce n'est les oiseaux du ciel qui se taisaient et, au bord de la route, les violettes et les pervenches, désolées.

XV

OU ÉPILOGUE, OU L'ON TROUVERA LES CONSÉQUENCES
DE TOUS LES ÉVÉNEMENTS QUE NOUS VENONS DE RA-
CONTER.

M. Olivier fut, pendant huit jours, l'hôte des Bonvent. Il partageait son temps entre la maison dont la douceur et la simplicité familières lui plaisaient et le trésor des champs que lui révéla l'enthousiaste François.

François avait retrouvé sa vallée, « son âme ».

Il marchait au hasard dans les chemins, à la découverte de ses souvenirs. Et les choses et les êtres, l'accueillaient avec joie.

Les genêts autour du petit bois sont en fleurs. Les chênes dorment encore leur sommeil d'hiver dans leur robe d'automne, que le froid a recroquevillée. Au milieu, un pommier sauvage dresse fièrement sa couronne blanche, entouré d'une petite troupe de bouleaux au feuillage grêle et vert tendre.

Les haies présentent le spectacle de l'humaine égalité ; à côté de la troupe fraîche des tiges verdoyantes, çà et là des branchettes séchées languissent, s'attardent, tandis que, tout à coup, un arbuste, plus crâne, se couvre tout entier d'une merveilleuse robe de fleurs blanches.

François s'arrêtait pour regarder s'éloigner, dans le chemin creux, la grande cape noire de quelque vieille gardeuse. Des moutons entourent des chèvres, un chien et deux petits ânes que la brume du matin fait paraître mauves.

Voici, dans ce champ humide, des coucous jaunes et, dans ce fossé, la fleur verte de l'euphorbe. Un murmure : c'est une source qu'on ne voit pas et qui est comme une voix de la terre natale.

Un âne braie longuement. Au loin, des hommes crient à leurs bêtes. Un petit berger chante.

Voici le grand chemin qui descend vers l'Indre et la gare de Nohant-Vicq, le grand chemin aux ornières grasses que les voitures labourent, que des bœufs pétrissent de leurs larges pieds fourchus et qu'on ne parvient jamais à combler d'assez de cailloux.

Des chiens qui reconnaissent François quittent leurs troupeaux pour venir le flatter. Seules, les poules, qui n'ont que l'intelligence de la fuite, refusent toute familiarité. Quant aux oies, elles vous sifflent avant même que vous leur ayez adressé la parole.

Sur le bord de la route, deux vieilles tricotent, le nez en l'air, branlent la tête et lui demandent de ses nouvelles.

Les gamins du pays, en grappes sur le talus du champ de la maison d'école, des miches de pain aux doigts, la bouche ouverte, le regardent passer. La présence du vieillard les intimide. Le plus déluré, cependant, murmure :

— Bonjour, monsieur François !

Et tout le bataillon de crier en chœur :

— Bonjour, monsieur François !

M. Olivier s'amusait à respirer de l'air pur. François n'avait pas de peine à l'entraîner vers Vicq, dont l'église contient de si vieilles fresques, vers Nohant et la tombe de granit noir de George Sand, vers les petites maisons des bons potiers de Verneuil, vers les hauteurs d'où l'on pouvait le mieux jouir du tendre et merveilleux spectacle de la Vallée Bleue, si injustement nommée Vallée Noire, ce qui évoque la désolation et la nuit, tandis qu'elle est tout labeur et toute joie.

Et, le soir, François et son vieux maître s'en revenaient tantôt par une route, tantôt par un chemin, les yeux tournés vers le fier château de Saint-Chartier, dont la silhouette se dresse par-dessus les petits jardins fleuris, les modestes toits du village, par-dessus même le clocher d'ardoise de l'accueillante, de l'humble église qu'il semble protéger depuis des siècles.

Le Bois Garnault eut souvent leur visite et ils choisirent de concert l'emplacement du petit monument désiré par Bertrade : la clairière qu'elle préférait ; il fut convenu que l'on y transporterait, au mois de mai, la statue de la fée Mélusine.

Madeleine applaudit à l'idée.

— Ce qu'il fera sera bien fait. Comme grand'mère avait raison !

Il est difficile d'imaginer l'impression profonde et douce à la fois qui traversait le cœur de M. Olivier lorsqu'il entendait Madeleine appeler Bertrade « grand'mère ». Il se retenait d'implorer la jeune fille : « Et moi ? Et moi ? Ah ! si je vous entendais me nommer grand-père ! » Lui aussi avait retrouvé sa vraie famille. Personne ne se gênait pour lui ; il ne gênait personne. Il était de la maison. On eût dit que cette place qu'il occupait était depuis longtemps marquée pour lui. Mais il était homme de devoir et n'oubliait point sa femme ni sa belle-fille :

« Certes, elles se passeraient parfaitement de moi. Mais il ne convient pas qu'elles s'y habituent

trop. Je suis le chef de ces émancipées, responsable de leurs gestes inconsidérés. »

Et il écrivait à Paris de belles lettres inutiles. A Saint-Chartier, on traçait des plans.

— Mélusine, c'est bien, dit une après-midi M. Olivier ; mais il y a mieux pour honorer la mémoire de ma bonne sœur. Il faut continuer de vivre où elle a aimé vivre. Le coin est d'ailleurs charmant.

— J'y avais songé, interrompit François ; de ce moulin en ruines, on pourrait faire un petit palais. Avec les trente mille francs du produit de mon exposition, on arriverait à quelque chose de point banal. Nous laisserions la grotte de la Fée telle qu'elle est, avec son musée d'oiseaux, sa table rustique et ses livres enfumés. Mais un escalier nous y mènerait du moulin. Quatre pièces au rez-de-chaussée, quatre au premier et un atelier au-dessus...

— Que de pièces pour un seul homme !

— Tout un pavillon vous serait réservé. Il faudra bien que vous nous donniez, en été, un bon mois chaque année.

— Alors, nous serions là tous les deux, en égoïstes, à contempler la rivière et les astres ?

François rougissait, mais n'osait encore parler de ses projets. M. Olivier n'avait garde de le pousser.

« Je ne réussis pas les mariages », s'avouait-il. Et l'on reprenait les projets de construction.

— Ce ne serait du reste qu'une maison d'été ! On ne lâche pas comme cela papa et maman Bonvent, disait François.

— Comme je vous approuve, mon ami, répondait le philosophe qui trouvait à chaque minute matière à s'émouvoir.

Il fut finalement décidé que les travaux commenceraient immédiatement. Mais M. Olivier exigea qu'on lui permit de payer sa part à l'entrepreneur et il prit une grosse part :

— J'use de mon droit de frère de notre pauvre disparue. « Tout ce qu'il fera sera bien fait. »

— Oh ! oh ! vous abusez !

— J'ai le droit d'abuser... à mon âge.

Et les jours coulaient vite. François ne négligeait point ses pinceaux. Il avait composé un *Enterrement de Bertrade*, qui était certainement une des choses les plus gracieuses et les plus poignantes qu'il eût jamais signées.

— Ceci est pour vous, maître. J'use de mon droit de reconnaissance.

— Bah ! je l'accepte. Mais vous n'y perdrez rien, car il sera beaucoup vu.

François fit aussi, de mémoire, une *Mélusine* délicieuse. Mais une *Mélusine* au Bois Garnault avec les petits enfants autour.

— Bertrade n'a pu rêver mieux, certes ! s'écria le vieux philosophe qui allait d'émerveillement en émerveillement.

Il vivait en état de béatitude.

* * *

Madeleine avait repris sa vie active et discrète.

Sans qu'on s'en aperçût, elle s'occupait de tout : des repas qui étaient plus recherchés que de coutume, des promenades, de la chambre de M. Olivier, du moulin et du jardin, de la construction nouvelle et de la demeure familiale.

Elle s'efforçait de suivre le conseil de Bertrade et de chasser les pensées moroses. Il faut vivre courageusement et ne pas se laisser abattre par les deuils nécessaires.

Elle souriait à l'avenir et elle priait. Son petit oratoire la vit plus souvent que de coutume ; elle allait y cacher sa pudeur rougissante et son grand désir légitime de devenir la compagne de François :

« Unissez-nous, mon Dieu. Nous ferons, de concert, et avec votre secours, d'excellent ouvrage, car nous serons pleins de bonne volonté. »

* * *

Le jardin de M. Bonvent était blanc et rose et l'air y était si doux qu'on ne le quittait guère que pour les promenades et les repas.

Un jour, après déjeuner, toute la famille se ren-

dait sur le tertre central où le café allait être servi. M. Olivier allait devant, triste et heureux, entre M^{me} Bonvent, prévenante, et le cousin Parfait, le nez au vent, comme s'il affûtait une repartie. M. Bonvent, un peu en arrière, souriait à ses arbres, à ses hôtes et, de temps en temps, ses yeux, curieusement, rebroussaient chemin.

Dans l'allée s'en venaient, lentement, François et Madeleine, aussi émus l'un que l'autre. L'heure de l'aveu avait sonné et, sans s'être concertés, ils tremblaient de crainte et de joie. Ils marchaient côte à côte sans se regarder. Enfin, un peu avant la pente douce qui menait au tertre, ils s'arrêtèrent, et François, tendant la main à sa cousine, dit d'une voix assurée :

— Madeleine, veux-tu être ma femme?

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Grand format.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison. Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements* 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. : franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AUBRE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
 franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
 (Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

* * * * *